

Guy Aubrays



La belle de Goury

Introduction

Cherbourg, de nos jours, une petite ville de moins de quarante mille habitants, située à l'extrême nord du département de la Manche. Sur le quai de Normandie, les Conserveries du Cotentin, une entreprise familiale fondée par Pierre Leroule et dont le fils Michel a dû en prendre les commandes au décès de son père. Travaillant majoritairement pour la grande distribution, elle voit apparaître les difficultés financières, Michel se bat pour garder son personnel. Sa vie personnelle est catastrophique, veuf depuis vingt-trois ans, il n'a jamais refait sa vie, la mémoire d'Isabelle, sa femme l'en dissuade. Ses enfants Vincent et Audrey, se sont éloignés de lui, bien qu'il continue à les entretenir financièrement. Avec l'aide de sa mère, il les a élevés dans les valeurs du respect du travail et des autres mais les chemins qu'ils ont désormais pris ne sont pas du goût de leur père. Devant l'accumulation de ses problèmes, il va prendre des décisions parfois lourdes de conséquences et sans s'en rendre compte, ni vouloir faire du mal, bouleverser la vie de nombreuses personnes. Son histoire est de celles que l'on entend à la rubrique des faits divers d'un journal télévisé. Gardons-nous de le juger, ce Michel sera peut être un jour, vous.

À Mr **Philippe Rouyer**, Angliciste, auteur normand et bibliothécaire qui eut l'audace de croire en moi et dont je remercie ici la hardiesse.

J'ai rencontré Guy Aubrays sur Anciens Cols Bleus et Pompons rouges, un forum de discussion d'anciens de la Marine nationale. Certains membres du forum n'ont fait qu'un bref passage dans la Marine, d'autres y ont fait une longue carrière. Nous avons eu des parcours divers, mais nous avons en commun l'expérience de la vie sur un bateau gris, autrement dit l'expérience de la solidarité.

J'ai été ému par la sincérité de Guy, admiratif de son imagination, étonné par la nécessité d'écrire qui l'anime. Ma formation universitaire m'a permis de lui donner quelques conseils au niveau de la mise en forme.

Ph. Rouyer

Préface

Une île est un révélateur pour l'homme, on y aborde en naufragé volontaire ou jeté par une tempête, on la quitte toujours différent. Source d'inspiration ou de mise au point intérieure, ses limites sont vastes ou très étroites selon ce que l'on y recherche. Monceau de pierres posées sur l'océan ou simple radeau perdu en mer, l'éloignement permet la pensée profonde, une remise en cause de soi, seul face aux éléments, il n'y a plus de tricherie possible, la mise à nu parfois brutale est salvatrice. La résurrection de l'homme est à ce prix. Mourir enchaîné sur une île pour revivre libre en laissant sur cet îlot salvateur, ses peurs, ses craintes, sa vie d'avant. Véritable matrice, elle permet de renaître tel un phénix, source de vie, elle peut aussi recevoir son dernier souffle face à la mer et à l'océan de questions restées sans réponses. Trouver un trésor sur ce lieu, n'apporte rien. S'il est matériel, l'emmener c'est devoir trouver une autre île pour le cacher. Rencontrer l'amour sur cette terre émergée est comme la lumière d'un phare, l'on peut s'en approcher ou s'en éloigner une fois le brouillard disloqué, nul ne peut se mentir face à lui-même dans la tempête des sentiments et des éléments.

Victor Hugo¹, en exil sur l'île de Guernesey de 1855 à 1870, écrivit dans sa maison de Hauteville House, ces quelques mots.

« Sur cette roche où je vis dans la brume et dans la tempête, je suis parvenu à me désintéresser de toute chose excepté des grandes manifestations de la conscience et de l'intelligence. Je n'ai jamais eu de haine et je n'ai plus de colère. Je ne regarde plus que les beaux côtés de l'homme, je ne me courrouce plus contre le mal absolu, plaignant ceux qui le font ou qui le pensent »

¹ L'exil : l'archipel de la Manche, Victor Hugo 1865

« Mais, c'est pure folie ce que vous souhaitez faire là », s'écria Maître Coquerel à grands renforts de gestes.

Pensez-donc, faire don de sa fortune à un inconnu et qui plus est tiré au sort dans un annuaire téléphonique ! Le hasard pur pour désigner un héritier, sans calculs malsains ni arrières pensées. La solution la plus simple, pense en effet le client de Maître Bernard Coquerel, en l'occurrence, Monsieur Michel Leroule.

« Calmez-vous Maître Coquerel et laissez-moi vous expliquer ma démarche ! »

Il faut dire que ce notaire Cherbourgeois en a vu des choses dans sa carrière de notaire mais là, il en reste non pas sans voix mais il vocifère comme un beau diable. Bien que les portes et les fenêtres de son étude soient calfeutrées, des éclats de voix se font entendre jusque sur le quai Caligny, proche du bassin de la Divette.

« Maître, enfin écoutez-moi et arrêtez de crier comme une marchande de poisson », hurla Michel afin de se faire entendre.

Ce hurlement soudain fit taire Maître Coquerel. La surprise sûrement, il est rare en effet que des clients lui coupent la parole de cette manière pour le comparer à une marchande de poisson.

« Laissez-moi enfin la parole dit Michel d'une voix maintenant apaisée. Ma démarche est réfléchie enfin je le pense. Au lieu de me prendre pour un aliéné, je vais vous en expliquer les raisons.»

Maître Bernard Coquerel habitué à écouter les prétendus ayants droit de ses clients se rassied dans son large fauteuil de cuir brun. Les avant-bras posés sur l'angle de son bureau marqueté acajou et palissandre, il a les mains serrées non pas dans un geste de prière mais pour marquer une certaine impatience.

Ce petit homme d'une soixantaine d'années au front plus que dégarni est ce que l'on appelle une figure dans le milieu de la justice et des affaires. Son étude traite toutes sortes de dossiers des plus pointus aux plus sensibles, son mutisme et sa discrétion dans ces domaines en ont fait sa renommée bien au-delà de la cité cherbourgeoise.

Face à lui, Michel Leroule, un industriel, patron des conserveries du Cotentin. Un homme de cinquante cinq ans, au regard clair et franc. Sous sa casquette de marin pêcheur se cache une chevelure courte poivre et sel, une cicatrice sur le front au dessus de l'arcade sourcilière droite, souvenir d'escale de matelot dans la Royale.

Un visage rond et jovial avec quelques rides naissantes sur le front et au coin des lèvres, mais ce qui attire le plus le regard, ce sont ses yeux bleus intenses faisant oublier le reste du visage. De corpulence moyenne pour une taille d'un mètre quatre-vingt-cinq, il a gardé une solide musculature façonnée tout au long des embarquements sur des coquilliers en Manche.

Père de deux enfants, Audrey âgée de vingt neuf ans et Vincent, vingt sept ans, il est veuf depuis vingt trois ans et vit seul depuis le décès d'Isabelle, la mère de ses enfants. Loin d'être taciturne et renfermé, il a choisi de vivre seul et ne conçoit pas de refaire sa vie avec une autre femme. Son grand et unique amour fut Isabelle, celle qui fut non seulement son épouse mais sa complice en toutes circonstances et l'attention de son seul regard.

Il est le successeur de son père Pierre, fondateur des conserveries du Cotentin en 1950. Il faut dire qu'il n'eut pas d'autres choix que de reprendre l'affaire, au décès de celui-ci, terrassé par une crise cardiaque en 1981. Fils unique, sa mère Marthe, le poussa, malgré ses vingt-trois ans à prendre la tête de l'entreprise.

C'est un bon patron qui sait de quoi il parle en matière de pêche et apprécié de ses quarante collaborateurs originaires de la région. Il les connaît tous personnellement et pour certains, ils sont les enfants des employés de son père.

« Allons, je vous écoute marmonna Maître Coquerel.

- Voilà Maître, vous qui avez été pendant de nombreuses années le conseiller et le confident de mon père, je peux donc sans retenue vous expliquer ma situation.

Commençons par l'entreprise, vous le savez les affaires ne sont pas bonnes, pire je suis au bord du dépôt de bilan. J'envisage de licencier une partie du personnel. Les syndicats vont prochainement entamer une action, c'est ce que j'ai cru comprendre à demi-mot par le biais d'un employé.

Certes ma situation financière est confortable mais elle n'entre pas dans le capital de l'entreprise, elle vient principalement du revenu immobilier des bâtiments que mon père avait acquis les bonnes années. Quoi qu'il arrive avec la conserverie, mon patrimoine n'est pas en péril mais je ne souhaite pas le transmettre à mes enfants.»

À ce moment là, Maître Coquerel émit un « Oh » de surprise et eut une mimique d'étonnement.

«Laissez-moi finir je vous prie, dit Michel.

Audrey, ma fille, vit avec un homme de mon âge ou presque et mène grand train de vie à mes frais et à ceux du pauvre type qui s'est fait alpagner. Elle sait que je suis contre cette liaison, nous en avons déjà discuté plusieurs fois mais cela se termine toujours par des paroles qui dépassent nos pensées. Elle me dit qu'il faut prendre l'argent où il est, qu'il est l'homme de sa vie du moins tout le temps qu'il en aura les moyens.

Vincent, mon fils, n'est guère mieux.

De table de jeux, en roulette, de courses hippiques en paris foireux, il croule sous les dettes. Se rendant souvent à la capitale, il n'hésite pas à me faire envoyer les factures de ses escapades. Cinq cent euros d'hôtel, une table chez Joël Robuchon et pour finir champagne et filles dans des boites de nuit.»

Maître Coquerel, dans un regard compatissant, hocha la tête comme pour mieux marquer sa réprobation à l'énoncé des faits.

« Vous comprenez Maître dans quelle situation je me trouve, c'est pour cela que je désire faire un testament dans lequel mes enfants ne soient pas cités. Je préfère donner mes biens à un parfait inconnu en souhaitant que le hasard fasse bien les choses.

- Mais vous ne le pouvez pas, s'agita Maître Coquerel, il y a des lois qui protègent vos héritiers. Vos enfants sont-ils au courant de votre projet insensé ?

- Non bien sur, vous en êtes le premier informé et je compte sur votre discrétion pour que l'affaire ne s'ébruite pas.

- Vous me connaissez rétorqua sèchement le notaire, un brin fâché que l'on mette en doute son mutisme professionnel.
- Que dois-je faire, questionna Michel, pour que mes volontés soient respectées ?
- Ce serait trop simple de dépouiller vos descendants sans que la loi n'intervienne, en revanche il existe peut être une solution, enfin je pense. Je ne voudrais pas m'avancer trop vite c'est pourquoi je vous demanderai de revenir la semaine prochaine à mon étude. Nous ferons le point à ce moment là. Je persiste néanmoins à traiter de folie vos intentions envers vos enfants.»

L'entrevue se termina quelques minutes plus tard et Michel, raccompagné par le notaire, se retrouvait sur le quai de Caligny.

Le vent soufflait fort, temps habituel dans cette ville côtière de province où les éléments marins sont en perpétuel combat. La construction du port en eau profonde et de sa rade en elle-même fut un défi. Commencée sous Louis XVI, elle s'acheva sous Napoléon III, c'est dire la force et la puissance de la mer mais aussi la ténacité des hommes. Michel est de cette race là. Parfois inflexible et rigide comme l'ossature des grands liners qui accostaient au quai transatlantique, avant de partir pour l'Amérique, parfois effacé et discret comme un sous marin sorti des cales de l'arsenal allant se cacher en toute discrétion dans les eaux noires et froides de la Manche. Sa façon d'être et de se comporter reflète le caractère des Normands dont toute sa famille est issue, au plus lointain qu'il puisse remonter. Sa région, il l'aime, même si la pluie l'arrose trop souvent, sous les paquets de brouillard quasi-quotidien, sous les vents tempétueux forçant les équipages à rester à terre, mais tellement belle, sauvage, découpée, morcelée par la puissance du vent et de l'eau. Pour rien au monde, il ne voudrait vivre sous les tropiques où le soleil dicte sa loi aux autres éléments, sous cet astre égoïste ne laissant sa place qu'à des cyclones dévastateurs.

Prendre une bouffée de cet air iodé aux relents âcres du port lui fit le plus grand bien, il venait de vider ce qu'il avait sur le cœur depuis bien longtemps. Pas très fier d'avoir dénigré ses enfants devant Maître Coquerel, mais c'était plus fort que lui. L'accumulation des événements et l'angoisse d'affronter ses ouvriers le tiraillaient trop.

Sans réfléchir, il longea le quai et prit la rue du Val de Saire pour gagner le quai de Normandie, afin de rejoindre la conserverie. Il en avait oublié sa voiture devant l'étude du notaire, peu importe, cette marche lui fit le plus grand bien. En arrivant devant ce qui faisait sa fierté passée, il s'arrêta et passa en revue chaque détail de son entrepôt. Ce grand bâtiment en tôles sandwich bleu pâle, traversé d'une bande diagonale bleu marine portant le nom de la conserverie en lettres blanches, qu'il a entièrement rénové, il y a cinq ans déjà. Un parking goudronné et clôturé de hauts grillages rigides pouvant accueillir cinq semi-remorques et toutes les voitures du personnel, sans compter les véhicules de livraisons. Les caisses multicolores et bicolores empilées, prêtes pour être embarquées à la prochaine marée. Des palettes en bois attendant d'être fardelées, une fois chargée de cartons de boîtes de poissons conditionnés, font face à des casiers, qu'un ami, a entreposés pour quelques semaines et qui traînent voilà des mois bientôt. Tiens, les spots viennent de s'allumer, ils éclairent l'enseigne de la conserverie. « Conserverie du Cotentin Leroule Michel ». Confiant et prévoyant, il avait laissé un espace pour y ajouter les mots « et Fils » C'est étrange, l'atmosphère qui se dégage de ce bâtiment où

seule une enseigne indique que la société vit encore. Il n'y a plus personne à cette heure-ci. Michel entre et rejoint son bureau à l'étage.

« Ah ! Satanée serrure, il faudra que je la fasse réparer », maugréa-t-il.

Pénétrant dans la pièce, seul un grand bureau moderne couvert d'une montagne de paperasse occupe le centre. Le mobilier, mis à part une armoire et trois chaises, est réduit au strict minimum. Dans l'angle, un coffre fort, solidement ancré à la dalle du sol et aux poteaux métalliques de la structure du bâtiment.

« Garde toujours du liquide, lui disait son père, si tu veux parler affaires. Ce n'est pas avec des coupures de journaux que l'on paye mais avec de l'argent. »

Alors il s'était équipé de ce monstre blindé, dont il était le seul à connaître la combinaison. En s'asseyant, il prit sa tête entre ses mains et resta ainsi pendant de longues minutes. Relevant son visage, il vit sur le mur, face à lui, une photo de son père prise lors d'une partie de pêche à la palangre au large du nez de Jobourg. Intérieurement il sourit en repensant au jour où fut prise cette photo. Il avait seize ans et son père lui annonça entre deux prises que s'il le désirait, il pourrait naviguer seul sur la Belle de Goury, le voilier familial, à condition qu'il réussisse son permis de navigation. Un moment inoubliable auprès de ce père trop tôt parti.

Il revoit l'instant où son père se tenant la poitrine, s'était affaissé pour ne plus jamais se relever. C'était ici dans cet entrepôt, il avait vingt trois ans et bien que trente deux ans se soient écoulés, il revoit la scène comme si c'était hier. L'arrivée de l'ambulance, les ouvriers de la conserverie, les urgences à l'hôpital de Cherbourg et la vérité brutale comme une claque, celle que l'on prend en pleine gueule sans retenue, sans y être préparé. L'incompréhension et se dire que ce n'est pas vrai, qu'il va se réveiller de cet horrible cauchemar, que son père va finir par se relever et rire de cette bonne blague. Mais non, c'est fini, irrémédiablement fini.

Étant enfant unique, Michel avait une grande complicité avec lui et son départ fut un déchirement qu'il mit longtemps à appréhender complètement. Bien sur, il dut reprendre la conserverie et l'aide de Maître Coquerel lui fut précieuse mais c'était trop tôt, en pleine jeunesse. Assumer la tête d'une entreprise sans y être préparé fut une gageure. Ce père qui lui fit cruellement défaut l'aurait initié, conseillé et guidé dans ses choix et maintenant que la conserverie est en difficulté, il lui dirait ce qu'il faut faire pour se sortir de ce mauvais pas.

Maître Bernard Coquerel, fils de Jacques l'ami d'enfance de son père Pierre est maintenant la personne de référence dont Michel sollicite son aide. De bon conseil, il connaît bien celui-ci et tout comme son père, il gère les affaires de la conserverie. Dans leur enfance, Jacques et Pierre, ont usé leurs fonds de pantalons dans la même école communale, celle de Saint Vaast la Hougue. L'un était un élève moyen, l'autre premier de classe mais dans la cour de récréation, c'était deux copains inséparables, il suffisait d'en voir un pour apercevoir non loin le deuxième.

Leurs parents respectifs habitaient rue de Galouette, non loin du chantier naval donnant sur la route de la Hougue menant aux fortifications de Vauban. Un sacré bonhomme se plaisait souvent à dire le père Coquerel, il a mis en déroute les Anglo-hollandais² à la bataille de Camaret et à ce titre, c'est un sacré bonhomme !

2 Pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, la bataille de Camaret est une tentative anglo-hollandaise, organisée le 18 juin 1694. Son but, détruire une partie de la flotte française stationnée à Brest et débarquer une troupe d'occupation en Bretagne. Vauban, lors de son seul commandement militaire indépendant, met en déroute les troupes débarquées et fait échouer le projet.

Dés leur plus jeune âge, Jacques et Pierre en ont fait des bêtises, pas de celles à finir entre les mains de la maréchaussée, mais à avoir les fesses rougies par les mains de leurs pères respectifs. Dégommer à la fronde les isolateurs en porcelaine des poteaux électriques était non pas une de leurs spécialités mais en avait fait leur renom. N'avaient-ils pas réussi à plonger Saint Vaast dans le noir, un soir d'hiver en rentrant de l'école ? La punition fut à la hauteur du préjudice, bien que personne ne les dénonçât auprès de l'EDF. Condamnés, pendant un mois sur les quais, à réparer des casiers à homards appartenant à la communauté des pêcheurs, à la vue de tous, restera gravés pour toujours dans leur jeune mémoire, d'autant plus qu'une montagne de ces satanés casiers s'était accumulée tout au long de l'année. Avec du recul, respectivement, cette punition leur inculquait une certaine justice. La population connaissait par ce biais les coupables qui eux-mêmes acceptaient la sentence. L'exécution publique de la peine donnait l'exemple à ne pas suivre aux autres mômes de la commune et enfin les parents, bien que visés, en ressortaient la tête haute vis-à-vis de la communauté. Seul EDF était déficitaire d'isolateurs, le problème était identique dans les villages avoisinants.

Les années passèrent, Jacques et Pierre suivirent chacun leur chemin et bien que se côtoyant de temps à autre, renouèrent leur profonde amitié, lors de l'ouverture de la conserverie. Jacques devint le conseiller de Pierre et de leurs frasques passées, il n'en resta que des souvenirs, évoqués dans de rares occasions.

Dans la galerie de photographies accrochées sur ce mur, celle de Michel en tenue de marin de la Royale. Ses vingt ans en uniforme de campagne à l'île Maurice pendant son service militaire sur l'avis-escorte Doudart de Lagrée. La suite d'une passion commencée comme mousse sur un bateau de pêche. Le recrutement à Guingamp dans les côtes d'Armor puis l'appel à servir la patrie à Brest. Il revoit le Centre de Formation de la Marine, un sentiment mêlé de fierté, c'est avant tout son choix, mais également de crainte envers l'obéissance. Non pas que ce soit un rebelle, mais la vie militaire est loin de le convaincre d'après les récits qu'il en a entendus. Un passage devant l'autorité militaire lui demandant de choisir une mutation pour la suite de sa période sous les drapeaux, lui fit craindre le pire.

Devant le Maître principal recruteur, Michel s'entend encore lui dire :

« Je suis marin-pêcheur et ne me vois nulle part ailleurs que sur un bateau. »

Sur quoi, l'officier marinier, d'un rictus malicieux, lui annonce d'une voix faible et rapide, sa mutation pour l'Océan Indien sur le Doudart de Lagrée en tant que manœuvrier. À l'énoncé, Michel n'a pas tout compris, il a bien entendu Océan Indien mais c'est à peu près tout ce qu'il a retenu.

« Suivant », hurla le Maître principal, ayant retrouvé sa voix, comme pour lui indiquer la fin de l'entrevue.

Sorti du bureau, face à ses copains de classe, il a beau leur expliquer qu'il n'a rien compris, il se fait chambrer, croyant qu'il ne voulait tout simplement pas révéler le lieu de sa mutation.

« Mais, enfin, je vous le dis, je n'ai rien compris, s'insurgea-t-il. Puisque vous ne me croyiez pas, j'y retourne et on verra bien », lança-t-il à ses camarades, médusés par son audace.

Entrant à contre sens dans le bureau, il apostrophe l'officier sans les salutations militaires dues à son rang. Surpris, voir estomaqué par ce comportement et devant l'imposante stature de Michel, il lui confirme le lieu et sa future affectation sans lui adresser la moindre remontrance. Cette fois ci, il a compris, un sourire envahit son visage, rassurant par la même occasion le Maître principal recruteur, légèrement coincé.

Michel est heureux, il va devoir quitter la France pour une campagne de dix mois mais surtout, il va découvrir une autre façon d'appréhender la mer, différente de celle qu'il a toujours exercée en pêche. Et puis, il le reconnaît, manœuvrier lui convient à merveille. Entretenir les cordages et les barcasses, assurer les accostages en mer ou sur un quai ne lui ont jamais fait peur. Être sur le pont, au grand air, répondre aux ordres du bosco, un homme de mer comme lui, vaut dix fois mieux que d'être confiné à l'intérieur d'un navire ou pire encore dans une caserne adjacente à un port militaire.

Quinze jours s'écoulaient avant de partir pour l'embarquement, le temps de recevoir les injections de l'imposante liste des maladies tropicales. Une seringue pour le choléra, une pour le typhus, une autre pour la fièvre jaune, les injections se suivent jour après jour. Les trois quart de l'effectif de campagne sont alités avec une fièvre tenace.

« N'oubliez pas Messieurs, avertit le médecin militaire, prenez votre Nivaquine®³ quotidiennement, elle vous protégera du paludisme. La fièvre que vous subissez actuellement n'est rien par rapport à celle engendrée par la piqûre d'un moustique infecté. Des questions Messieurs », interrogea l'officier debout en danseuse sur les pointes des pieds, les mains jointes, doigts écartés ?

Dans le fond de la chambrée, une voix se fit entendre :

« Docteur, avec toutes ces injections, est ce que cela peut poser des problèmes d'érection ? Cela fait deux jours que je n'en n'ai plus.

- Non, aucun effet secondaire n'a été signalé. En revanche s'il existait un traitement pour la connerie, faites-moi penser à vous vacciner en premier.»

En revoyant cette scène, Michel ne put s'empêcher de sourire.

L'avion puis l'arrivée à Djibouti sous un soleil de plomb, le matelot embarque pour l'aventure, la vraie, celle dont il a rêvé en lisant des récits de mer. Henry de Monfreid, son bouquin favori, les Secrets de la mer Rouge⁴, qu'il a lu et relu. Se confronter à des trafiquants d'armes et des pêcheurs de perles, rêver devant des boutres aux voiles latines, blanches, majestueuses sur une eau turquoise. La vérité est toute autre, le pays vit dans l'instabilité, à en juger par les mitrailleuses installées le long de la piste d'atterrissage et le couvre feu quotidien à vingt heures. Depuis l'attentat à la grenade du 15 décembre 1977, visant la communauté Européenne, les coopérants ont peur. Le bilan sera de six morts à la terrasse du restaurant *Le Palmier en zinc*, dès lors, chaque crissement de pneus est perçu comme un danger imminent.

3 Nivaquine : Antipaludique à base de chloroquine.

4 Les secrets de la mer Rouge, Henry de Monfreid (1879-1974), paru en 1931 aux éditions Grasset.

Pour du dépaysement, c'est une réussite, quarante degrés à l'ombre et la nuit recouvre à dix sept heures ce pays proche de l'équateur. Des plages de rêve sur l'île de Maskali, sable blanc et mer émeraude, la carte postale idéale qui vous met le bourdon à l'apparition des premiers frimas sous nos latitudes. La nuit apporte une fraîcheur toute relative, dans tous les postes⁵ et plus particulièrement le poste un, celui des manœuvriers, situé à l'avant sous la tôle au dessus de la ligne de flottaison, les bannettes sont moites par la transpiration. Un semblant de climatisation, venant des groupes frigorifiques, expulse de l'air frais dans chaque couchette. Cependant par crainte d'un mauvais refroidissement, les clapets sont pratiquement clos ne laissant filtrer qu'un filet d'air. L'odeur corporelle des trente hommes occupant ce poste d'équipage est âcre, étouffante, répugnante. Bizarrement, seuls, les nouveaux embarqués la détectent ; avec le temps, ils ne la sentiront plus, s'étant habitués aux effluves de leurs camarades.

Le ravitaillement des navires se fait de nuit, Michel est volontaire, autant travailler lorsque le thermomètre indique trente degrés qu'en pleine chaleur diurne. C'est la Légion Française qui coordonne les opérations, à vingt-deux heures, un convoi armé vient chercher les marins avec pour destination l'aéroport. Les rues sont désertes, seuls quelques chiens errent de part et d'autre des maisons calfeutrées. Un Transall, dans un bruit assourdissant, levant un nuage de poussière et de sable, venu de Villacoublay, vient de se poser. Chargé de denrées fraîches et de matériels divers, il apporte la logistique des troupes en mission.

« Alors la marine, dit un sous-officier de la légion, on a envie de bosser ? »

Devant un oui timide, il rigole et dit :

« Préparez les bières, j'arrive avec du personnel ! »

Quelques minutes plus tard, une dizaine d'Issas⁶, poussés par les armes des légionnaires font leur entrée dans le terminal.

« Vous voyez, les volontaires ne manquent pas ici », dit en gloussant le sous-off.

Médusés par l'irréaliste scène, le décapsuleur à la main, avec ses camarades, ils assistèrent à un acte humiliant gratuit sur une population civile. Désarmés et obéissants sous la contrainte, ces pauvres bougres déchargèrent l'avion en mâchant du kat et en évoquant Allah, en espérant que celui-ci les aide en allégeant leur fardeau.

On ne rigole plus, se dit Michel intérieurement. Des coups de gueules et des barres de guideau entre des mains calleuses, il en a vus sur des bateaux de pêche mais là cela dépasse ce qu'il avait imaginé. Heureusement le lendemain, le Doudart prend la mer pour une patrouille au large de Socotra, île située sur une voie maritime stratégique, elle appartient au Yémen mais en réalité, ce sont les Soviétiques qui l'occupent. Base maritime et sous marine, la guerre froide divise également les mers, ainsi, le canal de Suez est sous contrôle américain, Djibouti sous celui de la France et Socotra pour le bloc des pays de l'est. Ce qui pourrait passer pour une mission banale fut en réalité une bataille navale, toutes proportions gardées. S'approchant au plus près

5 Sur un bateau, l'on parle de poste et non de chambrée.

6 Issas : Les Issas sont des habitants de la Corne de l'Afrique, principalement du Sud de Djibouti, au Nord-est de la Somalie et dans l'Est de l'Éthiopie. Ils forment avec les Afars, peuplade venant également de la corne de l'Afrique, la population de Djibouti.

des côtes de Socotra, dans le but de filmer et cartographier, deux chalutiers battant pavillon au marteau et à la faucille, prennent en chasse l'avis, le rattrapent et lui coupent la route. À l'horizon apparaît un bâtiment militaire soviétique, puissant, il nous rejoint et tente de nous éperonner par le travers. Heureusement, le pacha ne s'est pas endormi à l'École navale au chapitre : Comment éviter un éperonnage.

«Machine en avant toute, gouvernez cap au 110, hurla le vieux, l'équipage aux postes de combat.»

Cela commence bien pour un début de campagne pensa Michel, loin d'imaginer ce qui l'attendait. Ce n'était que le premier épisode d'une démonstration de puissance entre les deux marines. Aujourd'hui les Russes ont gagné, la fois prochaine, ce sera la France dans les eaux françaises australes. Les mois s'enchaînent, les escales aussi, de Mahé aux Seychelles à Bahreïn et du Canal du Mozambique aux Kerguelen, il va vivre bien des péripéties dont une finira par une dizaine de points de sutures au front. Une stupide bagarre générée pour une histoire de fille, les marins sont ainsi en escale dans les bars. La vie à bord, rythmée par les quarts et les changements d'heures dus au passage des méridiens, s'écoule lentement. Le soir, la lumière éclairant les coursives passe du blanc au rouge dans le but d'une plus grande discrétion visuelle. Elle joue aussi un rôle pour marquer le passage du jour à la nuit dans les postes non éclairés naturellement par la lumière du jour. Chaque après midi, un poste de combat, le commandant exige une préparation maximum en cas où l'ennemi deviendrait agressif.

Escale à Bombay, aujourd'hui Mumbai, capitale de l'état du Maharashtra. Franchissant la porte des Indes construite en 1915 pour la visite du roi Georges V d'Angleterre, il se plonge dans un monde irréel. Avec quatre de ses copains, il s'aventure dans le cœur de la ville trépidante baignant dans un capharnaüm des plus indescriptibles. Voulant visiter l'intérieur d'un temple, ils entrent et se retrouvent en pleine cérémonie de mariage. Que faire, sortir ou rester en se faisant discret ? Un regard sur les copains et tout le monde enlève son bâchis en se faisant le plus petit possible. Les participants sourient et selon la tradition, la fin de la cérémonie s'achève par un lancer de pétales de roses sur les invités, signe de bonheur à venir. Michel et ses copains en reçurent à pleines poignées et furent invités à partager le repas de noces. Le lieu du festin était à ciel ouvert et pour cause, il se déroula dans la rue. Assis sur le trottoir parmi les convives, ils partagèrent, un bol de riz épicé et bien que s'exprimant très mal en anglais, ils passèrent une merveilleuse soirée. Ce n'était qu'un bol de riz, il restera le meilleur qu'il n'ait jamais mangé. Et cette façon de boire le café ! Servi brûlant dans une tasse, il est versé dans une large soucoupe faisant office de sous-tasse pour le refroidir et bu ainsi, déroutant n'est ce pas pour un normand ?

Des images horribles aussi ressurgissent de sa mémoire, celles de cadavres gonflés, flottants entre deux eaux dans l'estuaire du fleuve Ulhas, des fillettes tendant la main, mutilées, défigurées, pour mieux apitoyer le passant, des femmes en cages, à moitié nues, prostituées et devenues démentes à force de tourner en rond, les rites funéraires des Parsis⁷ dans des tours du silence, les corps de leurs défunts sont dévorés sur une grande pierre par les vautours pour ne

⁷ Parsis : Adeptes du zoroastrisme, ou mazdéisme, qui quittèrent la Perse (Iran) suite à la conquête arabe et à la diffusion de l'islam (VIe - VIIIe siècle), en quête d'une terre de liberté religieuse. Ces descendants des Perses gardent, jusqu'à leur nom de « parsis » qu'ils tiennent de l'ancien territoire de Parsa, l'actuelle province du Fars, le souvenir de leur origine.

pas salir la terre nourricière. Autant de visions, de bruits, d'odeurs à jamais gravés pour toujours.

Mission délicate, remonter le Chatt-el-Arab, fleuve formé par la réunion du Tigre et de l'Euphrate, longeant la ligne de frontière Irano-Iraqienne. Bassora, capitale de la province d'Al-Basra et principal port de l'Iraq nous attend. L'avis est une cible facile dans ce delta sinueux, tellement peu profond qu'un pilote et un homme, muni d'une sonde à la proue, coordonnent la manœuvre parmi les bancs de sable. Michel, les yeux grands ouverts, profite du paysage, une immense palmeraie tout au long de ces cinquante kilomètres, belle, majestueuse, luxuriante peuplée sur les rives par des habitants vous saluant de la main. La nuit approche. Il faut accélérer la remontée du fleuve, avertit le pilote, pour ne pas risquer de s'ensabler. Une vague commence à se former à l'arrière du bateau, petite au début, elle s'étale en rouleau pour balayer les rives très peu surélevées du delta. Les signes amicaux des Iraniens se transforment en poings levés, l'ambiance à bord se tend, le vice-amiral commandant les forces navales de l'Océan Indien rappelle le caractère officiel de notre visite.

Bassora la commerciale, nous accueille enfin. Premier coup de canon des vingt-et-un prévus pour saluer nos amis Iraquiens, suivi d'un deuxième, mais cette fois ci tiré de la rive et qui explose à cinquante mètres de nous. Quelques coups de téléphone plus tard et l'intégralité pourra être tirée sans réplique. Tensions extrêmes entre les deux pays voisins, l'ayatollah Khomeiny rentre d'exil et la révolution islamique va provoquer une guerre dans cette région de l'ancienne Mésopotamie. Pour l'instant, le calme règne sur l'Iraq, Bata fabrique des chaussures pour la population, Creusot Loire, le groupe français, construit une centrale nucléaire, nommée Osirak, non loin de Bagdad et les relations avec Saddam sont au beau fixe. Néanmoins en sortant visiter Bassora, l'impression bizarre d'être suivi en permanence frappe Michel et sa bande de bons copains. Ni une ni deux, ils accélèrent le pas et se planquent à l'angle d'un entrepôt, cinq policiers en civils, sosies de Saddam, les ont pris en filature. Dévoilés dans leur mission, le face-à-face est amical et au lieu de jouer au chat et à la souris, Michel leur propose qu'ils soient leurs guides, surtout dans les quartiers peu sûrs. Les limiers acceptent et avouent que pour notre visite, un policier par marin est mandaté pour le suivre, officier ou pas.

Noël à l'île de la Réunion sous un soleil d'été et ce sapin ridicule orné de guirlande sur la plage. Peut-être un brin de nostalgie d'une véritable fête de la nativité en famille et puis nouvel an en mer, pas vraiment de gaité de cœur. Une gigantesque nouba à bord, les bouteilles vides sont jetées à la mer, non pas porteuses de message mais pour faire place nette. Les marins dansent, chantent et boivent jusqu'aux lueurs de l'aube. L'équipage est hors service, heureusement, nos ennemis sont restés passifs cette nuit-là. Sûrement, étaient-ils dans le même état que nous suggéra le capitaine des mécanos ? Ce, en quoi, je pense, il avait raison.

Le retour à Cherbourg, son père l'attend ayant vanté sur tout le port sa campagne, sa mère Marthe, l'accueille en larmes et ne le quitte plus. Elle veut tout savoir, tout entendre, lui demande des détails comme pour s'imprégner de ces longs mois d'absences.

Cette mère qu'il a tant aimée surgit à présent dans ses pensées. Elle fut le lien, le ciment de la famille. Modératrice, elle tempérait son ardeur et sa fougue, rassurante, elle calmait son père de ses emportements. Debout à l'aube jusqu'à plus d'heure, cette femme exerça mille métiers dans la conserverie en plus d'être mère, une bonne mère. À l'évocation de ces souvenirs maternels, des larmes se mirent à couler sur ses joues. Sans pudeur, sans retenue, peu importe qu'il ait cinq ou cinquante cinq ans, des soubresauts fusent aux rythmes des sanglots.

Soudain, un claquement de porte le sortit de ses tristes pensées. Il eut juste le temps de s'essuyer les yeux qu'une voix le fit sursauter, son contremaître, Émile Lesouef, dans l'embrasement de la porte du bureau, lui dit :

« Déjà debout Monsieur Michel ! J'ai vu la lumière mais je pensais que quelqu'un l'avait oubliée mercredi soir en partant.

- Quelle heure est-il ? lui demanda surpris Michel.

- Il est trois heures, la bonne étoile de Barfleur est attendue pour dans une heure. D'après le contact radio d'hier soir avec la capitainerie, ils ramènent trois tonnes de maquereaux. Leur position était à environ 50 milles nautiques au large de Bournemouth. Le temps de vider les cales, les chaînes tourneront sans problèmes pour cinq heures trente.

- Merci Émile, ajouta Michel, la voix serrée.

- Monsieur Michel, je sais que ce n'est pas le moment de parler de ça mais les gars ont besoin de savoir ce qu'on va devenir ?

- Même moi Émile, je ne le sais pas soupira-t-il. Nos patrons pêcheurs qui travaillent pour nous ont déjà pas mal de problèmes à joindre les deux bouts avec le prix du gas-oil. Ils font une marée et, en fin de compte, cela paie à peine l'équipage. Quant à nous, la concurrence des bateaux usines, étouffe les conserveries. Ce n'est pas en criant devant les grilles de l'entreprise que les choses avanceront. Je suis de votre côté, vous le savez et je me battrais pour que nous nous en sortions ensemble.

- J'ai travaillé avec votre papa et pour moi la retraite est bientôt là mais que vont devenir les jeunes et leurs familles ? Le chômage, voilà ce qui les attend, Monsieur Michel faites quelque chose !

- Oui, mais quoi ? Si je pouvais, je le ferais sans aucun doute possible », rétorqua Michel l'air agacé.

Émile quitta le bureau la tête basse de dépit et se dirigea dans l'entrepôt à la préparation des matières premières pour la mise en boîtes du maquereau.

Vin blanc, vinaigre, épices, oignons, laurier, thym, poivre, carottes, citron et gros sel, tout à l'air d'y être se dit soulagé Émile.

« Mon père est là ? », retentit une voix sortant de l'obscurité.

Émile ne sursauta pas, il reconnut la voix familière de Vincent, lui qui l'a connu dès sa naissance.

« Oui il est là, Monsieur Vincent, il était dans son bureau quand je l'ai quitté.

- Merci Émile, je monte le voir.»

Quatre à quatre, il enjambe les marches le menant au bureau et découvre son père silencieux accaparé sur de la paperasse, tout du moins en ayant l'air.

« J'étais sûr de te trouver là à cette heure-ci, dit Vincent en entrant dans la pièce.

- Que me vaut ta visite de si bonne heure ? Tu n'as plus de quoi de payer un taxi pour rentrer ou bien tu dois honorer tout de suite une dette de jeu ?»

Devant la soudaineté de la question et le ton employé par son père, Vincent balbutia :

« Non, enfin je rentrais et je pensais que l'on pourrait discuter un peu toi et moi.

- Discuter de quoi, de la conserverie ? Tu t'en moques, ce qui t'intéresse, c'est le chèque que je te verse en fin de mois. J'ai cependant une mauvaise nouvelle pour toi, c'est fini et plus tôt que tu ne le penses.

- Papa, arrête de te faire du mal, laisse tomber, tu n'y es pour rien. Ce n'est pas de ta faute si les grossistes vont chercher ailleurs de la piètre qualité. Un jour, ils feront marche arrière et reviendront vers toi.

- Vers moi ! mais ce sera trop tard. L'entreprise que ton grand père a créée sera morte et par ma faute en plus.

- Tu ne peux pas parler comme ça. Tu as tout donné, même un peu de notre enfance, pour que vive la conserverie.

- C'est vrai, acquiesça Michel. À la mort de votre mère, cela n'a pas été simple. Il a fallu mener de front tant de choses. Heureusement que Mamy Marthe était présente pour vous élever. Je n'ai pas été toujours là quand il le fallait, je le regrette maintenant.

- Oui, mamy était notre maman, nous étions, Audrey et moi, trop jeunes pour nous souvenir de notre vraie maman. Depuis le décès de mamy, les choses ne sont plus les mêmes, tu t'es renfermé, Audrey déconne et moi aussi d'ailleurs.

- À ce sujet, ajouta Michel, saisissant la balle au bond, n'espère plus sur moi pour éponger tes dettes, la trésorerie est vide. À toi de prendre enfin ta vie en main. À vingt sept ans et avec un diplôme de commerce, je pense que tu peux trouver un emploi, pour autant que tu le veuilles bien. Au fait, je compte sur toi dimanche midi pour l'anniversaire de tante Myriam à Portbail, tâche d'y être à l'heure.»

C'était de la part de Michel une manière de rompre la conversation. En accompagnant ces mots, il glissa un billet dans la poche de Vincent.

« Pour ton taxi et à dimanche », dit-il pour conclure.

Vincent quitta son père et rejoignit son domicile. Il ne trouva pas tout de suite le sommeil, les paroles de son père revenaient en boucle dans sa tête. C'est vrai, je déconne, j'ai bientôt trente ans et n'ai jamais rien fait jusqu'ici. Même ce diplôme de commerce, je l'ai eu sans trop me fatiguer. Les copains de lycée, le jeu, Audrey, la conserverie, tout se mélangeait dans un tourbillon sans fin. Il revoit mamy souriante sur le pas de porte l'emmitouflant dans son parka pour se rendre à l'école, ou bien encore avec son tablier à carreaux en train de préparer les tartines pour les quatre heures. Une mère et une grand-mère n'en faisant qu'une, cela paraissait étrange aux regards de ses camarades de classe. Il se justifiait sans cesse en expliquant la maladie puis la mort de sa mère qu'il a peu connue. Ses seuls souvenirs à son sujet sont quasi inexistant, il avait seulement quatre ans à sa disparition.

De cette mère, il a hérité le caractère jovial et la couleur rousse de ses cheveux. Au lycée, à quinze ans, il avait inventé une histoire abracadabrante à son sujet, elle était partie faire le tour du monde pour un grand journal. Vouloir cacher la vérité pour ne plus entendre dans son dos qu'il était orphelin, qu'il était malheureux. Marthe était omniprésente partout à la fois, elle s'occupait des enfants, travaillait sur les chaînes de la conserverie, gérait la maison et souvent

officiait comme secrétaire. Elle aurait tout donné pour le bonheur de ses petits enfants et apaisé la tristesse de son fils, en elle cependant, régnait la mélancolie de son veuvage. Elle n'y faisait rien paraître, toujours souriante et affable, une façade qui se lézardait parfois une fois seule. Les Noëls étaient l'occasion de se retrouver en famille, principalement celle d'Isabelle comme pour marquer une continuité malgré son absence.

Les grands parents maternels, bien que la distance les séparant de Portbail à Cherbourg soit de cinquante kilomètres environ, ne voyaient pas beaucoup leurs petits-enfants. Entre le travail de Michel et la peur du grand père de conduire au volant de sa Twingo, les rencontres étaient espacées dans le temps. Seule Myriam, la sœur d'Isabelle, et son mari ont toujours eu des contacts fréquents, n'hésitant pas à prendre les enfants pendant les vacances scolaires. Moments inoubliables de jeux entre cousins et cousines dans les dunes de Portbail, cette petite commune située non loin de Barneville-Carteret.

Vendredi matin, règne une fébrilité sur le quai de Normandie, quelques membres du Syndicat des Professions de la Mer (SPM) déroulent des calicots et accrochent des banderoles aux grilles de la conserverie. L'atmosphère est pesante, les employés présents forment de petits groupes entourés des leaders du syndicat. Des drapeaux bleus et blanc aux couleurs de l'organisation sont distribués à chacun dans le but visuel d'agrandir la masse des manifestants et d'être vus par les médias. Deux véhicules de police arrivent sirènes hurlantes, suivie des caméras de France 3 Normandie. Tous les acteurs sont là pour en débattre sous les objectifs de la télévision.

« Qui a prévenu les journalistes ? s'aventure à demander Émile à un membre du SPM.

- C'est nous qui leur avons téléphoné répondit le leader. Cela permet d'attirer le regard de la population sur vos problèmes et puis nous ne sommes pas contre un peu de propagande en faveur de notre organisation syndicale. Cherbourg n'est pas Paris, il est plus difficile de se faire entendre dans la capitale plutôt qu'en province.»

Sortant d'un haut parleur, un premier slogan est lancé :

« Pas de licenciements mais du hareng, pas de petits boulots mais du maquereau », repris en cœur par la foule de badauds et sympathisants qui, petit à petit, s'est formée devant l'entrée principale de la conserverie. Les policiers, dépêchés sur place, forment une rangée devant la grille et visiblement ils ne parviendront pas à contenir la foule.

Le leader de la manifestation s'approche d'eux, il leur demande d'aller chercher Michel, sous peine d'enfoncer l'entrée. Craignant le pire, le chef de patrouille s'exécute avec la promesse que les manifestants ne tenteront pas de franchir la grille. Profitant d'être hors de vue, le sous-brigadier communique par radio à son supérieur pour demander des renforts en décrivant la situation tendue, qui à tout moment peut dérapier.

Michel apparaît, sortant de l'entrepôt, avec une dizaine d'employés à ses côtés. De la foule, des sifflets fusent de partout. Sans réaction hostile, le pas lent mais décidé, il se dirige vers la grille d'entrée.

« Vous voulez me parler, eh bien je suis là, dit calmement Michel.

- Laissez-nous entrer, nous ne sommes pas des casseurs, répliqua le leader.

- Que les meneurs de cette manifestation entrent et eux seuls, je suis prêt à dialoguer mais je ne laisserai personne envahir la conserverie. Si vous refusez cette offre, il n'y aura pas d'entente possible et la faute vous en incombera », dit-il fermement.

Devant la détermination affichée par Michel, le leader du SPM accepta l'offre, un peu contre son gré il est vrai, pour ne pas perdre la face devant les caméras. Un petit groupe de cinq personnes entra dans l'entrepôt puis se dirigea au premier étage dans le bureau de Michel. Ayant pris place, sur des caisses vides, c'est le patron qui prit la parole et non plus le Michel malmené d'il y a quelques minutes face à cette foule hostile.

« Messieurs je vous écoute », dit-il un peu sèchement.

En réalité, comme tout bon négociateur qu'il est, son choix de laisser parler l'adversaire en premier laisse entrevoir les cartes que celui-ci a en main.

« Nous nous opposons à tout licenciement de personnels, nous allons saisir les autorités et demander la mise sous tutelle de l'entreprise, lança le leader du SPM.

- Peu m'importe que ce vous ferez, il faut que je vous explique la situation à l'heure actuelle. Tous les salaires de tous les employés ont été versés en temps et en heure, j'en ai fait un point d'honneur en ne m'attribuant aucun revenu pour que mes employés soient payés. Si nous sommes dans cette situation, nous la devons à l'Europe, à la Chine, aux usines flottantes et aux chaînes de grande distribution.

- Vous en voulez au monde entier plutôt que de vous en prendre à vous-même », rétorqua le syndicaliste.

Michel ne se démonta pas pour autant.

« Le prix du gas-oil étouffe les pêcheurs, le poisson que je leur achète, je le paie au prix le plus bas en étant conscient du mal que je leur fais. Prenons un exemple si vous le voulez :

La grande distribution me commande dix mille boîtes de maquereaux au vin blanc et me fixe par avance le prix d'achat comme c'est maintenant le cas pour tous les produits. À moi de calculer au plus juste le prix que je vais offrir au patron de pêche, en sachant que je vais devoir préparer le poisson, payer mes fournisseurs, mes employés, mes charges fiscales et éventuellement me sortir un salaire. Bien sûr, nous ne sommes pas compétitifs par rapport à d'autres conserveries, ici nous avons toujours privilégié la qualité avant tout. Quant nous conditionnons du maquereau au vin blanc, c'est du muscadet et non je ne sais quelle pistrouille que nous incorporons. Limer sur les salaires, ils sont déjà au minimum, à moins que vous soyez d'accord pour que je les baisse.»

Un tollé général se fit retentir dans le bureau.

« Diminuez déjà le vôtre et puisez dans vos économies personnelles qui d'après les dires ne sont pas petites, s'offusqua le leader.

- Mon patrimoine n'a rien à voir dans cette affaire, il est clairement déclaré et n'entre pas en ligne de compte dans cette entrevue, répliqua Michel. Parlons plutôt si vous voulez bien de l'Europe et du coût de la main d'œuvre, pourquoi vouloir mettre en boîte du maquereau à Cherbourg alors qu'en Espagne ou en Pologne, des conserveries

le font pour un coût inférieur d'un tiers au moins. Les industriels l'ont compris, ils délocalisent dans ces pays européens à faible pouvoir d'achat. Il y a cinq ans, j'aurai pu le faire, en mémoire de mon père et par respect pour mes employés, j'y ai renoncé.

- Nous aurions été présents pour nous y opposer, comme nous sommes là aujourd'hui pour empêcher des licenciements », dit le leader.

Michel reprit la parole :

« Nous avons introduit le temps partiel dans le but de garder tout le personnel, maintenant ce n'est plus possible, il faut que je licencie si une issue n'intervient pas rapidement, il en va de la survie de l'entreprise. Je n'ai pas d'autres choix et croyez-moi, je ne le fais pas par plaisir. Si vous avez d'autres solutions, je suis preneur. Allez dire aux patrons des usines flottantes qui traitent le poisson à peine sorti de l'eau, d'arrêter leurs activités pour que vivent les conserveries locales. Allez-y seulement vous verrez comme vous serez accueillis. Profitez-en pour faire un détour par la Chine et allez à Qingdao déguster du hareng de Concarneau, ils sont les rois pour produire ce genre de merde.

- Nous ne sommes pas là pour faire le procès de la mondialisation mais pour trouver une solution. Êtes-vous d'accord pour que le préfet de région soit médiateur dans ce conflit ? proposa le leader du SPM.

- Lui ou un autre ne changera rien, enfin pour le principe je suis d'accord mais à condition que vos lascars ne bloquent pas l'entrée de la conserverie, sinon je mets tout de suite la clé sous le paillason, renchérit Michel.

- Notre organisation est responsable et avec mes camarades nous sauvons des emplois, nous aurions tort de faire un blocus, néanmoins nous restons vigilant au cas où vous déménageriez les machines », ajouta le leader syndical en se levant.

En guise de conclusion, pour marquer un effet sur ses camarades et démontrer une connaissance littéraire, le syndicaliste reprit une phrase de Nikita Khrouchtchev, prononcée à l'ONU en octobre 1960.

« Ce qui est à nous est à nous, ce qui est à vous est négociable. »

Ne voulant pas polémiquer, Michel se contenta de serrer les mains de ses interlocuteurs comme pour entériner l'accord qui venait d'être conclu. Rendez-vous fut prit dans une semaine et c'est dans le calme que se déroula la fin de la manifestation. La police évacua les lieux, les journalistes avaient leur sujet, le SPM occupait le devant de la scène, tout semblait rentrer provisoirement dans l'ordre. Chacun de son côté est conscient que les négociations seront âpres et l'issue incertaine pour la survie de la conserverie. Michel, au fur et à mesure des mois avait vu son entreprise périlcliter et comme un beau diable, il s'était débattu pour s'en sortir. Malgré son courage, il savait néanmoins l'entreprise condamnée à courte échéance.

« Allez, on reprend le travail, il faut terminer le chinchard en saumure pour ce soir, dit Michel, encourageant ses employés, en tapotant au passage l'épaule de quelques uns.

- Émile, tu peux monter au bureau s'il te plaît ?

- Oui, patron j'arrive.»

Les regards des ouvriers se dirigèrent immédiatement sur Émile, serait-ce lui le premier à passer à la trappe ? Quelques chuchotements se firent entendre, à peine audibles mais que perçut Michel. Se retournant brusquement pour affronter le murmure, c'est le silence qu'il obtint.

« Il y a quelque chose qui ne va pas, lança t-il à la cantonade.

Je vais être franc avec vous, comme je l'ai toujours été, tout le monde ne peut pas le dire ici. Le SPM n'est pas venu tout seul, quelqu'un d'entre vous l'a forcément appelé, je regrette simplement le dialogue qui n'a pas eu lieu entre nous. Je n'ai pas dit mon dernier mot, alors soyez avec moi au lieu de cabaler dans mon dos. Si je me bats, c'est pour vous, si cela ne tenait qu'à moi, il y a longtemps que j'aurai jeté l'éponge et que vous pointeriez au pôle emploi. Un peu de dignité et travaillons main dans la main au lieu de se monter les uns contre les autres. J'ai connu pour certains vos parents, ils ont travaillé ici sous les ordres de mon père puis sous les miens. Nous nous sommes toujours respectés mutuellement, quoi qu'il soit passé, la confiance a toujours été réciproque et le climat de travail familial. Rappelez-vous, j'ai grandi parmi vous et vous en êtes au point de penser que je vais vous trahir, si tel est votre sentiment, alors oui la conserverie est morte.»

Michel était en train de jeter ses dernières forces dans la bataille, il ne savait pas qu'au premier étage, par la fenêtre de son bureau, Vincent l'observait.

« La seule certitude que je puisse vous dire, notre carnet de commande est plein pour trois semaines, après nous repartirons en chômage partiel si aucune offre ne nous parvient. Vous avez toujours été payés et vous le serez même si c'est au détriment de certains fournisseurs, je m'y engage devant vous. Maintenant si quelqu'un veut prendre la parole, je l'écoute.»

Un silence total emplit l'entrepôt, Michel, fort de sa stature, toisait l'assemblée, un à un les regards des ouvriers fuyaient le sien.

Du fond de l'entrepôt, une voix s'écria :

« Je suis avec vous patron.»

Un puis deux puis trois soutiens et finalement presque tous les employés marquèrent leur confiance à Michel. Merci leur dit-il et maintenant travaillons.

Il regagna son bureau accompagné d'Émile. Vincent avait disparu sans que Michel ne soit au courant de sa visite.

« Émile, assied-toi, il faut qu'on cause tous les deux.»

Émile s'exécuta en craignant le pire. Un moment de flottement se lisait sur son visage, attitude que Michel remarqua. Aussitôt, il lui dit :

« N'aie aucune crainte, je ne vais pas te virer, d'ailleurs je n'ai jamais viré personne, sauf peut être un ou deux ivrognes qui ne venaient plus travailler, tu le sais bien. Non, j'ai besoin de toi et plus précisément de tes relations.»

Alors là, de la crainte, Émile passa à la stupéfaction, ses yeux s'arrondirent et les bras lui tombèrent le long du corps.

« Mes relations, je n'en ai aucune bredouilla-t-il.

- Écoute-moi, je vais t'expliquer. Nous avons gagné la première manche, les gars sont avec nous en tout cas la majorité, mais au fait, je ne t'ai pas demandé ton avis, acceptes-tu de continuer ?

- Vous le savez bien Monsieur Michel, j'ai toujours été avec vous, je ferai quoi d'autre à mon âge et puis on n'abandonne pas le navire en pleine tempête avec un bon capitaine.

- Voilà Émile, tu connais tous les patrons pêcheurs du port et même bien au-delà. J'aimerais que tu leur fasses passer le message, que si nous coulons, il y a de fortes chances qu'eux coulent aussi. Bien sûr en douceur et surtout ne pas leur dire que cela vient de moi, parle leur de la SPM, dis-leur que ce sont des morpions impossible à s'en défaire. Le but étant qu'ils nous livrent du poisson en arrêtant de faire la fine bouche sur les prix. De mon côté, je vais joindre les intermédiaires de la grande distribution et les menacer de crier bien fort leurs noms en les accusant de notre mort devant les caméras de la télé, maintenant quelles sont là, autant les utiliser nous aussi.

- Vous croyez que cela va marcher ? dit Émile.

- Je ne sais pas mais nous n'avons pas d'autre solution que d'essayer. Nous sommes vendredi, laissons-nous jusqu'à vendredi prochain pour voir si c'est efficace. Entre deux, je vais parler au préfet de région et lui demander de repousser d'une quinzaine de jours notre rencontre. Il ne pourra pas me refuser, le carnet de commande est plein pour trois semaines. Et puis entre nous, il n'est pas du genre à vouloir s'exposer au milieu d'un conflit à quelques mois des élections.»

Ce soir-là, Michel quitta la conserverie le cœur plus léger qu'à l'habitude. Il avait la confiance de son personnel, au lieu de craindre le SPM, il voulait en découdre avec lui et à vrai dire le plan qu'il avait élaboré lui semblait réalisable. Il décida d'aller boire un verre sur le port, lui qui depuis bien des années ne s'était plus octroyé ce genre de plaisir. Il longea le quai de la misaine et entra au bar, *La tomate bleue*. Un brouhaha régnait à l'intérieur, des odeurs de frites à l'huile rance flottaient dans l'air saturé. Des marins de la Royale buvaient et riaient au bar, accompagnés de filles dont la vertu n'avait pas l'air d'être leur qualité première. Sous les lumières bleues tamisées des tables, des matelots trinquaient à grands coups de perroquets et leur gouaille résonnait au travers de l'établissement. À quelques tables de là, des marins britanniques de la compagnie des ferries reliant Cherbourg à Portsmouth, dégustaient des moules frites en éclusant quelques pintes de bière.

« Qu'est-ce que je vous sers ? demanda le patron à Michel qui venait tout juste de s'installer.

- Un demi, s'il vous plait.»

Non loin de lui, un vieux Juke-box, sorti du passé, égrenait des tubes des années quatre-vingt, sans que personne ne réagisse sur les musiques et le rythme du disco.

Sirotant tranquillement sa bière tout en regardant les marins, son esprit se mit à vagabonder, il se revoit à vingt ans en escale à l'île Maurice, au Golden Moon, une boîte glauque, attablé avec ses copains du Doudart. La chanson « Rivers of Babylon » du groupe Boney-M revenait en boucle, les filles peu vêtues se déhanchaient sur la piste pour attirer l'œil d'un marin qui les emmènerait plus tard, dans l'hôtel adjacent. Au petit matin le premier

réveillé poussait une gueulante dans les corridors pour sortir les copains des draps froissés par une nuit de plaisir. La file des taxis, ayant flairé la bonne affaire, le retour au bateau avant l'appel et la montée des couleurs. Quelle java a encore été cette nuit. Sur le pont arrière, la plupart des marins ont les traits tirés par le manque de sommeil, d'autres tiennent en équilibre précaire, serrés entre deux camarades. Le pacha, loin d'être dupe sur l'état de l'équipage, rappelle que nous sommes les représentants de la patrie et qu'à ce titre nous devons avoir un comportement exemplaire. Qu'importe, ce soir on y retourne, à nous le Golden Moon et les filles.

Tout à coup, une voix l'interpelle et le sort de ses pensées.

« Salut Michel, pour une surprise, c'est une surprise ! »

Celui qui s'adresse à lui, c'est Thierry, un de ces vieux amis avec qui il travailla sur la Marie-Bénédicte, un coquillier. C'était avant de reprendre la conserverie et depuis ils se voient au gré du hasard, n'hésitant pas à partager un verre lors d'une rencontre.

« Assied-toi, qu'est ce que tu deviens, lui demanda Michel ?

- Pas grand-chose, j'ai appris sur le port tes mésaventures avec le syndicat des professions de la mer. Je peux t'offrir un verre ?

- Le début des emmerdes avec ceux-là, mais si tu veux bien, parlons d'autres choses, je suis venu boire un verre pour justement oublier un peu tout ça. Ta femme va bien et tes gosses ? je suis sur que si je les croisais en ville, je ne les reconnaîtrais pas, dit Michel pour changer de discussion.

- Oui, ils vont tous bien, c'est vrai, mes gars ont bien changé, l'aîné est second sur un chalutier de haute mer et le dernier a abandonné la pêche pour devenir routier, tant qu'à moi, depuis mon accident à la patte, je reste à terre. C'est toute une autre vie, plus de boulot, une femme à temps plein, la télé, rien de bien exaltant par rapport à la vie d'avant. De temps en temps, il faut que je sorte prendre l'air sinon j'étouffe.

Au fait, tu as vu à la télé, ce gars que l'on croyait mort et qui dérivait en mer sur un canot depuis près de trois mois. Incroyable comment il a pu survivre avec le si peu de nourriture sauvée de son voilier avant le naufrage.

- Tu sais moi la télé, il y a bien longtemps que je n'ai pas allumée, avec les horaires de travail et les soucis, je n'ai pas la tête à la regarder », répondit Michel.

Ils burent encore quelques verres, parlant de tout et de rien puis se séparèrent en souhaitant que le hasard les fasse se rencontrer de nouveau.

Dimanche midi, la famille Leroule arriva en ordre dispersé à Portbail pour l'anniversaire de la tante Myriam. Portbail, une charmante petite commune côtière située au fond de l'estuaire de l'Olonde, vidé de son eau deux fois par jour, à chaque marée basse. Des senteurs de vase poussées par une brise marine, venue du large, vous emplit les poumons à en saturer la respiration. Un vol de mouettes rieuses, reconnaissables à leurs cris rauques, virevoltent au dessus du port abritant les silhouettes des bateaux, couchés sur le flanc, en manque de flux. C'est dans ce bourg, posé sur ce trait de côte du Cotentin, qu'Isabelle est née et a grandi.

Michel arriva le premier. Il y a quelques temps déjà qu'il n'avait pas revu la famille de sa femme. Pour douze heures trente, tous les invités étaient présents, Vincent le dernier comme à

son habitude, précédé d'Audrey et de son ami Christian. Michel ne dit rien quant à sa présence, il se contenta de l'ignorer, ne voulant pas jeter le trouble dans la rencontre familiale.

Toute la famille ne dit rien non plus, des problèmes de Michel. La Une du journal télévisé les ayant informés de son infortune, hypocritement, tout le monde se tut. Myriam était rayonnante. Par bon nombre de ses traits, elle ressemblait à Isabelle en plus masculine, sûrement dû à la coupe courte de ses cheveux roux. Son sourire bordé de petites rides sur le bas des pommettes et ses pattes d'oies à l'angle de ses yeux verts, laissent imaginer le visage qu'Isabelle aurait aujourd'hui.

Rien ou peu de choses ont changé dans la salle à manger, autrefois lieu de joyeuses retrouvailles. Il revoit son bel amour, entourée d'un tablier à petits carreaux bleus, devant le vaisselier en merisier, en train d'astiquer les cuivres au Miror⁸ à l'aide d'un vieux chiffon de laine. Des douilles d'obus, de roquettes, de mitrailleuses, tristes témoins de la dernière guerre gardés précieusement en guise de souvenirs. Alignées sur le dessus du meuble, elles ont chacune leur place en fonction de leur dimension. Elle rit de le voir se moquer d'elle et de son « devant té⁹ » emprunté à sa mère. Dans un rayonnage vertical, en exposition, une série de vieilles assiettes en faïence normande aux décors champêtres et avicoles, ayant résisté aux années et aux bombardements. Quelques bibelots répartis à gauche et à droite, des cypraea panthérina¹⁰ dont les coquilles lisses et tachetées sont un régal pour les yeux et un hymne à la beauté animale. Sur le sommet du vaisselier trône un coq multicolore en terre cuite, utilisé autrefois comme pot à eau, qui a trouvé une seconde vie là-haut, surveillant l'entrée de la salle à manger. Un canard de malade en étain occupe l'angle droit, posé sur un napperon de dentelle de Bayeux, juste devant une gravure de l'estuaire de l'Olonde au début du 18^{ème} siècle. Répartis sur le plateau nouveau, des cadres disparates contenant des photos de famille. Parmi les poses figées des visages souriants, une boule de neige en verre de belle taille contenant la Vierge de Lourdes. Souvenir rapporté de pèlerinage par leurs voisins, en remerciement d'avoir soigné les poules pendant leur absence.

Non, rien n'a changé, si ce n'est le papier peint, moins chargé que l'ancien, il apporte une belle luminosité provenant de la fenêtre face à la mer. Le vieux plancher en chêne foncé, grinçant vers le pas de porte dont l'odeur de l'encaustique est toujours aussi entêtante. L'éclairage, comme suspendu depuis des lustres justement, formé d'une roue de brouette à six rais, dont chacun est équipé d'une ampoule à incandescence. Acheté, il y a bien longtemps à la foire de Lessay, il a toujours bonne figure, malgré qu'il ait fallu le recoller plusieurs fois. Aux murs, les indéplaçables copies des tableaux du peintre cherbourgeois Jean-François Millet, les Glaneuses et l'Angélus. Sur la droite de la porte, à l'aplomb du guéridon porteur du combiné téléphonique, le calendrier de la poste aux images ringardes. Troué d'épingles il est recouvert de bouts de papiers annotés de numéros de téléphone. Dans ce décor, il ne manque plus qu'Isabelle rentrant en souriant dans le brouhaha des conversations simultanées.

« Michel, tu prends du café, lui dit Myriam le sortant de ses pensées.

8 Miror est une marque du secteur détergent du groupe Henkel, créée en 1911.

9 Devant té : en patois Normand, littéralement « devant toi » indiquant un tablier de cuisine.

10 Coquillage connu sous le nom de Porcelaine : Mollusque de la famille des gastéropodes, sa membrane charnue recouvre une coquille lisse et brillante. Son nom lui a été attribué par Marco Polo qui le ramena de Chine, du fait de sa ressemblance avec la vulve de la truie (*porcella*).

- Euh, oui bien sûr, comme tout le monde », répondit-il pour dissimuler son absence.

Après le café et les rincettes, rien de telle qu'une bonne balade en bord de mer, lança le beau-frère de Michel, les joues rouges et le souffle court, dû à un embonpoint bien marqué.

Prenant la rue de Hellouin en direction du port, le petit groupe se scinda, chacun discutant en marchant d'un pas différent. Michel en profita pour se rapprocher d'Audrey, pendant que Christian s'était attardé sur le pont à treize arches franchissant l'Olonde.

Il aborda sa fille qu'il n'avait pas revue depuis des mois, suite à leur dernière dispute.

« Audrey, il faut qu'on parle toi et moi.

- De quoi ? La dernière fois, tu m'as presque traitée de salope, lui balança Audrey.

- C'est vrai, je m'excuse, mes paroles ont dépassé ma pensée. Je ne voulais pas te blesser mais essayer de t'ouvrir les yeux. Tu sais, on ne peut pas vivre comme tu le fais aux crochets de quelqu'un que l'on n'aime pas en lui laissant croire le contraire. C'est monstrueux ce que tu fais à Christian, le jour où il l'apprendra, il sera anéanti. Il n'y a pas que l'argent dans la vie. Regarde où j'en suis, l'argent ne m'a rien apporté et je suis seul depuis la mort de ta mère.

- L'argent, celui que tu donnes à mon frère pour rattraper ses conneries. Il en a toujours reçu plus que moi, alors je vais en chercher auprès de ceux qui en ont, puisqu'il a ta préférence, lui jeta Audrey.

- Non, tu n'as pas le droit de dire cela, ton frère et toi avaient eu les mêmes choses en tout temps. Je ne vous ai pas élevés avec ce désir d'argent comme but dans la vie, au contraire, j'ai essayé de vous inculquer les vraies valeurs du travail. Votre grand-mère a tout fait pour que vous soyez heureux et que vous vous développiez normalement malgré l'absence de votre mère.

- Papa, arrête ton discours moralisateur, j'ai vingt neuf ans et vis ma vie librement. Christian n'est peut être pas dupe de mon amour envers lui. À son âge, il couche avec une jeune femme et il a du plaisir à le faire. Grace à son argent, je vis dans l'aisance et chacun y trouve son compte. Va lui dire ce que tu penses de notre relation, il sera intéressé d'avoir ton avis, répliqua Audrey agacée.

- Non, je ne le ferais pas. Je ne voudrais pas gâcher cette si belle journée. Comme tu le sais, les affaires vont mal, j'ai déjà prévenu ton frère, pour le chèque en fin de mois, c'est fini. Tu ne pourras pas dire que je favorise, l'un ou l'autre, cette fois-ci.»

Myriam rejoignit Michel et Audrey. Celle-ci prétextait que Christian l'attendait vers l'entrée du port, aucun des deux intérieurement ne crut à cette excuse et ils laissèrent Audrey s'éloigner.

Myriam prit la parole en premier :

« Ça va toi ? J'ai vu le journal à la télé et je ne savais pas comment t'en parler.

- N'en parlons pas, ce sera mieux. C'est peut être la fin de la conserverie et tout le monde s'en fout. Vincent n'est pas venu me soutenir alors que j'affrontais les caméras et Audrey, à part l'argent... soupira Michel.

- Il y a bien longtemps que tu n'es pas venu à Portbail, ta présence aujourd'hui m'a fait très plaisir.

- Pardonne-moi si je ne viens pas vous voir plus souvent, à chaque fois, à la vue de Portbail, une foule de souvenirs me rappelle Isabelle, dit Michel la voix serrée.

- Pourquoi es-tu resté seul ? Tu devrais trouver une femme et vivre pour toi et non plus pour la conserverie et tes enfants. Ils sont grands et n'ont plus besoin de toi. Isabelle est morte depuis vingt trois ans, ce ne serait pas la trahir si tu refaisais ta vie, lui dit Myriam.

- C'est peut être vrai, je ne me suis jamais posé la question. De toute façon, je n'ai rencontré personne avec qui j'aurais eu envie de vivre une histoire.»

Ils arrivèrent au bout de la digue artificielle abritant le port des coups de tabac venant de l'ouest.

Un de ces ports minuscules où à marée basse les bateaux sont couchés sur le flanc, attendant pour renaître le flux montant de la Manche. Sur l'estran, de vieilles coques en bois finissent de mourir lentement aux rythmes des marées et des vents de sables abrasifs. Dans les dunes toutes proches, souvent battues par les vents, quelques habitués déambulent à la recherche de salicorne pour accompagner un plat régional, dérangeant au passage un couple de courlis venus trouver refuge parmi les schorres. La mer au loin se fait entendre dans un grondement sourd, elle s'impatiente d'être retenue par une lune trop possessive. Bientôt le flot envahira l'estuaire, cachant la tanguie en donnant une sensation de profondeur qu'il n'a pas. La grande mise en scène du soleil couchant se prépare, tous les acteurs sont réunis. Le soleil puissant et majestueux, quelques nuages élevés et un horizon dégagé à perte de vue. L'embrasement au couchant sur une mer reflétant l'astre céleste enflammait la côte d'une beauté sans pareil. Un vrai cadeau de la nature, se dirent Michel et Myriam serrés l'un contre l'autre en contemplant ce spectacle.

L'anniversaire de Myriam se termina tard dans la soirée, Michel, lui, regagna Cherbourg après la balade.

« Bonjour, Maître Coquerel, avez-vous réfléchi à mon problème ? »

Maître Coquerel ayant retrouvé la sérénité après leur dernière rencontre mouvementée a retrouvé son phrasé et la réserve due à sa profession.

« Mon cher Michel, je persiste et signe, c'est totalement insensé vos intentions de dilapider votre patrimoine et déshériter vos enfants. Je dois cependant préciser que par principe, je m'y oppose en tant qu'ami de la famille mais en tant que notaire, je suivrai vos directives, aussi irraisonnables qu'elles soient.

- Bien Maître, avez-vous une astuce pour contourner la loi ?

- Oui et non dirais-je. Ceci n'est pas un cas d'école, il faudra fleurter avec l'illégalité et espérer que vos enfants n'entament pas une procédure, dont l'issue est incertaine. Votre situation est délicate, vous êtes le possesseur d'une affaire qui frôle la faillite d'une part et nanti d'une fortune personnelle d'une autre part. À brève échéance, vous pouvez effectuer une donation notariée à un parfait inconnu sans demander l'aval de

vos enfants. Après votre décès, vos enfants ont un droit sur les biens qui auraient été acquis conjointement avec leur mère décédée, si tant est que les époux aient été mariés sous le régime de la communauté réduite aux acquêts. La notion de réserve héréditaire n'intervient qu'après décès. Autrement dit vos enfants pour deux tiers de votre patrimoine ce que nous appellerons la quotité disponible. Cette quotité peut être donnée à un tiers, cependant, un tiers de cette quotité reviendra à vos enfants. Pour résumer, vous ne pourrez pas déshériter vos enfants mais réduire au strict minimum leur héritage. L'article 914-1 du code civil les protégeant en tant qu'héritiers réservataires. Un conseil cependant, pour votre bateau, privilégiez le leg plutôt que la donation, cela vous évitera de rencontrer celui que vous aurez désigné par le sort.»

Michel passa sa main sous sa casquette et se gratta la tête comme pour mieux réfléchir. Du latin voilà ce que Maître Coquerel parle comme langue. Osant une question supplémentaire, il lui dit :

« Le testament n'est-il pas plus simple ?

- Non, il revient au même, à la seule différence que la donation se fait de votre vivant et le testament à votre mort. Dans tous les cas, vos enfants hériteront sauf et je dis bien sauf...»

Maître Coquerel, s'imaginant prenant la place de son fils avocat, se leva, prit sa respiration, releva le torse et remuant le bras, comme pour relever la manche d'une toge.

« . . . sauf si votre domicile n'est plus en France mais dans un pays où cette loi n'est pas reconnue. L'Angleterre par exemple et pléthores d'autres pays au sein du Commonwealth, toutefois, je mettrai un bémol, l'immobilier étant sur sol français, ce sera le droit français qui s'appliquera pour celui-ci. Je dois avouer que dans votre cas, disons délicat, dans le but de léguer votre patrimoine et vos liquidités, un changement de domicile serait une échappatoire, des plus réussie.»

Croyant la démonstration terminée, Michel fit part de son intérêt pour cette dernière solution, ce n'était pas sans compter sur la verve de ce brave notaire.

« Voyez, cher ami, la complexité de l'affaire repose sur le droit indépendant de l'Angleterre face à l'Europe. La clé de ces recherches n'a pas été aisée, elle m'a cependant permis de concentrer et d'allier ténacité et rigueur dans les ouvrages de lois, dont l'issue n'était pas prédéfinie par avance.»

Michel lui coupa la parole et sans ambages, lui demanda :

« Maître, je vais avoir encore besoin de vous rapidement, pas forcément dans votre domaine de compétences mais l'ami que vous êtes, ne peut me refuser une aide. Je vais quitter la France, au moins administrativement et prendre domicile en Angleterre. Trouvez-moi rapidement un petit studio à Londres ou ailleurs, peu m'importe le confort, la situation et le prix, j'ai juste besoin d'une adresse, ensuite, faites mon changement définitif de domicile. Ouvrez-moi un compte dans une banque de la City, j'y ferai transférer l'entier de mes avoirs. Faites immatriculer la *belle de Goury* et louez-

moi une place au port à Bournemouth au new Harbour, c'est le terminal de la ligne du ferry de Cherbourg à Poole.»

Voilà pour la partie anglaise et avant même que le notaire ouvrit la bouche, Michel poursuivi :

« Préparez-moi un texte notarié par lequel, je lègue la conserverie à mes enfants réunis pour moitié chacun. Que les revenus locatifs et l'immeuble, propriété de mon père, place de Greville, reviennent à mon fidèle collaborateur Émile. L'appartement dont je suis propriétaire à la rue Gambetta, je désire le léguer à Myriam, la sœur de ma défunte épouse. Réparti comme cela mes enfants ne pourront rien, sinon travailler à la conserverie et continuer ce que leur grand père a commencé. Leurs réserves d'héritages sont largement couvertes avec la valeur du bâtiment, du terrain et des machines, le tout dépassant les cinq cent mille euros. À eux de travailler, si l'entreprise périclite, ils perdent tout.»

Maître Coquerel resta médusé par la vitesse de décision de Michel. Il l'entrecoupa pour lui demander l'air un peu gêné :

« Vous n'aimez pas à ce point vos enfants ? »

Michel s'empessa de répondre :

« Au contraire, je fais cela pour eux, en les obligeant à prendre leur vie en main et ne plus vivre en assistés. Certes j'ai commis des erreurs, en leur accordant ce statut tout au long de ces années, je ne leur ai pas rendu service. En laissant ce testament, j'espère un sursaut salutaire et une autre manière d'aborder l'argent. Ils sont intelligents et opteront dans ce sens, j'en suis sûr.

- Machiavélique, votre vision du futur, pour cela, je vous rappelle, cher ami, que seul votre décès déclenchera la mise en œuvre de votre plan. Je vous rappelle également que votre entreprise est sur le point de fermer. Par hasard, vous n'auriez pas envie d'en finir avec la vie ? s'inquiéta le notaire.

- Loin de là, j'ai convaincu plusieurs groupes de la grande distribution de l'augmentation de mes marges et l'adaptation de mes coûts de production. Vous savez Maître, ils n'aiment pas passer pour des tueurs d'emplois locaux devant des caméras, le fait de l'évoquer au téléphone leur a ouvert les yeux et les pages de leurs carnets de commandes. Les patrons pêcheurs l'ont bien compris aussi, ma fermeture entraînera l'abandon d'une flottille de petits bateaux et finalement la filière locale n'a rien à gagner de ma faillite. Tant qu'à mes économies et mon voilier, elles feront un heureux. À ce sujet, je veux que ce légataire habite en bord de mer, en Bretagne, peu m'importe le département.»

Curieux Maître Coquerel se hasarda à une question :

« Pourquoi la Bretagne et non pas le Poitou-Charentes ou l'Aquitaine ?

- Les Bretons sont des gens de mer et l'aiment avec passion, voilà ce qu'il faut pour la *Belle de Goury* », répondit Michel.

Le notaire s'aventura à poser une autre question plus directe :

« Et pourquoi voulez-vous ne pas le léguer à vos enfants ?

- Ils n'ont jamais aimé sortir en mer, chaque embarquement était un calvaire pour eux, alors pourquoi leur laisser un bateau qui pourrira au fond d'un port.

Pour notre prochaine rencontre, munissez-vous des annuaires de téléphone de ces départements et nous procéderons à un tirage au sort.

- Bien, acquiesça le notaire, je vais procéder selon vos instructions.»

Michel, se séparant de Maître Coquerel, contrairement au rendez-vous précédent, sorti de l'étude soulagé. Ses décisions sont prises, il sait maintenant qu'il ne fera pas machine arrière. Ces deux dernières semaines furent riches en rebondissements. Elles ont, dans un certain sens, permis de conforter ses idées profondes sur ses enfants et la suite à donner à sa vie. Il alla traîner sur le port de commerce avec un sentiment d'homme libre, ses affaires allaient s'arranger enfin. Il regarda la mer depuis la jetée des Flamands puis s'assit pendant de longues minutes sur une bitte d'amarrage en ne pensant à rien, apaisé, juste admirant la beauté de la mer.

Le lendemain matin, à quatre heures, le « Côte d'émeraude » se mit à quai devant la conserverie, cela faisait bien longtemps qu'il n'avait plus accosté au quai de Normandie. Prévenu la veille, Michel était présent pour réceptionner la tonne de lisette contenue dans les cales de ce fileyeur. À la vue de ce jeune maquereau de bonne taille pour la conserve, il s'avança au bord du quai.

« Salut Michel, dit Bertrand le patron du bateau vêtu de son ciré jaune. J'ai entendu que tu cherchais de la lisette, alors au lieu d'aller à la criée de Cherbourg, j'ai pensé à toi ajouta t-il en sautant sur le quai.

- Merci, d'avoir pensé à moi, ce sont mes gars qui sont contents, tu sais le chômage partiel n'est un plaisir pour personne surtout avec une famille. Viens on va boire un café et discuter affaire.»

Les deux interlocuteurs montèrent au bureau de Michel et après avoir tiré leurs petits noirs, Bertrand prit la parole :

« Tu as de la chance d'avoir un bon contremaître, l'air de rien, il nous a fait passer ton message. De plus c'est un chic type lui et ses enfants, tous vivants des professions de la mer comme nous.»

Michel, par pudeur ou par crainte d'avoir à avouer sa conversation avec Émile, ne répondit pas, il se contenta de lui dire :

« Elle est belle cette lisette, donne-moi ton prix. Je ne te promets pas de t'en donner ce que tu prétends mais contrairement au passé, je peux t'offrir un bon prix et faire en sorte que tu sois content.

- Écoute Michel, puisque nous renouons affaire, je ne vais pas être gourmand. Deux quarante le kilo, ca va. À la criée, il est entre deux zéro cinq et deux quatre vingt sept.

- Ça va pour moi », répondit Michel.

Les deux hommes se tapèrent la main, concluant par ce geste l'affaire.

Bertrand lui demanda :

« Pour le paiement, si tu pouvais ne pas trop tarder, ma trésorerie te remercierait à plus d'un titre.

- On va faire simple, dit Michel, sitôt le poisson pesé, je te paie cash sans demande de ristourne. Tu as su faire le geste de venir vers moi, à mon tour d'en faire un.»

Finissant sa tasse de café, Bertrand ne put s'empêcher d'aborder le sujet de la conserverie.

« Il y a des bruits qui circulent sur la conserverie, tu me diras que ce n'est pas mes oignons et je comprendrais que tu m'envoies faire pâître mais qu'en est-il ?

- Beaucoup de choses ont été dites, des conneries, beaucoup par des personnes ignorantes de la situation. Ce que je peux te dire à l'heure actuelle, c'est que le carnet de commandes se remplit bien. Les marques, par crainte d'entendre leur nom, être prononcé ont peur d'une publicité négative. Tu sais, les caméras de la télévision locale puis nationale ont alerté la grande distribution, le public a réagi positivement à la détresse générale du monde de la pêche. La peur, toujours la peur de voir son nom à la Une suffit à faire entendre raison aux plus récalcitrants. Ta présence et j'espère celle des autres patrons pêcheurs est aussi un signe. Les conserveries du Cotentin ne sont pas encore sauvées mais le spectre de la fermeture s'éloigne, je vais l'annoncer aux gars demain, sitôt la confirmation d'un contrat conséquent avec une centrale d'achat coopérative.

Allons voir où en est ce déchargement, les chaînes vont démarrer dans peu de temps », termina Michel.

Bertrand le remercia d'avoir répondu à son interrogation et le suivit sur le quai.

L'arrivage de Lisette arrivait au bout, les dernières caisses suspendues aux crochets remontaient des cales, hissées au mât de charge par un guideau d'un autre âge.

Michel honora son contrat moral et les deux hommes se séparèrent avec la détermination de conclure d'autres affaires dès que l'occasion se présenterait. Ensuite, il fit appeler Émile son contremaître. Celui-ci n'eut pas l'air surpris de cette demande et avec un sourire non dissimulé, il se rendit au bureau.

« Émile, que fais-tu samedi midi ? J'aimerais t'inviter autour d'un bon repas, je connais une auberge dont l'agneau de pré salé est un délice et où la teurgoule¹¹ n'a pas son pareil.»

Ne sachant que dire, Émile, emprunté, accepta l'invitation et ajouta :

« Si c'est pour me remercier d'avoir joué de mes relations comme vous dites, ce n'est pas la peine, je l'aurais fait tout de même.

- Non, il y a bien longtemps que nous travaillons ensemble et je ne connais rien, ou presque, de toi et de ta famille. Si tu es d'accord, nous ne parlerons pas de travail, passer un bon moment autour d'un repas et rien d'autre, précisa Michel. Profite-en pour amener Thérèse, il y a belle lurette que je ne l'ai pas revue.

11 Teurgoule : Plat de riz au lait, spécialité Normande, il a été ramené comme butin par des corsaires normands sur le pillage des galions espagnols venant du nouveau monde. Le fait de s'appeler ainsi vient du patois tordre la goule ou la gueule par gourmandise, sans attendre le refroidissement du pot en terre cuite où il a cuit durant cinq heures.

Rendez-vous samedi à midi à l'auberge de la Mère Germaine à Disgoville, c'est à un quart d'heure d'ici. Tu ne peux pas la louper c'est sur la route du Theil en entrant. N'en parle pas trop aux gars, c'est mieux », conclut Michel.

La journée fut riche par petites touches de bonnes nouvelles. Quelques téléphones reçus de patrons pêcheurs lui demandant si la conserverie serait prête à prendre leur marée. La confirmation tant espérée d'un contrat avec la centrale d'achat convoitée et surtout un appel de Monsieur le Préfet l'assurant de son soutien pour le maintien des emplois. Les nouvelles vont vite pensa-t-il, pour que le préfet appelle et se mouille.

Fort de tous ces points positifs, il ne put s'empêcher de téléphoner au leader du Syndicat des professions de la mer.

« Je me permets de vous appeler dans le but de vous informer de l'annulation de notre rencontre, dit Michel. Ce ne sera en effet plus nécessaire, de même que la présence de votre organisation ainsi que vos banderoles devant les grilles de la conserverie.»

Surpris le leader syndical marqua un long silence puis dit :

« Ce n'est pas à vous de dicter si nous devons mener un combat ou non. Notre syndicat jugera, lui seul, si nous devons poursuivre la lutte.

- Ce n'est plus nécessaire, le travail partiel dans l'entreprise est terminé, je viens d'avoir la confirmation d'un contrat pérenne pour la production de conserves vendues en Europe par une centrale coopérative. Non seulement, je garde tout le personnel mais je vais favoriser la filière locale. Cependant, à titre personnel, même si nous sommes diamétralement opposés, je tenais à vous remercier pour votre leçon de communication envers les médias. Comme vous j'en ai joué, à la seule différence, c'est que je n'avais pas le choix de le faire. Votre contestation a permis d'attirer la lumière des projecteurs sur une petite société qui crevait lentement et dont personne ne connaissait l'existence. Grâce à vous, l'entreprise est reconnue mais ce n'est pas une raison pour en faire une référence dans vos luttes futures.»

Interloqué, le représentant de la SPM prit acte de la fin du mouvement, ajoutant que la vigilance serait toujours de mise envers la conserverie.

Le lendemain matin, alors que la fabrication tournait à plein régime, Michel fit arrêter les chaînes pour s'exprimer devant le personnel. Montant sur des caisses vides pour mieux se faire entendre, il prit la parole presque d'un ton solennel :

« Messieurs, Mesdames, nous avons vécu ces dernières semaines des moments délicats, fort de votre confiance, nous sommes allés de l'avant et maintenant je peux vous dire que la conserverie est sauvée. La société Fresh Packaging SA dont le siège est en Angleterre vient de passer un contrat commercial de cinq ans avec notre société. Nous allons produire local comme nous l'avons toujours fait, ce qui va changer en revanche, ce sont les emballages. Prochainement nous fabriquerons pour plusieurs pays d'Europe avec des normes plus strictes que les nôtres, à nous de les respecter à la lettre. La grande distribution, sous la menace à peine voilée de révéler leurs noms comme affameurs, a consenti à augmenter notre marge de production. Cependant tout n'est pas encore joué, nous devons nous diversifier et trouver comment faire tourner

encore plus nos chaînes, soit avec d'autres produits, soit avec d'autres commandes. Par conséquent à partir d'aujourd'hui, le travail à temps partiel est terminé. Ce ne sera pas nécessaire d'en informer le SPM, je m'en suis occupé », dit-il malicieusement pour conclure.

Un tonnerre d'applaudissements résonna dans la conserverie, Michel, à ce moment là, ne put s'empêcher de penser à son père. Il serait fier de le voir ainsi debout après la tempête qui a faillit faire sombrer l'entreprise. Il ne montra rien en apparence mais un profond frisson le parcouru de la tête aux pieds. Reprenant la parole, il dit simplement :

« Merci à vous tous et continuons à travailler main dans la main, c'est comme cela qu'on avance.»

La semaine s'égreña aux rythmes des arrivages des commandes passées aux patrons pêcheurs et à de nombreuses tâches administratives que Michel avait occultées depuis plusieurs semaines. Son bureau en témoignait aisément par le fouillis étalé ça et là. Il profita également de cette accalmie pour préparer son voilier à prendre la mer. S'accorder un peu de repos, tirer des bords, tout en emmenant la *Belle de Goury* dans son nouveau port d'attache lui ferait le plus grand bien. Voilà des mois que je n'ai pas navigué, le contact avec la mer me manque, la vie de bureau est trop monotone et le monde des affaires trop stressant, oui quelques jours en mer me feront du bien se dit Michel. À cet instant, le téléphone sonna, le tirant de ses pensées de repos et de navigation.

« Comment ça la télévision publique française, lança t-il interrogatif ?

- Oui, François Morges chef de rédaction du magazine économique, *Pertes et profits* sur France deux, annonça son interlocuteur. Monsieur Leroule, nous serions contents de vous rencontrer dans le cadre d'une émission consacrée à la pêche et à ses filières. Un débat va être organisé dans une quinzaine de jours dans nos studios avec des professionnels venus du monde de la mer. J'aimerais vous entretenir de ce projet, le plus rapidement possible.

- C'est que... balbutia Michel, surpris de cet appel.

- La révolte des marins pêcheurs et votre passage aux actualités régionales et nationales, font de vous, une personne intéressante à inviter dans notre débat.»

Michel réfléchit rapidement de la suite à donner à cette proposition. S'il refuse, son combat de sauver sa conserverie sera pris pour un échec aux yeux du public, en revanche s'il accepte, il devra modérer ses propos vis-à-vis des centrales d'achats, lesquelles ont revus à la hausse leurs prix. Le dilemme doit se régler là, maintenant, son interlocuteur attend une réponse. Les médias, se dit-il, m'ont été favorables, si je ne fais pas le couillon, ils peuvent encore me servir.

« J'accepte votre proposition, lâche t-il clairement.

- Merci, Monsieur Leroule. Un de mes collaborateurs va vous contacter et vous donner plus d'informations sur la date, les sujets abordés, de même que les personnes invitées. Préparez vos questions, cette personne se fera un devoir de vous répondre. Au plaisir de vous rencontrer.»

Dans quelle galère, me suis-je encore embarqué, marmonna Michel, à haute voix. Après tout on verra bien et si le ton ne me convient pas, j'écouterai patiemment quitte à passer pour un sans avis précis. Attention cependant, il ne faut pas que ces gratte-papiers de Bruxelles viennent me provoquer, sinon je n'irai pas par quatre chemins.

Samedi midi, Émile et Thérèse, son épouse, retrouvent Michel au restaurant chez Germaine pour déjeuner comme prévu. Thérèse, ne sachant comment s'habiller, est en robe beige clair, ce qui la change de ses éternels pantalons droits en coton. Des chaussettes basses noires aux talons légèrement surélevés ont remplacé ses souliers bas quotidiens. Un soupçon de maquillage pour marquer le fait de sortir au restaurant et un petit sac à main aux lanières usées par les années. Émile, à son habitude est en Jeans, surmonté d'une vareuse ocre rouge au large col recouvrant un tee-shirt blanc. Michel, en tenue décontractée, les accueille en les remerciant d'avoir accepté l'invitation. Un peu mal à l'aise, le couple se confond, en remerciements.

« Bon, assez de congratulations, allons voir ce qu'il y a de bon à manger », dit Michel.

Il guida ses invités à la table qu'il avait réservée et en prenant l'apéritif, ils consultèrent la carte.

Le choix fut vite fait, truffade de langoustines aux pointes d'asperges violettes suivit d'un carré d'agneau de pré salé, légumes fondus au camembert, d'un plateau de fromage, riz teurgoule et son croquant au caramel accompagné d'une tranche de fallue¹². Plats traditionnels de la Normandie avec l'assurance de ne pas être déçu dans son choix.

Michel choisit seul les boissons, se rendant compte qu'il en avait omis d'enlever sa casquette, lorsqu'il voulu se passer la main dans les cheveux, devant la liste des crus.

« Mettez nous une bouteille d'Hermitage blanc pour l'entrée et un bourgogne Auxey Duresses rouge pour le plat principal.

- Une carafe d'eau, ajouta le serveur ?

- Oui, s'il vous plaît et un cidre bouché fermier pour le fromage.»

Émile engagea la conversation :

« Je suis content que la conserverie soit sauvée et que nous puissions travailler.»

Michel l'interrompit net :

« Nous avons convenu que nous ne parlerions pas de travail. Thérèse en a suffisamment entendu, je pense. Parlons de vous, de vos projets, de votre famille et laissons les ennuis derrière nous.»

Puis pour lancer la suite de la discussion, il leur dit :

« Si je me rappelle bien, vous avez trois enfants, une fille et deux garçons. Quel âge ont-ils maintenant ?»

Thérèse prit la parole :

12 Fallue : Brioche au beurre mou et à la crème, levée deux fois avant d'être cuite environ une demi-heure à four chaud dans un plat à hauts rebords spécialement destiné à son usage.

« L'ainé a trente-cinq ans, il travaille à l'arsenal de Cherbourg dans la construction des sous-marins, cela fait maintenant dix ans qu'il a arrêté la pêche. Il est marié et a deux enfants. La seconde a trente-trois ans et travaille au Cross de Jobourg pour les affaires maritimes, elle n'est pas mariée et le troisième, il a trente-deux ans, n'est pas marié non plus et navigue pour la CMA/CGM¹³, on ne le voit pas beaucoup malheureusement. En ce moment il est sur le Jules Verne, un porte-containers en direction de la Chine.

- Ils engagent des civils au cross de Jobourg ? interrogea Michel.

- Non ce sont tous des militaires, elle est Premier Maître dans la marine nationale ce qui lui a permis de postuler et de décrocher ce travail. Elle en rêvait depuis longtemps, dit Émile.

- Cela a été plus difficile pour le premier, quand les primes versées par l'État ont été distribuées pour racheter et détruire une partie de la flottille de pêche, il s'est retrouvé au chômage. Plus aucun patron n'embauchait, ses connaissances en mécanique lui ont permis de rentrer à l'arsenal, aujourd'hui il travaille sur le Suffren, ce nouveau type de sous-marin nucléaire issu de la classe Barracuda.

- Et vous ? questionna Michel

- Oh nous, l'heure de la retraite est bientôt là. Avec les quelques économies que nous avons mises de côté, nous aimerions faire un voyage, repris Thérèse.

- Un voyage, vous avez raison et vous avez déjà choisi la destination ?

- Notre rêve serait une croisière sur le Hurtigruten au pays du soleil de minuit. Embarquer à Bergen et voir Kirkenes, en profitant de chaque escale pour visiter et découvrir un monde sans nuits. Voir la Laponie, les rènes, les fjords aux eaux limpides et turquoises, j'espère que nous le ferons pour autant que la santé soit là.

- Et vous Monsieur Michel, vous le voyez comment l'avenir, des petits enfants, des voyages, questionna Thérèse ?

- L'avenir, à vrai dire, je ne le vois pas. Tant de choses ont changé, je ne sais pas ce que sera demain, alors me projeter dans le futur m'est pour l'instant impossible. Tant qu'aux petits enfants, il faudrait déjà que mes enfants aient une stabilité avant d'en faire. Pour ce qui est des voyages, mis à part naviguer sur mon voilier en Manche, je n'ai pas de projets.»

Michel, par le biais de ce repas, découvrit des personnes attachantes, il n'en doutait pas un seul instant mais leurs relations avaient été jusqu'alors essentiellement professionnelles. Émile, fidèle, toujours à son poste, ne manquant jamais au travail quand bien même il était fiévreux. Thérèse, une femme méritante, ayant élevé ses trois enfants, se serrant souvent la ceinture pour boucler les fins de mois difficiles après l'achat de leur maison. Un couple uni, s'aimant avec un grand respect mutuel l'un pour l'autre, s'harmonisant d'une complicité évidente. Après toutes ces années de mariage, un seul regard suffit pour comprendre ce que l'autre pense, les paroles

13 CMA CGM : Compagnie Maritime d'Affrètement / Compagnie Générale Maritime

en deviennent vaines et inutiles. Dans son for intérieur, Michel se disait, j'ai bien fait de les choisir pour héritiers, ils le méritent.

Chez la mère Germaine, la teurgoule est le roi des desserts, cuite pendant cinq heures à feu doux dans un plat en terre, les grains de riz en deviennent indiscernables. Un croquant au caramel, délicatement posé, adossé à une tranche de fallue, en font un mets délicieux. Rien de mieux qu'un bon coup de cidre gouleyant pour accompagner le tout et faciliter le passage comme on dit par ici.

Tels de vieux amis, ils passèrent la fin de l'après midi ensemble, Thérèse fit promettre à Michel qu'il viendrait chez eux souper un soir prochain et que désormais le tutoiement serait de mise entre eux. Michel fit de même avec Émile, ce dernier promit d'essayer, après toutes ces années, le tu ne s'impose pas du jour au lendemain. Avant de rentrer, Michel passa à la conserverie, le téléphone sonnait, sonnait, encore et encore. Quatre à quatre, il monta les marches et décrocha. La rédaction du magazine *Pertes et profits* s'acharnait depuis des heures à le joindre.

« Monsieur Leroule, Marc Brun du magazine économique, *Pertes et profits*, je cherche à vous atteindre depuis ce matin. Voilà, lundi soir aura lieu, sur France deux à vingt heures cinquante, le débat auquel vous êtes invité, je me permets de vous le rappeler. Nous comptons sur votre présence dans nos studios pour dix-neuf heures, lui remémora le collaborateur de l'émission.

- Non, non rassurez-vous, je n'ai pas oublié. Je prends demain matin, le Cherbourg-Paris et serai dans la capitale vers neuf heures. J'ai déjà réservé l'hôtel pour deux nuits. Au fait, tous les invités seront présents ?

- Oui, vous êtes le dernier de ma liste à contacter. Serez-vous accompagné afin de réserver une place ou plusieurs places dans le public ?

- Non, je serai seul.

- En arrivant à France télévision, annoncez-vous à l'accueil, une personne viendra vous prendre en charge et vous amènera directement sur le plateau de l'émission.

- Bien, merci et à lundi soir », termina Michel.

Quel temps de cochon, grogna Michel, en ce dimanche matin, il crachine, le temps est bouché pour la journée. Espérons que sur Paris, il fasse meilleur, pensa t-il en montant dans le train de cinq heures quarante-cinq. La gare est déserte, tout comme le quai de départ. Un matelot en uniforme et trois jeunes, cheveux courts, discutent vers le composteur. Tiens, se dit-il, des militaires en permission, mis à part ce train, il n'y a pas de moyen de transport pour se déplacer.

À l'heure, le convoi s'ébranle et quitte rapidement l'agglomération de communes, les trois heures de trajet seront vite passées. Sortant de son bagage le journal local, *la Presse de la Manche*, il s'installa, bien calé dans son siège. D'habitude, les journaux, ce n'est pas vraiment sa tasse de thé, mais là, il doit se tenir informé des dernières nouvelles, un article de fond sur la profession est annoncé en page cinq. Un fait divers sur la pêche sera peut être judicieux à replacer dans la conversation on ne sait jamais.

Paris Saint-Lazare, terminus tout le monde descend, annonce le chef de train. Entre lire et regarder l'arrivée sur Paris, le temps lui a paru effectivement court. Il est neuf heures, se dit-il,

un café, un sandwich et à moi la capitale. Depuis plus de trente ans, il n'y a pas remis les pieds, la dernière fois c'était lors de son retour de campagne dans la marine. Pour changer, cela a changé, mis à part peut-être, l'odeur de la ville et la saleté sur les voies de trains. En apercevant les pigeons virevolter sous la verrière, il ne peut s'empêcher de sourire, le souvenir d'un de ces volatils, s'accrochant au chapeau ornée de plumes et de voilettes d'une adepte de la mode chic et tape à l'œil. Hurlante de peur, gesticulante comme une marionnette désarticulée, elle fit le spectacle et la risée des voyageurs. Aujourd'hui, les quais sont vides ici aussi, le parisien profite du dimanche pour s'adonner à la grasse matinée. Les banlieusards, propagateurs de stress, sont absents. D'habitude, ils se jettent de leur train, à peine à l'arrêt en gare, pour s'engouffrer dans le métro ou le RER. Gare à ceux qui résistent à leur passage, ils se feront traîner malgré eux dans la tourmente, tels des algues arrachées de leur rocher, finissant par s'échouer sur la grève. Bousculades, coups de coudes et compressions pour faire rentrer cette masse humaine dans une rame de métro déjà bondée. Les voilà chargés pour se rendre à leur travail, tassés comme des sardines en boîte. Michel, lui préfère les siennes, celles que l'on conditionne à la conserverie loin de la foule. La vie trépidante parisienne n'est pas pour lui, aux odeurs tenaces et dérangeantes des passagers, dégoulinants de parfums, il préfère celle de l'iode venu de la mer.

Ce week-end, il y a longtemps qu'il y avait songé, bien avant ses problèmes, finalement ce rendez-vous avec la télévision lui en donne l'occasion. Dans son programme, le musée de la Marine, place du Trocadéro entame sa journée, les plus belles maquettes y sont exposées dont celles de la marine à voile d'antan. Lui, l'amateur de régates souhaiterait embarquer, pour quelques jours, sur un des derniers grands voiliers navigants encore. Entendre claquer les voiles de lin dans les haubans, sentir le navire se cambrier sous l'effet de la houle, s'agripper aux cordages et en rythme hisser l'artimon font partie de son rêve. Pour l'instant devant ces maquettes, il s'évade rien qu'en les observant dans leurs moindres détails avec du plaisir dans le regard.

Une visite à la cité des sciences de la Villette et pour finir la journée, une longue balade le long des quais de Seine sous le scintillement des monuments éclairés se reflétant dans le fleuve. Retour à l'hôtel, rue Caumartin, un petit établissement pas des plus confortable où l'on doit choisir, vu l'étroitesse de l'ascenseur, de monter, soit ses bagages, ou soi même. Une chambre donnant sur la rue, sans grand cachet. La moquette bleu-pétrole défraîchie, des murs gris clair parsemés de fissures et de cloques de peinture, des rideaux jaunis et un lit dont les ressorts sont fatigués seront son confort pour deux nuits. Par sa fenêtre entr'ouverte, le bourdonnement perpétuel de la ville en mouvement le berce jusqu'aux lueurs de l'aube. Le vrombissement d'un camion poubelle et les cris des éboueurs, le sortent de ses rêves. Cinq heures, la ville s'anime déjà. Il n'a plus sommeil maintenant, probablement l'habitude de se lever tôt. Alors en attendant l'heure du petit déjeuner, Michel part à la découverte du quartier. Les derniers noctambules, sur le boulevard Haussmann, hèlent des taxis, tandis que le petit magasin primeur du coin est ravitaillé en produits frais. La voirie est à l'œuvre, balayant, les détritiques de la veille, jetés par des citadins pressés sans la moindre conscience écologiste de leur geste. La ville s'éveille difficilement après le week-end, à en juger par le faciès des rares personnes croisées. Le regard bas, la mine triste, ils vont, sans réellement savoir où ils se dirigent, c'est du moins l'expression que leurs attitudes indiquent. Pauvres types, se dit intérieurement Michel, je les plains.

Après le petit déjeuner, il part visiter quelques monuments de la capitale, dont le splendide cube de la défense. Une prouesse technologique, donnant l'impression de légèreté et de finesse aux proportions agréables à l'œil. On est bien loin des premières structures en bois reproduisant des coques renversées, cependant l'âme du maître bâtisseur est semblable. De la matière brute, jailli la proportion, l'harmonie et la beauté. À n'en point douter, un loup¹⁴, disciple des enfants de Salomon apprécierait le bel ouvrage dans un matériau pour lui inconnu, le béton. La pierreuse Notre Dame de Paris pourrait s'abriter intégralement sous ce cube, autres temps, autres techniques, reste la main de l'homme et son génie créateur.

Le rendez-vous approche, il ne s'agit pas d'être en retard pour le débat, la crainte suscitée par la présence des caméras commence à monter. Arrivé en taxi par l'esplanade Henri de France, il s'annonce à l'accueil comme convenu. Effectivement, tout se déroule selon la documentation qu'il a reçue voilà quelques jours. Coiffure, maquillage, rien n'est laissé au hasard pour passer à l'antenne. Les dernières recommandations sur les temps de parole, les boissons à disposition et c'est l'ouverture du débat par le présentateur vedette de la chaîne, Jean-Pierre Lavoix.

Assis face à face autour d'une table ovale, la présentation des invités se fait dans le silence absolu du plateau et du public. Il y a là, bien entendu, le ministre de la pêche, un représentant de la grande distribution, un armateur d'une flottille de bateaux usines, le leader national du SPM un patron pêcheur et lui, Michel Leroule.

Le débat s'annonce virulent étant donné les tensions actuelles au sein de la filière pêche à l'échelle européenne. Le premier sujet proposé sur le prix des carburants provoque une prise de tête entre le ministre et le patron pêcheur. La grande distribution, gourmande en carburant, se plaint également des coûts de transports, suivi dans la foulée par l'armateur. Pour une fois, tout le monde semble d'accord mis à part le ministère des finances, préleveur de taxes sur les produits pétroliers. Le deuxième sujet, n'apaise pas non plus les invités. La préservation de la ressource voit s'opposer, le patron pêcheur et l'armateur de la flottille. S'accaparant la parole, ce patron pêcheur breton n'entend pas laisser son adversaire lui damer le pion. Nos eaux sont devenues pauvres, tant elles ont été exploitées dit-il. Pour preuves, les poissons de surface viennent à manquer, obligeant les pêcheurs à chaluter toujours plus profond. Les nouvelles espèces découvertes sont peut-être consommables, en revanche, il est impossible de les présenter telles-elles vu la couleur et leur aspect extérieur rebutant. Du filet et des bâtonnets, voilà ce qui nous attend prochainement dans nos assiettes, glisse le présentateur comme pour pimenter le débat.

« Tous responsables, nous sommes tous responsables martèle le patron pêcheur. Nous pêchons des tonnes de petits poissons pour en faire de la farine dans le but de nourrir des bovidés et des poissons d'élevage, par ailleurs, bourrés d'antibiotiques. Sachez, que moi, mes poissons, je les trie et rejette à la mer les trop petits. Je les étrippe proprement un à un et leurs viscères sont jetées par-dessus bord. Les bateaux usines ne peuvent pas dire la même chose. Ils récupèrent tout, ne prenant que les filets, le reste du poisson est envoyé au tri sélectif. Les viscères et la tête sont transformés en jus de poisson pour les soupes, tandis que les arêtes et les restants de chair sont broyés et deviennent de la pulpe de poisson. Les entreprises alimentaires en incorporent dans les plats préparés, servis dans nos assiettes. Nous pensons manger de la

14 Loup : Nom donné dans le compagnonnage aux compagnons étrangers tailleurs de pierre du rite de Salomon.

qualité mais en réalité c'est des détritiques que l'on nous sert. Vous pensez qu'un label écolo protège la ressource, c'est du pipeau là aussi. Cela donne bonne conscience au consommateur, c'est tout. Voilà où nous en sommes, si l'on ne fait rien, la mer deviendra un désert », dit-il pour conclure.

Et Michel dans tout cela ?

Pour l'instant, il se contente d'écouter, certes, deux ou trois fois, il a serré le poing sous la table mais il se contient. Arrive le troisième point, l'importation. Le ministre défend la politique de Bruxelles et vante les bienfaits du libre-échange. Cette fois, il n'y tient plus, prenant la parole à son tour, il se fait le défenseur des conserveries françaises. Progressivement le ton monte entre lui et l'armateur, mais quand le leader du SPM commence à titiller Michel sur son entreprise, ce sont les paroles de trop. Tapant du poing sur la table, il crie toute sa colère envers ce syndicat qui l'a menacé, lui dont le seul souci est de maintenir l'emploi et de garantir la qualité du produit.

Jean Pierre Lavoix ne put l'interrompre. Il eut beau faire de grands gestes, lui couper la parole, l'implorer de se taire, rien n'y fit. Tant de frustrations et de craintes retenues ne pouvaient rester en lui indéfiniment, le lieu pour l'exprimer n'était peut-être pas le meilleur, peu importe, il évacuait ce qu'il avait gardé trop longtemps sur le cœur. Écorchant tour à tour, syndicats, armateurs, vociférant sur le ministre, il emporta le soutien du public. Une salve d'applaudissements instantanés fusa des spectateurs en dépit des consignes reçues. Après un passage à vide, le calme revint enfin sous les projecteurs. Tel un père ayant corrigé son enfant, il s'en voulait à présent, de s'être laissé à la colère, face à des millions de personnes assidues devant leur petit écran. Il ressentit aussi ce sentiment de soutien, face à ses propos révélateurs, le public du studio avait basculé en sa faveur, du moins, c'est l'impression qui s'en dégageait. La grande distribution, nez au vent, sentant cet élan de ferveur en la personne de Michel, saisit la balle au bond. En fin stratège, le représentant des grandes marques s'engagea publiquement à favoriser la filière française. Loin d'un élan patriotique, ce pur produit du marketing a compris que les paroles de Michel ont fait mouche à l'audimat, il en est sûr. Devant l'honnêteté des paroles de ce patron de PME, son histoire personnelle, son combat pour sauver son entreprise et ses employés, il s'est attiré la compassion du grand public. La grande messe télévisuelle est dite, Michel, calmé, s'est tut. Il n'est intervenu qu'une fois, mais de manière magistrale.

Après ce coup de gueule hors de contrôle, les invités optèrent pour un ton plus modéré, le regard sans cesse dirigé vers ce volcan, de crainte d'activer une nouvelle éruption. À la surprise générale, un point de concordance sembla voir le jour. Face à la reculade des marques sur les importations, le ministre fit une vague promesse. Il se dit prêt à diminuer les taxes sur le gas-oil aux patrons pêcheurs exerçant leur activité à plein temps. Promesse saluée par l'ensemble des participants, dont chacun pensa en son for intérieur, qu'elle ne serait pas honorée comme bien d'autres avant elle. Une porte de sortie en quelque sorte pour ne pas donner l'impression d'avoir été pris en tenaille par toutes les parties et de n'avoir pas été à la hauteur.

De retour à Cherbourg, Michel resta discret, s'occupant uniquement de la conserverie, fuyant les journalistes, tout en les remerciant poliment.

Quinze jours plus tard, il est appelé par Maître Coquerel.

« Cher ami, j'ai rassemblé ce que vous m'avez demandé, serait-il possible de se voir demain ou dans quelques jours au plus tard, j'aurai besoin de signatures.

- Aucun problème, demain vers dix sept heures, cela vous convient-il ?» demanda Michel.

Le lendemain, la rencontre espérée et redoutée à la fois par Michel allait avoir lieu.

Et s'il avait tort, si c'était le notaire qui avait raison, une foule de questions, qu'il ne s'était jamais posées remontaient maintenant à son esprit. Certes, ses enfants méritent une bonne leçon, n'est-elle pas au fond trop extrême? Peut-être est-ce de ma faute, ai-je été trop strict avec leur éducation et au contraire complaisant en leur accordant une liberté excessive? Sa conviction de bon père est écornée dans sa vision actuelle de la situation. Ce n'est pas de leur faute si leur mère n'a pas été à leurs côtés pendant leur enfance et ce testament n'aurait pas lieu d'être si elle était encore en vie. Lui, il a fait ce qu'il pouvait avec ses moyens. Oui, mais tous les orphelins privés de leur génitrice ne vivent pas de cette façon en se brûlant les ailes. L'amour que je leur ai porté a-t-il été assez fort tout au long de ces années ? J'aimerais dans un sens tout leur abandonner, si je le fais, ce n'est pas pour autant leur rendre service, ils dilapideront ce que patiemment leur grand père et moi avons généré. Trop d'intérêts sont en jeu, ils sont inconscients et ne se projettent pas dans le futur. À eux deux, ils devront prendre en charge une entreprise, comme je l'ai fait, s'occuper du personnel, se démener jour et nuit pour assurer un salaire à toutes ces personnes travaillant pour eux. L'expérience, je l'ai vécue, si c'était à refaire, je le ferais de nouveau avec ce que cela m'a apporté en joies et en soucis. Bon, c'est décidé, je leur laisse la conserverie, neuf cent mille euros, ce n'est pas rien tout de même. Ce sera pour eux un électrochoc salutaire, qui peut paraître, dans un premier temps, lâche de ma part, mais en réalité un acte fondateur pour la nouvelle génération, se conforta-t-il intérieurement. Je vais les en informer, ou plutôt non, nos relations sont déjà suffisamment tendues pour ne pas les envenimer. De toute façon, ils ne comprendraient pas, l'explication qui s'en suivrait ne ferait que nous séparer un peu plus. Peut-être un jour, ils comprendront et pardonneront ce qu'il s'apprête à signer.

Au milieu de la nuit, il trouva enfin le sommeil, son irrémédiable décision prise, basée sur ses réflexions premières et mûrie au fil des jours. Certain, il ne fera pas demi-tour, quitte à passer pour un sale type déshéritant ses enfants, c'est à ce prix qu'ils seront adultes. Les divers événements vécus ces dernières semaines, l'ont rendu plus fort et plus décisif qu'auparavant.

« Voilà, Michel, je vous ai demandé de venir à dix-sept heures, vous êtes mon dernier rendez-vous et nous risquons de ne pas en avoir fini rapidement, commença le notaire.

Tout d'abord, voici l'adresse de votre domicile londonien, au 15 Sheraton street dans le quartier de Soho. Je sais, ce quartier n'est pas le plus calme, cependant il est très abordable pour le centre de Londres, d'ailleurs voici les clés de votre appartement de deux pièces. Il est non loin de la station de métro Piccadilly Circus qui mène à la gare Saint Pancras, situation très pratique pour voyager avec l'Eurostar. Signez, je vous prie le contrat de location, je l'ai pré signé pour vous voilà une semaine.

Ensuite, je vous ai ouvert un compte à la Royal Bank of Scotland, voici les formulaires et votre numéro de compte. N'oubliez pas la signature en trois exemplaires. Sitôt la confirmation de réception, vous pourrez faire transférer les montants que vous désirez.

Pour ce qui est de votre voilier, j'ai résilié votre place d'amarrage au port de Cherbourg et en ai acquis une à Bournemouth dont voici le contrat, payable une fois par année. À signer également et à payer rapidement. Pour ce qui est de l'anneau à Cherbourg, vous avez une quinzaine pour le libérer.

Pensez à contacter la poste pour le changement d'adresse et à prévenir l'autorité fiscale de votre nouveau domicile.

Passons, si vous le voulez bien à votre testament dont en voici la lecture. Je dois au préalable vous informer que lors de notre prochain rendez-vous pour la signature de ce document, je serais accompagné de Maître Hamel, notaire à Valognes. La présence de mon collègue garantit la validité et la confidentialité du contenu du testament authentique et vous évite d'avoir recours à deux témoins.»

À l'énoncé du texte, Michel se sentit oppressé, il ne veut pas mourir, en tout cas pas maintenant, et le fait d'être cité à la place du mort, lui retourne les sens. Maître Coquerel a dans les moindres détails observé les désirs de Michel. Il ne reste plus qu'à désigner l'héritier, fruit du hasard tiré au sort parmi les habitants des cinq départements Bretons.

« Vous n'avez pas changé d'avis ? lui demanda le notaire.

- Non, ma décision est prise, nous allons prendre le bottin du Finistère », dit Michel sans hésitation.

Prenant l'annuaire téléphonique de ce département, il l'ouvrit au hasard en le prenant plus ou moins par la moitié. Fermant les yeux, il pointa son doigt sur le haut de la page, puis il les ouvrit en regardant ce que le hasard lui avait suggéré. Commune de Lanildut, Monsieur et Madame Lekertier Philippe et Jacqueline, Venelle du Tromeur.

« Parfait, dit Michel en espérant que ces personnes aiment la mer, mais au fait où se situe la commune de Lanildut ? s'inquiéta-t-il auprès de Maître Coquerel.

- Vous me posez une colle s'empressa de répondre le notaire. Le temps de faire une recherche via une application informatique et nous saurons.»

Loin, de manier l'informatique, mal du siècle selon lui et pourfendeur d'emplois, il pianote avec peine.

« Vous voyez, Michel, c'est l'avenir ces machines, du moins c'est ce qu'on nous fait croire. Moi, je suis de la génération du papier, consultable sans électricité ni batterie, sans bugs ni virus, ayant fait ses preuves pendant des siècles.»

S'énervant ostensiblement, il argumente ses griefs envers la machine.

« Vous voyez, je clique Lanildut et la seule chose que ce fichu ordinateur arrive à me dire, c'est page indisponible. J'aurai mieux fait de sortir un atlas, cela aurait été plus rapide.»

Cliquant et re-cliquant, sans trop savoir réellement, il finit par ouvrir une page, lui indiquant la localisation exacte de Lanildut.

« Vous avez eu la main heureuse, cette petite commune se situe au bord de la mer non loin de Lampaul. Pour être en Bretagne, vous l'êtes et à trente kilomètres de Brest de surcroît.

- Mieux que cela, ce serait impossible, dit visiblement satisfait Michel. Maître, faites en sorte que Monsieur Philippe Lekertier soit le futur propriétaire de la *Belle de Goury* et que l'entier de mes comptes lui soit versé après mon décès.

- Ce n'est pas suffisant ajouta le notaire, vous avez tiré un nom au hasard, mais si d'aventure cette personne décédait avant vous, il y aurait un conflit à la lecture de votre testament entre vos héritiers et les héritiers directs de ce Monsieur.

- Maître, vous ne me simplifiez pas la tâche, que faut-il encore faire pour parer à cette éventualité ?

- C'est simple, répondit l'homme de loi, il vous faut tirer au sort deux autres personnes, qui par ordre de tirage supplanteront l'éventuel manque d'héritier au moment de l'ouverture de ce testament.

- Bien alors allons-y, prenons l'annuaire du Morbihan pour commencer et celui des Côtes d'Armor pour finir, au moins, je ne vous aurai pas fait prendre les annuaires pour rien.»

Michel prit donc l'annuaire du Morbihan, contrairement à la première fois, il prit la partie supérieure et pointa son doigt sur la page de droite.

- Commune de Guéhenno, Monsieur et Madame Bellec Jean et Françoise 19, rue nationale, dit-il à voix haute.

Puis saisissant l'annuaire des Côtes d'Armor, il l'ouvrit quasiment et cette fois ci pointât son doigt sur la page de gauche.

- Ville de Saint Quai Portrieux, Monsieur Michel Kerloan 7, Rue du four à Chaux, voilà pour le troisième.

Puis marquant un court silence, il demanda :

« Je localise Saint Quai Portrieux, la capitale de la coquille Saint Jacques mais en revanche, j'ignore où se situe Guéhenno.»

Le notaire montra son exaspération face à la question de Michel, le fait d'employer de nouveau l'informatique certainement.

« C'est un petit village de huit cents habitants situé à trente-six kilomètres de Vannes, les habitants sont des Guéhennotais. Il connut son heure de gloire pendant la chouannerie et malheureusement pour vous, il est en pleine campagne.

- Cela ne fait rien dit Michel, le premier, voir le deuxième fera l'affaire. Maître, je vous laisse officialiser ce choix de personnes et vous demande la plus grande des discrétions.»

Puis se ravisant, il se contenta de dire :

« Enfin comme d'habitude Maître, vous avez mon entière confiance.»

Ne voulant pas relever la chose, le notaire poursuivit :

« Passez jeudi à 18 heures trente, les documents seront prêts à être paraphés, il ne me restera plus que l'enregistrement à effectuer et vos volontés seront exécutées. Pour ce qui est de mes émoluments, je vous les ferai parvenir prochainement.

- Merci Maître de vos conseils et de votre aide, vous avez, malgré vos réticences, été des plus compréhensifs. Puis-je vous inviter jeudi à partager un souper pour conclure cette affaire, naturellement après la séance des signatures. Samedi, je pense partir pour Bournemouth y amener mon voilier.»

Les deux hommes se serrent longuement la main, le regard de l'un cherchant le fond de la pensée de l'autre. Que penser de cet homme qui vient de faire un trait sur une partie de sa vie en prévoyant sa porte de sortie ? Que ressent-il ? C'est sûr, le notaire abordera ce sujet jeudi à titre amical. Certes, dans son métier, il en a rédigé à maintes reprises des testaments, mais à chaque fois, il se pose des questions, une fois la signature apposée, sur l'état d'esprit des futurs défunts. Sont-ils plus heureux en ayant la conscience libre ou bien au contraire, vivent-ils dans l'angoisse du moment fatidique ? Ont-ils des craintes de voir leurs légataires dilapider un peu trop ? Ont-ils des regrets d'avoir désigné untel au lieu d'un autre par obligation morale ? Toutes ces réflexions et bien d'autres le hantent, il n'ose pas en parler au signataire testamentaire, se contentant, l'air de ne pas être concerné, de lancer la conversation. Certains avouent que seule la destination de l'argent entre en jeu, d'autres l'affinité avec un membre de la famille voir un cousin ou une cousine éloignée plutôt qu'un frère ou une sœur. La complexité vient de là : je vais mourir et ne veux pas que mes biens aillent à une personne que je n'aime pas. Les codes et l'éthique sont parfois malmenés en matière de testament. La rédaction du document se fait de manière confidentielle par définition, c'est au moment de la lecture que la vérité éclate sur la valeur accordée à une personne plutôt qu'à une autre. Seul, le signataire, de son vivant, connaît le bénéficiaire de ses valeurs, il en rit parfois. Se projetant dans un futur proche, il s'amuse des grincements de dents qui se feront entendre à la lecture de ses volontés. D'un autre côté, le légataire sait parfois par indiscretion qu'il sera le seul à hériter d'un pactole, sans même s'en rendre compte, son regard changera envers son futur bienfaiteur, mais l'avantage peut se retourner.... Maître Coquerel n'a pas fini de s'étendre sur la complexité de l'âme humaine face à la mort et à l'amour de l'argent. Ce n'est pas la noirceur d'un cabinet de réflexion mais celle de l'âme, le testament n'est pas philosophique mais sonnante et trébuchant. L'abandon des métaux est plus dur qu'il n'y paraît, si le linceul n'a pas de poche, il est dur pour certains de se défaire de ce qui fut un amour quotidien et indispensable. Ce brave notaire s'est essayé à la rédaction d'un essai sur ce thème, soucieux d'en connaître tous les contours.

Perdu dans ses pensées, il accompagna Michel sur le pas de porte de l'étude et se mit à sourire en pensant aux vers d'Edmond Haraucourt : « Partir c'est mourir un peu¹⁵ », ce à quoi Alphonse Allais répliqua «mourir c'est partir beaucoup.»

Le jeudi suivant, comme convenu, Michel passa à l'étude, parapha tous les documents, validant de fait son testament. Maître Coquerel n'en revenait toujours pas de cette affaire, c'est bien la première fois qu'il était confronté à cette situation, disons délicate. Naturellement, il se souvint de Pierre, le père de Michel et il n'est pas sûr que les choses auraient été faites ainsi. Pour en arriver à ce stade, il doit avoir ses raisons, pensait le notaire, je n'ai pas à le juger et je me garderai de le faire.

15 Edmond Haraucourt (1856-1941), le Rondel de l'adieu, paru dans *Seul* en 1890

« Merci Émile d'être venu larguer les amarres un samedi, je rentrerai mardi au ferry de treize heures quarante-cinq, la traversée n'est que de quatre heures quinze, ce qui me laisse le week-end pour naviguer, lança Michel depuis la plage arrière de la *Belle de Goury*.

- Soyez prudent Michel, la météo n'est pas bonne pour Manche Ouest, mer formée et vents de 25 nœuds soufflant en rafales jusqu'à dimanche soir.

- J'écouterai le bulletin météo du cross Jobourg sur le canal 16 de la VHF¹⁶, cela me rappellera le temps où je pêchais par force 9 en mer du Nord. Allez à mardi.»

Émile détacha la dernière amarre et au moteur, le voilier quitta lentement le quai, s'engagea dans la rade artificielle de Cherbourg, la plus grande au monde avec ses mille cinq cent hectares d'eaux profondes relativement calmes. Michel se retourna plus d'une fois et bientôt ne vit plus la côte. Il hissa une première voile au grand mât puis le haubana ; la toile tendue claquait sous l'effet du vent, il ressentait un plaisir intérieur d'être là, dos au vent barrant son bateau sur une mer encore calme. Rapidement et d'un geste sûr, le mât de misaine se para de sa voile blanche, cap sur l'Angleterre, il faut être au mouillage avant la nuit. Le lieu retenu sera la St Ives Bay à l'abri du coup de vent attendu, loin de la direction de Bournemouth mais plus au calme du trafic maritime puisqu'il en a le temps.

Voilà bientôt six mois qu'il n'est pas reparti en mer sur sa *Belle de Goury*, ce voilier que son père avait acheté en 1980. Un deux mâts sloop pour les anglais, un brick pour les français qu'importe le nom, il incarne le rêve d'un père passionné de voile. Aux dimensions respectables de onze mètres trente-trois pour une largeur de trois-soixante, il possède un tirant d'eau d'un mètre vingt-cinq. Prévu pour accueillir six personnes dans trois cabines séparées, il offre un espace interne de grande dimension. Une cuisine ultra-moderne, agencée lors du dernier carénage, de même qu'une douche et commodités en font un voilier cossu et confortable. Un coin-manger équipé d'antiroulis permet de prendre son repas sans surveiller non stop la vaisselle mise en équilibre précaire par les vagues. Une finition acajou rehaussée de filets en dorures alambiqués lui donne un chic, certes un peu trop tape à l'œil, mais qui meuble agréablement la cabine principale.

Le pont recouvert de teck gris calfaté de gomme synthétique noir tranche avec le blanc de la coque. Un roof d'où sort à l'avant trois baies vitrées abrite la seconde barre du voilier, la première étant sur le pont. En cas de gros temps, barrer à l'abri des paquets de mer est loin d'être négligeable et sécurise l'homme de quart. La coque blanche, banale à première vue, si ce n'est une bande bleue turquoise d'une dizaine de centimètre dépassant la ligne de flottaison. Elle attire le regard et donne un relief agréable à l'ensemble. L'inscription en grandes lettres dorées surlignées de rouge de la *Belle de Goury* est un plaisir pour les yeux. Le style, les caractères, les ambages, l'inclinaison, le peintre l'ayant réalisée savait manier l'outil et la proportion. Sur le pont, l'accastillage a été modernisé, fini les winchs aux manipulations dangereuses. Les cordages enroulés et les filières tendues montrent une image soignée du bateau et de son barreur. Avec l'entretien effectué tout au long de ces années, la *Belle de Goury*

16 Canal 16 de la VHF : Le canal 16 doit être veillé en permanence par tous les navires, afin de recevoir les appels de routine, de sécurité ou d'urgence ainsi que les messages de détresse. VHF de l'anglais Very High Frequency soit la très haute fréquence en matière de radiocommunication pour le canal 16, 156,8 MHz.

ne fait pas son âge, l'apparence générale attire la curiosité du néophyte et celui du passionné de voile.

Bien calé à la barre, Michel reste vigilant en coupant le rail d'Ouessant allant du large de la Bretagne et venant de la Mer du Nord, lui, moins rapide mais plus manœuvrable se doit de se déporter pour ne pas couper la route d'un supertanker ou d'un porte-container¹⁷. La catastrophe de l'Amoco Cadix¹⁸ a fait prendre aux autorités des mesures drastiques pour que ne se reproduise pas un tel événement. Chaluter dans cette zone est dangereux, il s'en souvient une nuit de marée, alors que le poisson était en bancs serrés, un porte-container les a frôlés de si près que la stabilité du chalutier en fut mise à mal. Ces patrons de pêches sont les cascadeurs du rail, jonglant entre les bateaux pour prendre le poisson là où il se trouve en abondance. Certains équipages finissent au fond avec leur bateau, parfois dans l'indifférence de l'abordeur, sans même avoir été vus ou aperçus sur leurs systèmes de détection marine. Quelquefois, ces monstres des mers dévient de leur trajectoire et dans un bruit effroyable, les coques se déforment sous la violence du choc aggravé par les masses de ces mastodontes d'acier. La navigation dans cette zone n'est pas de tout repos, exigeante de vigilance à chaque instant. La catastrophe peut surgir à tout moment, prévisible et tant redoutée, même par mer belle. L'erreur humaine fait partie du quotidien, la gérer, la traquer reste dans le domaine du possible mais la prévoir et l'éradiquer en revanche ne l'est pas.

Après seulement quelques heures de navigation, la mer grossit, le vent forçit, Michel se décide à réduire la voilure, le mouillage n'est plus très loin maintenant. Soudain, en affalant, comme un débutant ne surveillant pas la bôme, il se la prend en plein tête. Le choc au front fut violent et du sang coula sur son visage.

« Putain de merde ! » hurla-t-il à qui voudrait bien l'entendre.

Serrant les dents, il termine néanmoins la manœuvre avant de descendre se passer la tête sous l'eau du robinet de la cuisine.

Rageant de s'être fait prendre tel un môme sur un Optimist, sa fierté en a pris un coup. Expérimenté, il ne compte plus les heures de navigation professionnelle et de loisirs sur cette mer qu'il connaît et qu'il aime. Heureusement, le coup ne l'a pas assommé mais la blessure n'est pas belle à voir. Un sacré rappel à l'ordre tout simplement pensa-t-il en se séchant le visage.

St Ives Bay est en vue, la longue plage de sable fin apparaît non loin. Ayant repris ses esprits, il affale la voile de misaine avec prudence et enclenche le moteur Perkins pour rejoindre le point qu'il s'est fixé soit à environ une encâblure¹⁹ de la plage. Sitôt la manœuvre faite, Michel jette l'ancre avant qui se crochera sur le fond caillouteux de la baie. Il n'a pas envie de s'abriter dans le petit port et de se mettre en quête d'un corps mort pour une seule nuit, d'autant que la houle a faibli. Non, il s'installe dans son voilier, enfilant une tenue décontractée, il s'allonge sur

17 On peut dire également porte-conteneurs en Français.

18 Amoco Cadix est un pétrolier supertanker libérien chargé d'hydrocarbure venant de l'Arabie Saoudite et se rendant à Rotterdam. Son naufrage, au large des côtes bretonnes, le 16 mars 1978 avec 227 000 tonnes de pétrole brut provoqua une marée noire considérée, aujourd'hui encore, comme l'une des pires catastrophes écologiques de l'histoire.

19 Une encâblure : Ancienne distance marine de 120 brasses soit environ 200 mètres, en fait la plus grande longueur de l'époque pour la fabrication d'un câble dans la corderie royale de Rochefort. Une encâblure correspond également à la distance d'un câble de remorquage entre deux navires.

le divan et se sert un verre de Bourbon, s'accordant ce plaisir uniquement lorsque le voilier est à l'amarre.

Regardant chaque détail de l'aménagement intérieur, son esprit l'emmène dans le passé, il pense à Isabelle, elle aurait aimé cette escapade de quelques jours en amoureux.

Il revoit la première fois où il l'a vue. C'était en 1982 lors d'une manifestation anti-nucléaire à la Hague. Il avait aperçu une chevelure rousse qui se débattait, tenue par deux CRS. Aussitôt, il se précipita et empoigna l'un d'eux avec une force décuplée, l'autre lâcha Isabelle qui put s'enfuir. Devant sa combativité et sa puissance, les deux agents lâchèrent prise alors que d'autres manifestants arrivaient à la rescousse. Michel remit de l'ordre dans sa tenue et s'écarta un peu.

La jeune femme vint vers lui et engagea la conversation :

« Bonjour, je m'appelle Isabelle. Merci de m'avoir tirée des griffes de ces deux là.

- Ce n'est rien, moi c'est Michel.

- Vous croyez que nous arriverons à faire stopper ce convoi de déchets, demanda Isabelle.

- J'en doute, des renforts de CRS vont arriver mais au moins nous aurons essayé. Que faites vous dans la vie Isabelle ?

- Je travaille comme journaliste stagiaire dans une revue pour le développement durable et la préservation des eaux. Je ne pouvais pas ne pas venir manifester alors que le danger de voir se déverser des matières radioactives, dans l'eau de nos rivières, est bien présent. Et vous quelle est votre profession ?

- Je viens de reprendre l'entreprise familiale les Conserveries du Cotentin, suite au décès de mon père.

- Désolée. Vous avez quel âge ?

- Vingt-trois ans, dit Michel, je sais, c'est un peu jeune pour être chef d'entreprise, je préférerais que mon père soit présent, plutôt que d'assumer ce rôle. Vous ne m'avez pas dit le vôtre ?

- Vingt et un, je suis majeure, si c'est cela que vous voulez savoir lui dit Isabelle.

- Non pas du tout, je vous trouve très jolie et le fait de voir ces deux guignols vous maltraiter, cela m'a mis hors de moi. Si cela n'est pas trop indiscret, où habitez-vous ?

- À Portbail, chez mes parents, ils sont agriculteurs et vous ?

- À Cherbourg, rue Gambetta avec ma mère, lui dit, presque timidement Michel.

- Nous pourrions peut-être dîner ensemble, je travaille aussi à Cherbourg.

- C'est une excellente idée s'enthousiasma Michel, cela me ferai plaisir de vous revoir.»

Ils se revirent la semaine suivante dans un petit restaurant loin du port où Michel était connu.

« Bonjour Michel, lui dit Isabelle en lui faisant la bise.

- Bonjour Isabelle, il faut que je vous dise tout de suite que j'ai attendu ce jour avec impatience. Depuis notre rencontre, je ne pense plus qu'à vous. Je sais c'est peut-être prématuré mais je n'ai pas l'habitude de cacher mes sentiments. »

Isabelle en devint rouge écarlate et ne sut répondre. Devant cette gêne, Michel lui prit le bras et l'entraîna dans le restaurant.

« Expliquez-moi ce qu'un patron de conserverie, vient manifester contre le nucléaire ? lui demanda Isabelle, une fois attablés.

- La ressource en poisson ne doit pas être polluée par les rejets des industries et du nucléaire en particulier. Depuis des années, l'usine de retraitement en a cure et balance ses saloperies en mer. Je défends le milieu de la pêche et la mer dans sa globalité. Après les trente-six milles fûts radioactifs immergés, maintenant, c'est au tour d'une conduite de répandre sa radioactivité au large. Si nous ne faisons rien, nous allons tous crever, le ventre à l'air comme les poissons.

- Je suis d'accord avec toi, lui répondit Isabelle, le tutoyant spontanément. »

Se rendant compte de ce tutoiement, elle lui demanda si cela le gênait, ravi Michel accepta avec grand plaisir.

« Et toi, comment une fille d'agriculteur peut en venir aux mains avec deux CRS, dit Michel en riant ?

- Tu vois, c'est un peu comme toi, le militantisme écologique n'est pas ma devise, mais d'entendre la langue de bois de l'usine de retraitement me met hors de moi. Tout le monde le sait, les exploitants électriques, les politiques, le gouvernement et personne ne fait rien pour agir directement sur la pollution. Que l'on retire les barres de combustibles usagées, c'est une très bonne chose. En revanche le rejet en mer des eaux chargées de matières encore radioactives me fait bondir à chaque fois que l'on aborde le sujet.

- Parlons de toi Isabelle, lança t-il soudainement coupant le fil de la discussion. Tu as quelqu'un dans ta vie, un ami ?

- Non et à vrai dire, je n'en ai pas eu. J'attends de rencontrer le prince charmant qui m'emmènera faire un grand voyage au loin derrière l'horizon où le soleil se couche, dit-elle en passant sa main dans sa longue chevelure.

- Je ne suis pas prince, j'espère être charmant et comme voyage, je te propose de partir en mer sur le voilier de mon père, lui dit Michel.

- Michel, cela est un peu nouveau pour moi, tu me plais mais je ne voudrais pas m'engager trop vite dans une relation sans lendemain.

- Pardonne-moi, je ne voulais pas te brusquer. Tu me plais cela tu l'as deviné. Si tu le souhaites, je serais l'ami avec qui tu pourras sortir sans crainte, le temps que tu voudras. Tu as raison, apprenons à nous connaître et laissons notre relation évoluer.»

De sorties cinémas en repas pris en commun, ils se racontèrent leurs jeunes vies débutantes. L'enfance, la famille, l'école, leurs attentes du futur. Michel, malgré la responsabilité de la conserverie, continuait d'embarquer pour la pêche au large et Isabelle aidait ses parents à la ferme. Un samedi soir, après avoir vu au cinéma, ET, de Steven Spielberg, ils se

baladèrent main dans la main puis s'asseyant sur la jetée, ils regardèrent le ciel. Blottis, l'un contre l'autre, leurs bouches se rapprochèrent, leurs lèvres se frôlèrent et un premier baiser intense s'échangea entre eux.

« Michel, demain nous irons voir mes parents, j'aimerais que tu les rencontres. Je te présenterai Myriam, ma grande sœur, elle sera jalouse de moi, j'en suis sûr.

- Cela veut dire que tu m'acceptes enfin comme prince charmant, dit-il en riant.

- Faut voir, je te redirai, une fois que j'aurai vu le carrosse.»

En guise de carrosse, c'est avec la Renault 9 de Michel, qu'ils se rendirent à Portbail chez les parents d'Isabelle. L'accueil fut chaleureux, Myriam dévorait des yeux Michel, ce qui le mit mal à l'aise. Isabelle était heureuse, elle rayonnait de bonheur.

« Si vous êtes libres le week-end prochain, nous nous retrouverons à Cherbourg, proposa Michel, je vous présenterai ma mère, je lui ai déjà parlé de vous, elle est impatiente de vous connaître. Nous en profiterons pour aller à la conserverie, je vous ferai découvrir du Pilchard²⁰ à la tomate, la commande que nous traitons en ce moment. »

La fin d'après-midi arriva et en se quittant, Michel leur dit :

« Rendez-vous à dimanche, ce fut une belle journée, je suis content de vous avoir rencontré. Et tout en redressant sa casquette, il ajouta, on va se revoir plus souvent maintenant que je sais où se cache Isabelle. »

Sur le chemin du retour, Isabelle, profitant que Michel conduisait, le questionna sur le ressenti de la rencontre avec ses parents. Sincèrement, il lui répondit et brusquement lui dit :

« Tu aimerais avoir combien d'enfants ? »

Surprise, Isabelle bredouilla, deux, trois, je ne me suis pas encore posé la question. Puis prenant la main de Michel, elle lui dit à voix basse, presque inaudible :

« Quand m'emmènes-tu sur la *Belle de Goury* ?

- Ce soir si tu le veux, il n'est pas trop tard pour faire un tour en mer.

- Allons-y murmura Isabelle, je t'aime et je sais maintenant que je veux être à toi.»

Michel ne trouva pas de mots pour répondre, il se contenta d'un, je t'aime moi aussi, banal après une si belle déclaration d'amour d'Isabelle.

Arrivés au port, ils montèrent sur le voilier et quittèrent la rade en direction de Barfleur. Une fois, suffisamment éloignés de la côte, Michel, jeta l'ancre et entra doucement dans la cabine arrière.

Isabelle l'attendait nue dans le lit, n'osant le regarder, elle lui dit simplement :

« Viens, j'ai envie de toi.»

20 Pilchard : Grande sardine de la Manche à larges écailles, elle a une tête plus courte et un corps plus trapu que la sardine traditionnelle.

Michel se dévêtit, s'enfilât sous les draps délicatement, s'y prenant sans mouvements brusques pour ne pas effrayer Isabelle. Tout à coup, elle se mit à rire à pleines dents.

« C'est la première fois que je te vois sans casquette ! »

Un fou rire les gagna tous les deux, puis tendrement Michel caressa le corps tendu d'Isabelle.

« N'aie pas peur, je suis là pour t'aimer et non pour te faire mal. »

Les préliminaires durèrent longtemps, puis Michel prit possession de sa virginité.

Depuis ce jour, ils ne se quittèrent plus. Le temps nécessaire de travailler chacun de leur côté, leur paraissait trop long. Chaque soir était un renouveau, fait de complicité et d'amour.

Les week-ends étaient souvent réservés à la famille, à la voile et aux balades sur les côtes sauvages du nord Cotentin.

« Allez dimanche, il fera beau, j'ai prévu de partir de la baie d'Ecalgrain pour finir au phare de Goury », lança Isabelle.

Michel en tant que marin n'est pas ce que l'on appelle un randonneur mais il ne peut rien refuser à sa délicieuse rousse.

« Tu prépares le pique-nique, je m'occupe des boissons. »

C'est avec le sac à dos chargé que la promenade commence depuis la baie d'Ecalgrain, une plage de sable coquillé surmontée d'une falaise vertigineuse. Le paysage est à couper le souffle, la bruyère en fleurs recouvre les pentes escarpées de la falaise, un vent d'ouest souffle l'air marin du large. Le chemin de randonnée sinueux monte et descend, par la profondeur du sillon de marche, il indique la nombreuse fréquentation de randonneurs venus admirer le paysage.

« Tu sais pourquoi, la baie s'appelle ainsi, demanda Isabelle.

- Je l'ignore mais tu vas certainement me le dire, répondit Michel haletant.

- Voilà, cela vient du fait qu'auparavant il y avait des moulins à vent qui écalaient le blé pour en faire de la farine. Aussi simple que ça, on ne dirait pas que tu es de la région, se moqua l'érudite Isabelle.

- Tu peux bien rire, et toi sais-tu que Portbail était un port sur la route de l'étain entre la Cornouaille et la méditerranée, lui renvoya Michel.

- Non, je le ne savais pas, comme quoi, nul n'est prophète en son pays », conclut Isabelle.

Au loin, le creux du *mauvais argent* indique la baie de Sary toute proche, la falaise a dû s'effondrer, il y a bien longtemps. La mer fouette les rochers avec une grande violence, l'écume jaunâtre flotte et s'accroche à la roche disloquée. Il y a bien longtemps, des naufrageurs occupaient cette falaise et attiraient les bateaux en les trompant avec un feu sensé les guider. Leur butin, si on peut l'appeler ainsi, était constitué principalement du fret des navires. Les honnêtes habitants de la région ont baptisé ce lieu de la sorte en référence à la provenance de l'argent ensuite écoulé.

« Nous sommes à la moitié du parcours, Goury nous attend », dit Isabelle, encourageant Michel un peu à la traîne.

Majestueux, tel un doigt pointé vers le ciel apparaîait le phare, planté sur un rocher à quelques encâblures de la côte. Sa pierre taillée de quarante-huit mètres de hauteur, surmontée d'une lanterne, défie les forts courants du raz Blanchard ; un éclat toute les cinq secondes est son identité dans la grande famille des phares. Michel le connaît par sa signature lumineuse et par sa corne de brume, il est son ami, son guide des mauvais jours. Son père, par un jour de brouillard, lui doit la vie. Perdu et proche de se faire drosser sur les rochers, il avait aperçu au dernier moment sa lumière salvatrice ; reconnaissant, il décida en son hommage, de baptiser son voilier la *Belle de Goury*.

Six mois passèrent et un soir en rentrant du travail, Isabelle, aborda Michel l'air grave :

« Il y a quelque chose qui ne va pas, s'inquiéta Michel ?

- Oui, enfin non, c'est que.....j'attends un enfant.

- Marions-nous, dit enthousiasme Michel. Tes parents sont au courant ?

- Non pas encore, je voulais t'en parler en premier, des fois que....»

Michel lui coupa net la parole, il se doutait qu'elle allait dire une bêtise.

« Des fois que, il n'y a pas de des fois que. Dis-moi pour quand allons nous avoir notre fille ?

- Une fille, tu veux plutôt dire notre fils », dit-elle riant.

Ils se prirent mutuellement dans leurs bras et s'embrassèrent pendant de longues minutes, Michel caressa le ventre d'Isabelle, heureux de cette nouvelle.

Le mariage eu lieu à Portbail, six semaines après l'annonce de la grossesse, toute la famille et leurs amis furent surpris de la rapidité à laquelle, ils se marièrent. Les formes naissantes du ventre d'Isabelle expliquaient sans doute cette rapidité, mais cela ne changeait en rien leur décision de former un couple.

« Monsieur Michel, Pierre, Jean, Leroule, consentez-vous à prendre pour légitime épouse Mademoiselle Isabelle Renouf, ici présente.

- Oui, je le veux.

- Et vous Mademoiselle Isabelle, Virginie, Marie, Renouf consentez vous à prendre pour légitime époux, Monsieur Michel Leroule, ici présent.

- Oui, je le veux.»

En quelques mots, ils avaient unis leurs vies pour le meilleur et pour le pire. Ils ne savaient pas ce que le destin leur réservait, tant mieux et c'est bien ainsi.

Le repas de noce se déroula dans le hangar à machines agricoles des parents d'Isabelle. Nettoyé et orné de draps blancs pour masquer les murs, il accueillit sans problème la soixantaine d'invités. Vers la porte d'entrée, une table recevait les cadeaux offerts par les invités. L'éternelle armoire de toilette trônait parmi de la vaisselle, le robot ménager en compagnie du coffret à couteaux, rien de bien particulier les différenciait des autres mariages. La décoration simple, faites de rameaux de lauriers, de branches d'asperges et de fleurs des champs s'harmonisait parfaitement avec le lieu. Sur les tables, entre les bouteilles de cidre et les menus, des fleurs en papier rappelaient vaguement des roses aux pétales rouges. Il faut dire que le normand accorde plus d'importance au contenu de l'assiette qu'à la décoration.

Le menu, un simple bristol plié en deux, annonçait, telle une devinette, les plats. *Elle n'a jamais menti* signifiait une langue de bœuf, *le repaire des petits gris*, la salade, sans oublier *Il vous offre sa culotte* pour désigner une noix de jambon. Le repas fut copieux, interminable et le *temps noir* fut suivi d'*averses* selon la tradition (café et Calvados). Un cochon gras, élevé à la ferme, en fit les frais pour présenter sa culotte aux invités, le beau-père sortit de sa réserve un calva plus que cinquantenaire, destiné aux grands jours et dont peu de personnes avaient eu le privilège d'en déguster avant aujourd'hui. Les cuisinières engagées pour la préparation du festin furent ovationnées par les convives, tant le repas fut délicieux. À en juger par l'assiette tournante²¹, elles en ont été largement récompensées.

Le bal commença par une valse, Isabelle dans sa magnifique robe blanche, garnie de six jupons, se donnait des airs de Sissi, épanouie de bonheur. Musette pour les anciens, disco pour les plus jeunes, entrecoupés par un patoisant, natif de Saint Germain sur Ay, venu narrer des histoires du cru. Les plus vieux riaient aux larmes tandis que la jeune génération n'en comprenant que des bribes se faisaient traduire l'histoire par un parent.

Dans la nuit, Myriam, invita Michel à danser et pendant ce slow, elle lui déclara :

« Ma sœur a de la chance de t'avoir rencontré. J'aurais préféré que ce soit moi en premier qui t'aie abordée. Cela ferait de moi aujourd'hui ta femme.»

Devant cette déclaration de sentiments à peine voilés, Michel lui répondit :

« Myriam, tu es une fille super, ne désespère pas, tu vas rencontrer un mari qui t'aimera, j'en suis sur.

- Tu as certainement raison, n'empêche qu'aujourd'hui, je vous envie tous les deux.»

La jarretière, la jarretière reprirent en cœur les invités, plus particulièrement masculins. S'exécutant, debout sur une chaise, Isabelle offrait aux regards des hommes, le haut de ses cuisses pourvu d'une jarretière de dentelle rose et blanche. La mise à prix de dix francs prit l'ascenseur en quelques secondes, vingt, cinquante, cent, l'enchère monta progressivement pour atteindre au final deux cents cinq francs. C'est l'oncle Maurice qui gagna le trophée. Les joues écarlates, le front perlant de sueur et le palpitant proche des deux cents battements, il s'en alla faire glisser lentement la jarretière, le long de la jambe d'Isabelle, pour en prendre possession sous les applaudissements. La gent masculine complice entre clin d'œil et coups de coudes appréciait la scène, ils furent vite calmés par les regards incendiaires et les coups de genoux sous la table, de leurs épouses respectives.

« Un biau mariage où nous a bi vétchu, merci bin et à la revoyure », dirent les anciens en se séparant au petit matin.

Les mois passèrent, Isabelle, de plus en plus ronde, attendait avec impatience la délivrance. Au milieu d'un supermarché, au rayon fruits et légumes, elle perdit les eaux entre deux contractions. Michel affolé appela les pompiers qui les conduisirent à la maternité de Cherbourg.

21 L'assiette tournante : Dans la Manche, la tradition veut que pour remercier les cuisinières itinérantes, une assiette recouverte d'un linge fasse le tour de la table. Chaque convive y dépose anonymement une somme d'argent en fonction de sa satisfaction. La somme récoltée est partagée de manière égale entre les cuisinières et les serveuses, constituant leur pourboire.

« Une fille, c'est une belle petite rouquine », annonça la sage femme.

Audrey venait de naître pour le plus grand bonheur de ses parents et bien plus tard pour les nombreux soucis de son père.

« Je t'avais dit que c'était une fille, dit Michel fièrement en la prenant dans ses bras. Elle a ton nez et tes taches de rousseur sur les pommettes.»

Deux années plus tard, Vincent voyait le jour à son tour, un grand et beau bébé avec également les yeux de sa mère mais les traits de son père.

« Tu verras, ce sera un grand gaillard, un marin à n'en pas douter, il reprendra la conserverie quand je prendrai ma retraite », plaisantait Michel.

Trois années d'intenses bonheurs, jusqu'à ce jour de mars 1989 où Isabelle ressentit une intense douleur dans la poitrine, une grosseur ayant apparu sous le sein droit. Aussitôt, une batterie d'examens sanguins, suivi d'une biopsie révélèrent la présence d'un cancer.

« Rassurez-vous madame, on ne meurt plus du cancer du sein de nos jours, la science a fait de réels progrès en la matière.»

Celui qui tient ces propos rassurants décédera lui même plus tard d'un cancer, mais pour l'instant ce praticien annonce à Isabelle une opération qui peut s'avérer lourde en cas de complications. Michel n'est plus lui-même, Marthe, sa mère prend en charge les enfants, le temps qu'Isabelle aille mieux. L'opération a lieu en avril, quelques jours après Pâques, Michel se rend à son chevet, les bras chargés de fleurs, dissimulant un énorme lapin en chocolat.

Dès son arrivée, l'infirmière l'entraîne dans le local de pause du service d'étage.

« Ce que j'ai à vous dire est grave, Isabelle a dû subir une ablation du sein droit et un drainage lymphatique a été effectué. Cela ne veut pas dire pour autant que le cancer soit loin, il faut attendre et suivre l'évolution avec des examens sanguins. Allez la trouver, ne lui dites pas que je vous ai parlé, c'est mieux pour l'instant que cela reste entre nous. Il faudra du temps et beaucoup de courage pour que vous retrouviez celle que vous avez connue.»

Un second coup de massue vient de le frapper. Prenant son courage à deux mains, il entre dans la chambre et s'efforce de sourire. Isabelle est consciente, des drains sortent du dessous de ses bras et sont dirigés vers des poches en plastique transparentes. Précautionneusement, il va l'embrasser et ne peut s'empêcher d'avoir une larme au coin de l'œil.

« Tu as vu le docteur, il t'a dit quelque chose, demande Isabelle.

- Non, je n'ai vu personne balbutia-il maladroitement. Tu vas aller mieux maintenant qu'ils t'ont opérée, il faut te reposer et reprendre des forces, cette vilaine histoire est derrière nous à présent. Audrey et Vincent t'embrassent, ils voulaient venir avec moi, je leur ai promis de les emmener, une fois que tu iras mieux.

- Michel, ne dis pas de bêtise, tu mens très mal. Je vais mourir n'est ce pas ?

- Pas du tout, arrête de dire des conneries, tu vas t'en sortir, il faut que tu t'en sortes. Je serais quoi sans toi. Tu vas te battre comme tu le faisais avec ces deux CRS lorsque je t'ai rencontrée pour la première fois », lui dit-il pour la faire sourire.

Hélas, non le cancer n'avait pas dit son dernier mot, des séances de radiothérapie suivie par de la chimiothérapie n'y feront rien. Isabelle se savait à présent condamnée, elle voulu passer le plus de temps possible avec Audrey et Vincent avant de partir.

Isabelle mourut dans une chambre d'hôpital, le 19 avril 1990, entourée de Michel et de Myriam. Selon son désir, elle fut incinérée et ses cendres dispersées en mer au large de Portbail.

« Tu vois Michel, je serai avec toi quand tu seras en mer. Nous naviguerons ensemble sur la *Belle de Goury*, comme avant, lui disait-elle en le regardant avec son regard malicieux. D'où je suis, je verrais mon village d'enfance et je partagerais la mer avec toi. Explique le à nos enfants et s'ils te le demandent, emmène les voir où je suis. »

Sa mort, renferma Michel qui ne sortit plus, négligeant quelque peu la marche de la conserverie et ses enfants. Fuyant ses angoisses, les soirs de déprime, en faisant la tournée des bars, il vécut une période difficile faite d'ivresse et de profonde tristesse. Noyer sa solitude et fuir sa peine, en compagnie de soiffards perpétuellement entre deux eaux, lui apportait, un réconfort bien illusoire. Face à ses dérives, c'est Maître Coquerel qui intervint, alerté par Émile inquiet de son état alcoolique et dépressif.

« Michel, ce n'est pas le chargé d'affaires qui vous parle, mais l'ami de votre père, votre ami. Je peux comprendre ce qui se passe en vous, la mort de votre épouse a été une épreuve difficile. Cependant, il faut vous ressaisir. Votre famille, vos amis et vos employés s'inquiètent pour vous. Faites-le pour vos enfants, ils ne méritent pas d'avoir un père absent alors qu'ils n'ont déjà plus de mère.

- Oui, Maître mais vous ne pouvez pas comprendre.

- Comprendre, oui, je comprends et je vous plains sincèrement, mais vous devez réagir. Vous allez baisser les bras, fuir vos engagements, laisser tomber ce à quoi votre père a consacré sa vie ? Faites-le, après tout si c'est votre choix mais ne laissez pas tomber vos gosses. Votre femme ne vous le pardonnerait pas.»

L'uppercut donné avec précision par le notaire eut des conséquences bénéfiques pour Michel, il s'occupa de ses enfants et reprit en main ses affaires. Avec du recul, il appela cette période, sa navigation solitaire. Marthe contribua à l'éducation de ses petits enfants puis décéda à son tour en 2006. La plaie, provoquée par la mort d'Isabelle ne se referma pas, tout au plus, elle cicatrisa en surface, toujours prête à être ré-ouverte à chaque moment.

Quelques années passèrent de nouveau, un soir, Myriam passa à la conserverie. Elle avait besoin de se confier, rencontrant des problèmes dans son couple. Elle s'était mariée voilà quelques années et avait découvert une infidélité de son mari. Juste une aventure sans lendemain, lui assura t-il, c'en était déjà trop pour elle. Michel, revoyait Isabelle au travers d'elle, sa chevelure rousse, ses expressions, tout lui rappelait sa femme. Perdant la tête, il la prit dans ses bras et l'embrassa, puis se ressaisissant, il la repoussa doucement.

« Non, nous ne devons pas, ce n'est pas bien.

- Pas bien pourquoi ? il y a des années que je rêve de ce moment que tu me prends dans tes bras et que tu m'embrasses.»

Myriam, alliant le geste à la parole, commença à se dévêtir. Déboutonnant délicatement son chemisier, en ôtant son soutien gorge de dentelles fines, elle fit apparaître une poitrine

lourde et volumineuse. Michel, muet, les yeux écarquillés, brillants de désir, ne quittait plus du regard ses tétons maintenant durcis, pointant comme des sommets montagneux. Ce fut au tour de la jupe à carreaux de glisser le long de ses jambes sveltes dévoilant un string des plus minimalistes. Se retournant, elle descendit ce frêle morceau de tissu en se penchant bien en avant pour lui présenter sa croupe rebondie. À la vue de son corps entièrement dénudé, Michel devint aveuglé par Myriam et devant les encouragements de sa belle-sœur, il la posséda sur le bureau. Ce n'était pas à Myriam qu'il faisait l'amour mais à Isabelle, prononçant son prénom jusque dans la jouissance. À peine l'acte consommé, les deux amants d'un soir se rhabillèrent, encore émoussillés par la tension sexuelle toujours présente dans leurs corps.

« Tu as été merveilleux même si c'est à Isabelle que tu as fait l'amour.

- Je suis désolé Myriam, j'ai vu en toi ta sœur et c'est à elle que j'appartiens.»

Ils décidèrent d'un commun accord de ne pas entamer une liaison. Ne regrettant pas pour autant ce qu'ils venaient de vivre, ils s'étaient donnés chacun l'un à l'autre avec un regard différent. Myriam tenait sa vengeance, elle avait cocufié son mari infidèle et qui plus est avec celui sur qui elle fantasmaient. Michel, quant à lui, avait vu Isabelle au travers du corps de Myriam.

Soudain, un craquement sortit Michel de ses souvenirs, l'ancre a dû se décrocher du fond, il s'empressa d'aller voir sa position de peur d'aborder le rivage. Donnant plus de mou à la chaîne, il sentit une tension nouvelle lui indiquant que l'amarre était de nouveau solide.

En se reversant un deuxième bourbon, pour finir la bouteille entamée, une pensée tout autre lui vient à l'esprit. Et si je disparaissais ? Si l'on me croyait mort, après tout j'ai fait mon testament. En étant toujours de ce monde, je verrais ce qu'il advient de mes enfants, de la conserverie, de mon héritier anonyme. Je pourrais le cas échéant réapparaître si les choses tournent mal, en ayant simulé une amnésie, un besoin de fuir la société ou une folie soudaine. Plus il pense à disparaître et plus l'idée lui plaît, oui mais comment devenir invisible aux yeux de ceux qui le rechercheront ?

En débarquant sur la côte anglaise ? Non, la police aurait tôt fait de me retrouver. En partant sous d'autres latitudes ? Non plus, je ne pourrais pas savoir ce qu'ils deviennent tous et puis le voilier sera signalé dans tous les ports. Soudain la conversation qu'il a eue avec Thierry, au bar de la *tomate bleue*, lui revient en tête, abandonner le voilier et dériver sur la mer pendant des semaines. Finalement non, il n'a pas l'envie d'y rester, surtout que par ici le Gulf Stream te tire au Nord. D'un coup, l'illumination jaillit tel un faisceau de lumière sortant de la lanterne d'un phare. Non pas le crime parfait mais la disparition idéale. Oui bien sûr, voilà comment je vais faire. À l'image d'Eric Tabarly, il va disparaître en mer d'Irlande. Toute la nuit, il se repasse le scénario en essayant d'y trouver des points négatifs, un peu de chance voilà ce qu'il me faut et rien d'autre.

Parfois une bouffée de remords l'envahit, je suis un salaud de les lâcher de cette manière, je devrais aller les trouver et leur dire que je pars sans leur donner de destination. Affronter son fils, sa fille, ses employés, Émile, le notaire, ses fournisseurs, ses clients, les patrons pêcheurs et la terre entière, il ne s'en sent pas capable, alors il va fuir lâchement mais c'est la seule issue possible à ses yeux. Après tout, pour se disculper, il les accuse de cette situation, ce sont eux qui me poussent à le faire en ne m'aidant pas. Je dois me battre sans arrêt et j'en ai assez, ils verront

bien quand je ne serais plus là, à eux d'assumer comme moi j'ai du le faire à la mort de mon père. La conserverie est sortie d'affaire, il faut juste travailler un point c'est tout.

Sa décision est prise, ferme et définitive comme toutes celles qu'il a prises jusqu'alors, il va disparaître sans laisser de traces et puis après tout advienne que pourra.

Le lendemain matin avant l'aube, il lève l'ancre, cap au 51° 51' 46" Nord par - 5° 20' 31" Ouest sur l'île de Ramsey au pays de Galles, au large de St David's, cinq heures de navigation suffiront pour voir les côtes. Il prend alors un solide repas et prépare quelques affaires dans un sac plastique étanche. Par vent arrière, seule, la voile de misaine est hissée, manœuvrant au plus près il passe au large de l'île de Skomer et traverse la St Brides Bay. Personne à l'horizon, il enfile sa vieille combinaison en néoprène en partie percée qui le protégera néanmoins du froid, une fois dans l'eau. La navigation devient délicate, il faut passer entre l'île de Ramsey et la côte, éviter les brisants et virer cap au nord-ouest. Avec dextérité les manœuvres s'enchaînent les unes après les autres, la pointe nord de l'île est en vue. Il se jette à l'eau sans appréhension, la tête vide, après avoir bloqué la barre plein nord et affalé mi-mât la misaine. Quelques centaines de mètres le séparent de la côte, il nage dans une eau à dix degrés, les courants sont puissants et l'attirent au large, il lutte de toutes ses forces en regardant la *Belle de Goury* s'éloigner dans la direction voulue. Encore cent mètres, cinquante, la fatigue le gagne mais il tient bon et nage jusqu'au pied de la falaise.

Ouf, j'y suis se dit-il, le plus dur est fait. Plus d'échappatoire possible, il ne me reste plus qu'à tenir et je verrais bien si mon plan se déroule comme prévu.

Marchant le long de la paroi de schiste, il finit par découvrir un sentier menant au sommet. Des moutons pâturent l'herbe maigre, malgré la petitesse de cette île, elle lui paraît étendue et vaste. À perte de vue, des prés et au fond dans le lointain, une maison en pierre se détache de l'horizon.

S'en approchant, un chien se mit à aboyer et vint dans sa direction, un coup de sifflet venu de l'habitation le fit taire. Une silhouette de femme, apparut sur le pas de porte. Elle doit avoir une cinquantaine d'années d'après ses cheveux poivre et sel et la forme de son visage, se dit Michel en s'approchant.

Vêtue d'un Jeans délavé et d'un pull en laine écru, elle le dévisage à son tour, l'air intriguée.

« Hello, my name is Mike, do you speak French? demanda Michel dans un anglais approximatif, dévoilant immédiatement ses origines françaises.

- Non seulement je le parle mais je l'écris en plus, je peux savoir ce que vous faites chez moi », lui dit-elle d'un ton glacial.

S'étant approché suffisamment, il découvre à présent ses traits. C'est une belle femme d'âge mûr, des cheveux châtain mi-longs, légèrement parsemés de blancs lui entoure presque l'ensemble de la tête. Répartis soigneusement par une raie centrale, ils sont sensiblement recourbés autour du cou. Des yeux plissés bleus avec une charmante patte d'oie aux angles des paupières, un nez pointu légèrement épaté à la base, donnant sur une bouche large aux lèvres généreuses. Elle mesure environ un mètre soixante-dix, porte à merveille un très léger embonpoint donnant un charme naturel à sa tenue vestimentaire. Deux pendentifs constitués d'argent et de pierreries turquoise dépassent par moment de ses cheveux, s'accordant au teint de sa peau halée par le soleil d'été.

« Que voulez-vous », lui lança-t-elle ?

Il faut dire que Michel n'a rien de rassurant dans sa tenue de plongée, le cheveu hirsute et une barbe de trois jours. Comprenant la situation dans laquelle il se trouve, il lui dit :

« Madame, je ne suis ni un voleur, ni un assassin, je cherche un endroit où me réfugier loin du monde. Rassurez-vous je n'ai commis aucun délit si ce n'est d'être sur votre propriété. Je vous demande de me croire et de m'héberger dans un coin de votre bergerie pour quelques jours.»

À la tonalité et à la sincérité de sa voix, elle lui dit simplement :

« Entrez, vous avez l'air glacé, vous prendrez bien un thé pour vous réchauffer.

- Avec plaisir Madame mais je ne voudrais pas vous déranger.

- Non, vous ne me dérangez pas, j'ai si peu de visite qui viennent jusqu'ici, alors partager un thé me fait plaisir, quand bien même serait-ce avec un inconnu. Pardonnez-moi, je ne me suis pas présentée, je m'appelle Dorothy et vous ?

- Mike, si vous le voulez bien. Je ne souhaite pas vous en dire davantage pour le moment.

- Bien Mike, si je comprends bien vous arrivez à la nage, plein de mystères et avare de confidences.

- Oui, faites-moi confiance, peut-être un jour, je vous révélerai ce qui m'a amené jusqu'à vous.

- Le thé, vous le prenez avec ou sans lait demanda-t-elle d'un ton très british.

- Un nuage s'il vous plaît. Si vous le permettez, je vais me changer et quitter cette tenue.»

Baissant la fermeture éclair de sa tenue de plongée, Dorothy eut un sursaut que Michel entrevit.

« Rassurez-vous, je porte des habits en dessous.»

Comme Michel ne voulait ne rien dire, c'est Dorothy qui parla d'elle en s'humectant régulièrement les lèvres de thé noir :

« Vous vous demandez peut-être, ce que fait une femme entourée de moutons sur un gros caillou au large du pays de Galles ? Si j'étais Mike, je ne dirais rien, dit-elle en souriant. En réalité, je suis un peu comme vous, je fuis le monde et sa frénésie. L'île de Ramsey a été achetée en 1992 par la Royal Society for the Protection of Birds et depuis 1996, c'est un sanctuaire naturel pour les oiseaux. J'en suis la gardienne et à ce titre, je suis la seule à pouvoir y demeurer. En journée, seuls quelques passionnés de nature viennent contempler la diversité des espèces présentes mais avant le coucher du soleil, ils doivent avoir quitté l'île. La solitude en ce lieu est source d'inspiration pour les romans que j'écris. Je suis publiée sous le pseudonyme de Mary Warwick mais personne ne le sait dans la région. Je vous ai révélé un secret en signe de confiance envers vous.

- Merci de la confiance que vous me faites mais malheureusement, je ne peux rien vous révéler. La seule chose que je puis vous dire, c'est que j'ai choisi de venir ici pour de nombreuses raisons.

- Vous êtes encore plus mystérieux en me disant cela. L'inconnu est mon métier dans l'écriture, alors soyez mon hôte. J'ai une chambre pour les amis de passage, elle est à vous, vous y serez mieux qu'avec mes moutons.»

Michel se confondit en remerciements et promit qu'un jour elle saurait tout de lui et de son silence.

« Venez, dit-elle, je vais vous conduire à votre chambre.»

La pièce de petite superficie est accueillante, exprimant un côté cocooning très chaleureux. Le sol recouvert d'un grand tapis de laine gris claire, bordé de motifs en losanges bordeaux, laisse entrevoir sur les côtés, des tomettes rouges d'un autre temps. Les murs enduits de crépi blanc sont ornés de bois flottés joliment assemblés, représentant des animaux marins stylisés. Le plafond beige, soutenu par des ruis²² teintés au brou de noix, apporte du cachet à la pièce. Trois tableaux sont accrochés aux murs, l'un est une scène de marine ancienne représentant une bataille navale, l'autre un portrait de marin typiquement anglais à la barbe blanche, pipe à la main et au bonnet replié datant du dix-huitième siècle, le dernier, un ciel de mer dans un orage improbable. Une large baie vitrée, dont l'hublot est peint en indigo, qui donne sur la mer, et apporte une luminosité des plus douces. Le lit, recouvert d'un édredon aux tons pastels de bleus et de beiges, s'adosse au-dessous du portait du marin.

« La salle de bain et les toilettes sont sur votre droite, il n'y a pas beaucoup d'eau chaude, voilà peut-être un des seuls inconvénients à vivre sur une île, s'empressa de préciser Dorothy. L'installation dernièrement de panneaux photovoltaïques m'a permis d'avoir de l'électricité et de chauffer ainsi mon eau, un vrai confort par rapport aux années précédentes. Vivre au milieu de la nature implique quelques contraintes, je ne dois pas porter atteinte à cet environnement et ne pas gêner de ma présence les colonies d'oiseaux venus nicher plus au sud de l'île.»

Ouvrant un tiroir, elle en sortit une trousse de pharmacie et lui dit :

« Tenez, voici du désinfectant et un large sparadrap pour mettre sur votre front. Voulez-vous le faire vous-même ou acceptez-vous mon aide ?

- Votre aide sera la bienvenue, merci beaucoup.»

Michel ne put s'empêcher de grimacer lorsque le désinfectant à base d'alcool lui brûla le front en s'insérant dans la coupure.

« Ne faites pas le douillet monsieur l'aventurier, se moqua l'infirmière improvisée. Votre plaie est profonde et je me demande si deux ou trois points de sutures ne seraient pas superflus. J'ai tout le matériel pour le faire, je pense avoir gardé la main, c'est un peu comme le vélo, cela ne s'oublie pas.»

Devant tant d'enthousiasme, Michel refusa en la priant de lui appliquer un pansement et rien d'autre. Tant pis s'il est défiguré ou marqué à vie, mieux vaut une cicatrice qu'une séance de couture.

Dorothy, rit pour la première fois, elle ajouta :

²² En patois Normand, les ruis sont des poutres en bois, voir des troncs d'arbres entiers soutenant les plafonds des vieilles demeures.

« Vous n'avez apparemment pas de bagages. J'ai encore quelques affaires de mon ex-mari, il a la même taille que vous, je pense que vous trouverez des habits qui vous conviendront.»

Michel déposa son sac en plastique, emporté avec lui avant de sauter à la mer, son seul bien restant à présent. Il en sortit sa casquette, ses baskets et sourit à Dorothy.

Un silence se fit et son hôtesse l'invita :

« Allons marcher un peu, une balade nous fera le plus grand bien et vous pourrez, comme Robinson Crusoé, découvrir l'île sur lequel vous êtes naufragé.»

Ils quittèrent la maison en compagnie de Blake, le border collie qui l'avait accueilli par ses jappements. Tout autour d'eux, des parcelles de prés occupent une bonne partie de l'île, délimitées par des murs en pierres sèches. Quelques moutons paissent tranquillement l'herbe rase. Leur présence permet d'entretenir les sols et de maintenir l'équilibre naturel de cet environnement marin. Le grondement de la mer sur les cailloux, mêlé au sifflement du vent, entrecoupé, par-ci par-là de bêlement sont les seuls bruits audibles loin à la ronde. Aucune activité humaine ne se fait entendre, aucun son ne vient parasiter cette harmonie naturelle.

« Regardez là-bas, dit-elle, c'est une zone protégée, il en existe deux sur Ramsey. La nature y a tous les droits, la bruyère et les ajoncs en fleurs en font un paysage magnifique. En automne, j'aime contempler ce coin de paradis intact, le rouge violacé s'enflamme au dessus de la mer et le vent venant du sud crée des ondes sur la bruyère. Pour l'instant, nous sommes en période de nidification, notre présence et surtout celle de Blake n'y est pas la bienvenue. À présent rentrons, si vous le voulez bien, j'ai encore des tâches qui m'attendent.»

Michel participa à la préparation du repas et remarqua une photo encadrée disposée bien en vue sur l'angle de la cheminée du salon. Il s'aventura à poser une question :

« Votre fille, je suppose ? Elle est très jolie avec ce sourire.»

Dorothy lui répondit :

« Oui c'est ma fille Suzy, elle vit à Londres et travaille pour des publications de mode. De temps en temps, elle vient me voir et passe quelques jours ici.

- Elle est mariée ?, demanda Michel.

- Non, elle a mis sa vie professionnelle en avant plutôt que de fonder une famille. Je lui ai dit qu'à vingt-sept ans, il fallait y songer si elle voulait que je profite de mes petits enfants.

- Si j'ai bien compris, vous êtes divorcée ?

- Oui, il y a quatre ans maintenant, mon ex-mari vit à Edimbourg. Nous en parlerons une autre fois, j'ai moi aussi mes zones d'ombres.

- Excusez-moi Dorothy, je suis indiscret. »

Ils prirent leur repas, puis Michel prit congé et alla se coucher.

Il ne trouva naturellement pas le sommeil, la journée qu'il venait de vivre était peut-être une des plus palpitantes qu'il ait jamais vécu. Partagé dans ses pensées entre sa vie passée qu'il

venait d'abandonner en laissant partir son voilier et sa rencontre avec Dorothy, il se repassait en boucle cette journée. Finalement la fatigue l'emporta et il s'endormit profondément.

Le lendemain matin. Il se réveilla très tôt comme à son habitude. Ne voulant pas réveiller sa bienfaitrice, il partit faire une promenade loin de la maison, histoire de se dégourdir les jambes. Lorsqu'il revint, Dorothy prenait son petit déjeuner et lui dit :

« Je croyais que vous aviez quitté Ramsey, comme vous êtes venu, sans bruit.

- Non, je ne voulais pas vous déranger, avec Blake, nous avons fait un tour jusqu'au bout de l'île tout en respectant les limites des zones protégées.

- Il y a du café sur la plaque et du pain vers le toasteur, servez-vous et venez vous asseoir.»

Michel s'exécuta, penaud comme un gamin venant de faire une bêtise. Dorothy, munie d'un stylo, pendant ce temps, remplissait une longue liste de commissions.

« Cet après midi, nous aurons la visite du bateau ravitailleur, il vient tous les quinze jours. Je lui donne ma liste et lui me livre ce que j'ai commandé la fois précédente. Dois-je prévoir des provisions pour la semaine prochaine ? Pour une fois, je demanderai à Jack de venir plus vite.

- Si cela ne vous dérange pas, oui volontiers.»

Sortant de sa poche, une liasse d'euros, Michel proposa à Dorothy de participer aux frais. Elle le regarda et déclina l'offre mal à l'aise devant tant d'argent.

« Je ne l'ai pas volé, il a été honnêtement gagné, dit Michel. J'aimerais que vous acceptiez mon écot, je ne veux pas être une charge pour vous.

- J'ai dit que vous étiez mon hôte, dit-elle sans équivoque. En revanche si vous voulez ajouter des choses sur cette liste, ne vous gênez pas.»

Pour détendre l'ambiance crispée, due au paquet de billets, il se surprit de lui dire avec un accent sensé imiter un citoyen britannique.

« Please, un rasoir et de la mousse à raser pour ne pas ressembler à Robinson et puis une canne à pêche pour me nourrir, faute de cocotiers.»

Dorothy sourit de la répartie de Michel, puis, reprenant son stylo :

« Je vous prendrai aussi de la bière et de l'après-rasage », ajouta-t-elle en griffonnant sur le papier.

Reprenant son sérieux, il se fit implorant en parlant normalement :

« Dorothy, ne dites pas que je suis là, inventez une histoire comme vous le faites, si bien je le pense, dans vos bouquins.

- Ne craignez rien, je dirais que vous êtes mon cousin français, venu passer quelques temps en vacances ici.»

En fin de matinée, un bruit assourdissant venu de la mer se fit entendre, les pales d'un hélicoptère frappaient l'air en longeant les côtes de l'île, Michel se réfugia dans la maison avec une rapidité qui alerta Dorothy.

« C'est pour vous, lui dit-elle.

- Oui, je pense », répondit-il comme seule affirmation.

Après quelques minutes, l'hélico s'éloigna et le calme revint sur l'île.

« Ohé, vous êtes là, Mrs Towerson, se fit entendre une voix à l'extérieur. »

C'est Jack, le livreur du bateau ravitailleur dit Dorothy, il est en avance. Ne vous cachez pas au contraire, je vais vous présenter à lui.

« Hello Jack, vous arrivez justement bien, j'ai, Michel, mon cousin français, venu en vacances, il va vous aider à décharger les courses. Que vous arrive-t-il pour venir en avance ?

- C'est que cet après-midi, nous devons ratisser les côtes de St Brides Bay, un homme est porté disparu en mer. Des recherches côtières sont en cours mais il y a peu de chance de retrouver ce pauvre type. Avec la température de l'eau, il n'a aucun espoir », dit Jack.

Devant la présence de Michel, Dorothy ne questionna pas davantage le livreur, elle se contenta de lui donner la liste et lui paya sa note.

« Au revoir Jack, si vous pouvez venir d'ici une semaine m'apporter ces provisions, nous vous en serons gré, merci beaucoup.

- Aucun problème pour dans une semaine, au contraire cela m'arrange », accepta Jack en rangeant l'argent des courses.

Michel, remercia Dorothy pour son silence et lui demanda :

« Comment savez-vous que je m'appelle Michel ?

- Ce n'est pas bien difficile, je l'ai lu sur la chaînette que vous portez autour du cou, un enfant de cinq ans l'aurait deviné. Je pense que vous y tenez sinon vous l'auriez fait disparaître en même temps que vous.

- Oui, j'y tiens énormément, c'est un cadeau de ma défunte femme. »

Se sentant pris au piège avec la peur d'en avoir trop dit, il dévia la conversation en demandant l'endroit où ranger le chargement du bateau ravitailleur.

« Je n'y ai pas pensé, dit soudainement Dorothy. Jack va se demander comment vous êtes arrivé jusqu'ici, d'habitude, c'est lui qui transporte mes visites avec son bateau.

- Vous croyez qu'il peut faire le rapprochement entre le disparu et moi ?

- Non, je ne pense pas. Il est un peu simplet et le fait de vous avoir présenté comme mon cousin, lui suffira, je pense. En revanche, il faut que nous trouvions une histoire pour expliquer votre arrivée sur Ramsey. »

Une forme de complicité venait de naître entre eux, ils avaient désormais un secret commun, les rapprochant sans pour autant les délivrer de leurs silences respectifs.

La journée s'écoula lentement, la vie d'ilien s'égrène doucement loin de la foule et de son tumulte. Le soir venu, Dorothy, sous prétexte de s'informer de la météo, alluma au salon, la télévision.

Michel comprit sa démarche mais ne dit rien. Elle voulait en savoir plus sur ce mystérieux naufragé arrivé il y a plus de vingt-quatre heures.

Le vingt heures sur la BBC commençait par ce titre :

« *Un marin français disparu en Manche au large des côtes Galloises et Irlandaises. Son voilier a été retrouvé dérivant au large des côtes de l'île de Man.* »

À ce stade, Michel savait que son secret n'en allait plus être un dans les minutes qui suivraient. Il lui dit :

« Vous êtes sûre de vouloir regarder le journal télévisé ?

- Non, ce n'est pas nécessaire, votre version me suffira », dit-elle en éteignant le téléviseur.

Michel s'assit, se prit la tête à deux mains et commença à raconter, ses enfants, sa femme, la conserverie, le syndicat, son coup de folie, son envie de disparaître et de voir ce qui se passerait sans lui.

Dorothy l'écouta attentivement et lui demanda :

« Pourquoi avoir choisi Ramsey, une île abandonnée ?

- C'est simple, lui avoua Michel. Le Gulf Stream entre en mer d'Irlande et ses courants entraînent toute embarcation vers l'île de Man ou au pire vers le North Channel. Il suffisait de passer entre Ramsey et St David's, se jeter à l'eau et laisser le flux emporter la *belle de Goury*.

- Vous saviez que l'île de Ramsey était habitée ?

- Non pas du tout, je me suis fié au hasard et à ma bonne étoile.

- Et si l'île avait été déserte ?

- Ça aurait été la fin, je suppose, vous Dorothy, vous avez été ma bonne étoile.

Mon plan est en partie réussi, le voilier est intact et l'on me croit mort. Tout, repose maintenant sur vous et sur votre silence.»

En guise de boutade toute british et d'acceptation, elle lui répondit :

« Ne parlez pas trop fort, Blake ne dira rien mais les moutons peuvent nous entendre.»

À Cherbourg

De part et d'autre de la Manche, la disparition de Michel fait grand bruit. En manque d'actualités, les journaux télévisés font leurs choux gras de ce fait divers.

Un industriel français disparaît en mer, là où Eric Tabarly a disparu le 13 juin 1998. Ce marin, vous le connaissez tous puisqu'il s'agit de Monsieur Michel Leroule des Conserveries du Cotentin, notre invité lors d'une de nos émissions « Pertes et profits » sur la filière pêche. Personne n'a oublié son coup de gueule en direct face au ministre de la pêche. Le mystère reste entier, son voilier a été retrouvé dérivant au large de l'île de Man avec personne à son bord. Bien que le bateau soit français, il est immatriculé à Bournemouth en Angleterre. Selon nos sources, l'entreprise de conserverie connaît des difficultés, notamment de trésorerie et de carnet de commandes.

Originaire de Cherbourg, il est, selon les dires, un marin très expérimenté. Le voilier sera rapatrié en France pour les besoins de l'enquête. Des recherches conjointes entre les marines britanniques et françaises sont en cours. Alors suicide, accident ou disparition, la suite dans nos journaux ces prochains jours.»

« Loi des séries, j'apprends sur mon prompteur qu'un marin breton est porté également disparu suite aux conditions météo exécrables en Manche. L'équipage du bateau de la SNSM²³ de Dinard "le Cdt Jacques Boulanger" a tout tenté pour le repêcher mais en vain. L'accident s'est produit alors que le chalutier remontait son filet.

Nous vous tiendrons informés de l'évolution des recherches pour ces deux événements dans nos prochains flashes.

« Allo, Monsieur Vincent Leroule, le fils de Monsieur Michel Leroule, ici le capitaine Duplessis des enquêtes maritimes, serait-il possible de se rencontrer demain matin à neuf heures à la capitainerie du port. Pourriez-vous également me dire où je peux joindre votre sœur Audrey ?»

Vincent resta muet, puis devant l'insistance du capitaine, il finit par bredouiller un numéro de téléphone portable, celui d'Audrey.

Le lendemain matin, les enfants de Michel, la mine sombre arrivent au rendez-vous fixé par le capitaine. L'annonce par les médias a été un choc, la confirmation par la gendarmerie maritime n'a rien arrangé de leurs inquiétudes. Le capitaine Duplessis les accueille le visage grave. C'est un homme d'une quarantaine d'années, le cheveu ras, comme tout bon militaire. Probablement châtain doré, d'après les rares poils restants sur l'arrière du crâne, un cercle marqué sur le pourtour de la tête indique le port quotidien du képi. Son regard perçant aux yeux bleus et un nez grec lui confère une sévérité propre à sa fonction. Une moustache, à la « Magnum²⁴», taillée avec précision complète son visage. De taille moyenne, il laisse apparaître une légère bedaine acquise par des années de gendarmerie, passées derrière une machine à écrire. La voix se voulant claire, il demanda tout d'abord à Audrey de venir s'entretenir seule avec lui dans un bureau mis à sa disposition par la capitainerie. Puis l'ayant faite asseoir et présenté sa compassion face à la disparition de son père, il la questionna :

« Vous saviez que votre père était parti en mer ?

- Absolument pas, je l'ignorai.

- Quelles étaient vos relations avec votre père ?

23 SNSM : Société Nationale de Sauvetage en Mer

24 Magnum : Alias Tom Selleck joue le rôle d'un détective privé dans la série américaine du même nom diffusée en France à partir du 13 décembre 1981 et reprise sous forme de fiction en 2018.

- Pour dire la vérité, très tendues, il n'acceptait pas que je fréquente un homme ayant presque son âge.

- Avait-il des idées suicidaires ?

- Pas que je sache, il faut dire que depuis la disparition de ma grand-mère, celle qui nous a élevés, mon frère et moi, il n'était plus vraiment le même, alors quand les ennuis avec la conserverie ont commencé, nos relations se sont espacées.

- Vous saviez que votre père avait fait transférer tous ses avoirs en Angleterre et prit domicile là bas ?

- Que dites-vous, bien sûr que non, je ne le savais pas. La dernière chose qu'il m'ait dite, c'est que le chèque mensuel dont je bénéficiais ne me serait plus versé. Il en a fait de même avec mon frère, selon ses dires.

- Il y a longtemps de cela ?

- Non, voilà environ un mois, lors de l'anniversaire de notre tante Myriam à Portbail.

- Avait-il l'air préoccupé ?

- Oui, il venait de passer aux actualités télévisées pour la conserverie, mais il n'en a rien laissé paraître.

- Votre ami, Christian, si je ne me trompe, était où ces dernières vingt-quatre heures ?

- À Paris, pour affaire. Demandez-le-lui, il vous en dira plus.

- Nous le ferons, n'ayez crainte. Merci mademoiselle, mon collègue va vous raccompagner, puis s'adressant à lui, il lui demanda :

- Va me chercher Monsieur Vincent Leroule.»

Vincent entra dans le bureau à son tour suivi du gendarme subalterne. Un homme d'une trentaine d'années, très grand, le nez aquilin, sur lequel repose une paire de lunettes aux montures rondes en écailles, équipées de verres semblables à des culs de bouteilles. De larges oreilles en feuilles de choux, lui donnent, malgré sa fonction, un air comique.

S'adressant à Vincent, il lui dit :

« Che vous en prie, prenez plache ichi sur la chaise.»

Eh bien se dit Vincent, un sourire malgré lui, il n'est pas gâté par la nature, en plus, il zozote le pauvre. Le capitaine tint la même stratégie que pour sa sœur, puis lui posa sensiblement les mêmes questions. Complétant son interrogatoire, il ajouta :

« Saviez-vous que votre père avait une grosse somme d'argent sur lui ?

- Non, mais cela ne m'étonne pas du tout. Suite à la reprise d'activités, il payait cash les patrons pêcheurs afin de les encourager à lui livrer leur marée.

- Et vous pensez qu'il ait pu emmener cette somme en mer ?

- Pourquoi pas. Une fois, il est parti avec la paie de tous les employés alors qu'il devait la leur remettre avant de partir.

- Il est vrai que votre père vous a averti qu'il vous coupait les vivres ?

- Oui, c'est vrai, il nous en a informés ma sœur et moi, le chèque mensuel qu'il nous attribuait serait définitivement supprimé.

- Et comment avez-vous réagi ?

- Sur le moment, je m'en suis moqué, j'aurai préféré qu'il me demande de gagner cet argent en travaillant auprès de lui, mais il ne l'a pas fait.

- Et pourquoi selon vous ?

- Il n'a pas confiance en moi à juste titre, j'ai fais pas mal de conneries. À chaque fois, c'est lui qui m'a sorti d'affaire en me donnant de l'argent. Alors vous pensez bien, travailler avec lui, c'était faire entrer le loup dans la bergerie.

- Étiez-vous au courant que le voilier la *Belle de Goury* est immatriculé en Angleterre et plus précisément à Bournemouth ?

- Ça, je l'ignorais. Son voilier représente tant de choses à ses yeux, mais de là à l'immatriculer en Angleterre, et pourquoi, j'en suis le premier surpris.

- Savez-vous, si dans le voilier, il y a un équipement de plongée ?

- À ma connaissance, non. Mon père en avait un autrefois, il a dû s'en débarrasser tellement il était en mauvais état. Je crois que j'ai une photo de lui en combinaison, lorsque nous étions en vacances en Bretagne avec ma grand-mère.

- C'est un bon nageur votre père ?

- Oui, on peut le dire, mais il y a fort longtemps qu'il s'était mis à l'eau. Cela remonte à notre adolescence, la dernière fois que je l'ai vu se baigner. Et puis, il disait toujours, la Manche, c'est un frigidaire sans la prise électrique.

- Connaissez-vous la combinaison du coffre-fort qui se situe dans le bureau de votre père.

- Non, je ne la connais pas. Vous pensez bien qu'il ne me l'a pas donnée. Demandez à Émile, il la connaît peut-être. Mis à part lui, je doute que quiconque possède le code.»

Le capitaine raccompagna lui-même Vincent et fit entrer Émile.

« Asseyez-vous, je vous prie. Cela fait longtemps que vous travaillez pour les Conserveries du Cotentin ?

- Oui, j'y ai travaillé sous les ordres de Monsieur Pierre Leroule, puis à son décès sous ceux de son fils Michel.

- Vous êtes si je puis dire un vieux de la vieille dans cette entreprise, Qu'est-ce qui a changé ces derniers temps ?

- Beaucoup de choses, avec les difficultés de l'entreprise, Michel s'est replié sur lui-même, ses enfants ne lui apportent pas ce qu'il attend d'eux et puis vivre seul n'est pas bon pour un homme.

- Vous étiez proche de lui ?

- On peut le dire professionnellement parlant. Dernièrement, il nous a invité ma femme et moi à manger au restaurant, c'était la première fois qu'il le faisait. Depuis ce jour,

seulement, on se tutoie, j'avoue que pour ma part, j'ai de la peine à mettre en pratique ce tutoiement.

- Saviez-vous que votre patron avait une grosse somme d'argent sur lui ?
- Oui, il avait en permanence de l'argent pour payer les patrons de pêche.
- Connaissez-vous la combinaison du coffre se situant dans son bureau ?
- Non je ne la connais pas, il était le seul à la savoir. Je pense toutefois qu'elle ne doit pas être bien compliquée.
- Et qu'est ce qui vous amène à pencher chela ? bondit le gendarme subalterne, coupant la parole au capitaine Duplessis.
- Connaisant Michel, il aura choisi une combinaison en y incluant des dates en rapport avec sa femme.»

Reprenant la direction de l'interrogatoire, le capitaine visiblement agacé de s'être fait interrompre par son collègue, demanda à Émile :

« Il ne s'est jamais remarié, avait-il une relation ?

- Non pas que je sache. Là-dessus, il était très discret. Des gars l'ont vu une fois ou deux sortir d'un hôtel de passe sur la place Napoléon, mais vous savez, ce ne sont que des racontars. Des théories de bistrot bâties sur des on-dit mais en réalité rien de fondé.
- Il est parti seul en mer, samedi ?
- C'est sûr, j'ai détaché l'amarre de son bateau et puis je l'ai vu s'éloigner. C'est drôle, je me faisais la réflexion, partir avec une mauvaise météo n'est pas raisonnable. Je lui en ai fait part, il m'a dit qu'il serait prudent, que nous nous reverrions mardi à son retour.
- Savez-vous, si à part le canot de sauvetage gonflable, il y avait une autre embarcation de secours ?
- Pas que je sache, en tout cas, il n'y avait rien de spécial sur le pont.
- Savez-vous également si un équipement de plongée était à bord ?
- C'est plus à ses enfants qu'il faut poser cette question, moi je l'ignore.
- Merci, vous pouvez disposer, j'aurai besoin de vous demain matin, son voilier arrivera au port », lui dit le capitaine.

Non loin de là, dans le hall de la capitainerie, Audrey et Vincent discutent devant la machine à café.

« Tu crois que papa a eu un accident ou qu'il s'est jeté volontairement à la mer ?, lui demande Vincent.

- Je ne sais pas, je l'ai trouvé mystérieux la dernière fois chez tante Myriam.
- Moi, il m'a donné l'impression d'en avoir marre de tout, cela ne m'étonnerai pas qu'il ait commis l'irréparable. En attendant, je vais aller à la conserverie, je crois qu'il voudrait que je le fasse. Si j'ai du nouveau, je t'appelle.»

« Bonjour Émile, dit Vincent. Puis-je vous accompagner à l'entreprise, j'aurai des questions à vous poser, enfin si vous le voulez bien, naturellement.

- Bien sûr. Vous savez Vincent, votre père est un type bien, je crois qu'il aimerait que vous preniez sa suite. Il est trop tôt pour en parler, je sais néanmoins que c'est dans son idée. Peut-être existe-t-il une chance de le retrouver en vie, on ne sait jamais ?

- Je suis réaliste, ajouta Vincent, dans une eau à dix degrés, il n'y a plus beaucoup d'espoir. Le temps de survie avec un gilet de sauvetage est d'une heure trente, voilà plus de quarante-huit heures qu'il a disparu. À moins que ce soit un accident proche de la côte, il aura pu nager jusqu'à la plage, c'est sa seule chance.

- Vous pensez que ce n'est pas un accident, monsieur Vincent ?

- Je ne sais pas Émile, il m'a paru tellement atteint avec toutes ces histoires. Rappelez-vous de la façon dont il s'est emporté à la télévision ? Un coup de tête et il aura sauté par-dessus bord. À vrai dire, je ne sais pas quoi penser, un accident me paraît improbable vu son expérience en mer.

- Prenons ma voiture, nous y serons plus vite, lui dit Émile en sortant de la capitainerie.

- Je vais rester avec vous, nous allons parler aux employés et les tenir au courant de ce que nous savons. Ne laissons pas les médias s'emparer de la disparition de mon père, je préfère dire au personnel, ce que nous savons plutôt qu'ils lisent ou entendent n'importe quoi à son sujet.»

Toute la journée, les recherches menées n'aboutirent à rien, au fur et à mesure que les heures s'égrenèrent, le maigre espoir se réduisit comme peau de chagrin. La nuit mit fin aux recherches, avalisant la mort de Michel.

Le lendemain, dans la matinée, la *Belle de Goury* retrouve le port de Cherbourg, tirée par un remorqueur de la Marine nationale. Aussitôt, la manœuvre d'accostage achevée, le capitaine Duplessis monte à bord suivi par une équipe de techniciens de la police scientifique. Leur première découverte sera les traces de sang sur la bôme et quelques gouttes éparses sur le pont. L'intérieur est rangé malgré le lit défait, du café est prêt dans un thermos, le radeau de secours est à bord, il ne manque apparemment rien si ce n'est l'argent. Aucune trace de lutte, pas d'autre présence que Michel selon les premières constatations.

Émile arrive à son tour sur le quai de la Divette, il aperçoit au loin la silhouette du voilier, un frisson lui parcourt le bas du dos. Se dirigeant vers les gendarmes et la foule de curieux, il ne peut se résigner à la disparition de Michel.

Franchissant le cordon de sécurité mis en place par la gendarmerie pour retenir, badauds et journalistes, il se dirige vers le voilier.

« Bonjour, Monsieur Lesouef, lui dit le capitaine. Je vous ai fait venir afin de me dire si quelque chose manque à bord. Vous êtes le dernier à l'avoir vu vivant cela fait de vous un témoin précieux. Qu'avait-il pris comme affaires ?

- Ce que je peux vous dire c'est qu'il n'avait qu'un baluchon de marin avec une ancre dessinée sur l'avant. Il n'avait pas d'autre bagage, tant qu'à l'intérieur, je n'y suis pas rentré. »

En effet, l'on retrouva le sac de marin décrit, plein de ses effets personnels, peu de nourriture à bord, un verre ayant contenu du bourbon, une bouteille vide de ce même alcool, de la vaisselle sale et uniquement ses empreintes sur tout le bord, hormis celles des sauveteurs.

Pour la gendarmerie, l'affaire se dirige vers un accident, plutôt qu'à un suicide ou une disparition.

Un rebondissement dans l'affaire interviendra dans l'après-midi, un corps repêché au large de Falmouth, un homme grand, portant une cicatrice sur le front. Une plaie ouverte sur la partie arrière du crâne indique qu'il a reçu un choc violent. Quelques heures plus tard, ce corps, transporté par hélicoptère, arrive à la morgue de l'hôpital de Cherbourg. Audrey et Vincent, sur l'ordre du capitaine Duplessis sont présents pour reconnaître ou non la dépouille de leur père.

« Votre père possède bien une cicatrice sur le front du côté droit, demande t-il à Audrey ?

- Oui, une coupure faite avec un tesson de bouteille lors d'une bagarre, quand il était dans la Marine nationale.

- A-t-il un autre signe distinctif particulier ?

- Non pas que je sache.

- Je vous demanderai d'examiner le visage de la personne qui vous sera présentée et me dire oui ou non si c'est votre père. Je tiens à vous avertir que l'eau de mer a endommagé la peau du visage, ce n'est pas une vision très agréable qui vous sera exposée.»

Audrey et Vincent sous la conduite du capitaine entrent dans la salle d'autopsie de la morgue. Une pièce froide aux murs recouverts de carrelage blanc, en son centre, une table en acier inoxydable, sous laquelle une large grille d'écoulement est ouverte. Un corps gît sous un grand tissu blanc, seuls les pieds dépassent de cette protection oculaire. Inquiets et stressés à la fois ils n'osent affronter du regard la silhouette mortuaire se présentant à eux. Marchant lentement vers le sommet du corps, ils s'en arrêtent à deux mètres, n'osant s'approcher davantage. Le médecin légiste les prie de se placer à la hauteur du visage, chacun d'un côté. Délicatement, il lève le drap recouvrant la tête. Vincent eut un mouvement de recul tandis qu'Audrey resta tétanisée sur place par la vision horrible s'affichant à ses yeux.

« Ce n'est pas mon père, dit Vincent la voix cassée.

- Non ce n'est pas lui », confirma Audrey.

Le légiste recouvrit le visage tandis que le capitaine Duplessis profitant de l'émotion leur posa cette question de manière abrupte :

« Pensez-vous que votre père se soit suicidé et que le sang retrouvé ne soit qu'un leurre ?

- C'est que, je n'en sais rien », bredouilla Vincent encore sous le coup de l'émotion.

Audrey, quant à elle, toujours figée ne dit rien, la main devant sa bouche par la vision peu ragoutante de l'aspect du cadavre. Devant l'échec apparent de la reconnaissance du corps, le capitaine posa une dernière question :

« Êtes-vous sur que cette personne ne soit pas votre père ? Je vous demanderai d'être catégorique dans votre affirmation.

- J'en suis certain, dit Audrey la voix blanche.

- J'en suis certain également », affirma Vincent.

Bien, dit le capitaine, je pense qu'une famille bretonne ayant un mari disparu en mer sera plus affirmative. Si j'ai d'autres nouvelles, je vous en tiendrai informés. Rappelez-moi déjà le nom du notaire que votre père est allé voir ces derniers temps :

« Maître Bernard Coquerel, le fils d'un ami de mon grand père, il a son étude sur la rue de Caligny », dit Vincent.

Bien se dit l'enquêteur, il est peut-être temps que je rencontre cette personne. Elle m'en dira certainement plus que le reste de la famille.

« Maître Coquerel, il y a le capitaine Duplessis de la section de recherches des enquêtes maritimes qui désire vous parler », murmura à voix basse Madame Berthelot, la secrétaire du notaire.

« Je suis en rendez-vous, faites le patienter un moment, s'il vous plait », répondit-il.

Une poignée de minutes plus tard, abrégant l'entrevue, le notaire raccompagna son client et fit entrer le gendarme.

« Bonjour Maître, vous vous doutez du sens de ma visite, dit l'officier de gendarmerie.

- Je me doute bien, répondit le notaire.

- Est-ce que, Michel Leroule a laissé quelque chose qui puisse m'orienter dans mon enquête ?

- Non, Monsieur Leroule est venu plusieurs fois à mon étude dans le but de préparer sa succession.

- Pouvez-vous m'en dire plus ?

- Hélas, non. Étant tenu par le secret professionnel, je ne révélerai ses intentions qu'à l'ouverture de son testament, en présence de ses héritiers. Désolé de ne pas vous en dire d'avantage, la loi est la même pour tous.

- Je poserai une question à l'ami que vous êtes de Monsieur Leroule. Quels étaient ses états d'âme ces dernières semaines ?

- Fatigué mais combatif, un moment, je lui ai demandé si des envies de suicide lui traversaient l'esprit. Il me répondit que non, son affaire repartait sur les rails après un passage délicat. C'est justement les difficultés qu'il venait de vivre qui l'ont encouragé à vouloir dicter ses dernières volontés. Non, je pense à un stupide accident comme il peut s'en passer à bord de n'importe quelle embarcation. Je me trompe peut-être, n'étant pas dans les pensées de Michel, seul lui sait ce qui s'est réellement déroulé.

- Qu'en était-il des relations qu'il entretenait avec ses enfants ?

- Ses relations, avec ses enfants, étaient, il est vrai, conflictuelles mais pas au point d'envisager une solution si radicale, si je puis dire. Quand rendez-vous vos conclusions de l'enquête afin que je puisse saisir le juge ?

- Dans quelques semaines, le temps d'effectuer les recherches et d'attendre si un corps réapparaît.

- Bien, dit en se levant le notaire, dans ce cas, si vous n'avez plus de questions, je vous raccompagne. J'ai un emploi du temps très chargé, lança Maître Coquerel, désireux de se débarrasser au plus vite de cet enquêteur, trop voyant pour les affaires d'un notaire discret, d'une petite cité marchande.

- Au fait ajouta, le capitaine, je vais procéder à l'ouverture du coffre fort de Monsieur Leroule. En tant que notaire et ami, je vous demanderai d'y assister en qualité de témoin en présence d'un huissier de justice et des enfants Leroule.

- Bien, bien, grommela t-il pressé d'en finir. Faites-moi savoir la date et l'heure, je serais présent. »

Deux jours passèrent. Dans le bureau de Michel, un serrurier portant à son cou un stéthoscope commença à manipuler les molettes de la combinaison du coffre sous les regards des personnes convoquées par le capitaine Duplessis.

« Un Fichet de l'année 1985, du bon matériel pour l'époque explique le serrurier. Avec un peu de patience, je vais vous l'ouvrir sans l'endommager. Vous voyez, il faut du doigté et du silence pour entendre le clic positionnant un chiffre.

- Faites, faites, dit impatient le gendarme. Nous ne vous demandons pas un cours pour l'ouverture d'un coffre mais de l'ouvrir tout simplement.

- Bon, bon ne vous énervez pas, je vais vous l'ouvrir.»

Trente minutes plus tard, le serrurier au front perlant de sueur, annonça fièrement :

«Voici la combinaison le 18. 09. 19. 82 soit si l'on veut bien le 18 septembre 1982. »

Audrey réagi instantanément :

« C'est la date du mariage de mes parents, j'en suis sûre.

- Je vous l'avais dit capitaine lança Émile, présent lui aussi à l'ouverture. C'était forcément une date en rapport avec sa femme.»

Le coffre ouvert, c'est à l'huissier d'en décrire le contenu et tenir protocole de l'inventaire. Il commença par l'argent :

- Cinquante mille euros en billets de cent, divers contrats avec des clients de la conserverie, des livres de comptabilité, des actes notariés pour des propriétés foncières et un coffret en bois précieux.

Surpris par ce dernier objet, le capitaine en demanda l'ouverture. S'exécutant, l'huissier l'ouvrit délicatement.

« Des cheveux roux attachés avec un ruban rouge et or, certainement une très grande valeur sentimentale, commenta-t-il.

- Ce sont les cheveux de ma maman, dit Vincent. J'étais sûr qu'il était en possession d'une mèche. Une fois, lorsque j'étais enfant, je l'ai vu avec. Il l'avait humée avant de la ranger dans une autre boîte que celle-ci.

- Bien dit le capitaine, si il n'y a rien d'autre dans le coffre, nous allons apposer les scellés jusqu'à la conclusion de l'enquête. »

Vincent pris la parole :

« Capitaine, la conserverie a besoin d'argent frais, pourquoi vouloir l'immobiliser ? Si ma sœur et vous même êtes d'accord, vous pourriez remettre cette somme à Maître Coquerel. Il saura gérer ce fond pour l'injecter dans l'entreprise au fur et à mesure des besoins en liquidités.»

Émile intervint, comme il l'aurait fait avec Michel :

« Je pense que Vincent a une excellente idée, bien que cela ne me regarde pas. Si nous voulons garder la confiance de nos fournisseurs, il faut les payer au plus vite.

- Je n'y vois pas d'inconvénients pour autant que toutes les parties soient d'accord, déclara le gendarme. Qu'en pensez-vous Maître Coquerel ? »

Le notaire fut prit d'un doute quant à la destination finale de l'argent selon les dernières volontés de Michel. Ne connaissant plus le contenu exact du testament, il déclara dans un langage incompréhensible pour gagner du temps et ne rien révéler :

« Permettez-moi, avant de donner mon accord, de vérifier certains points relatifs aux droits en matière de succession en l'absence de modalités spécifiques dues à l'ouverture d'un bien hors lecture testamentaire mais en présence des hoirs. Je vous rendrai réponse sous peu. »

Cette tergiversation ne dupa pas le capitaine de gendarmerie, il garda néanmoins le silence et une fois seuls à l'extérieur, il l'apostropha :

« Il y a un problème avec la succession de Monsieur Leroule ?

- Oui, enfin non, prononça t-il. Je ne peux vous en dire davantage, je vais contrôler, à mon étude, les copies des minutes testamentaires, je vous tiens au courant. Ne dites rien à personne pour l'instant.

- Vous voulez que je dise quoi, vous ne m'avez rien dit ? »

Saisissant la question le notaire lui retourna :

« Exactement comme vous, vous cherchiez quoi en ouvrant ce coffre fort ?

- À vrai dire pas grand-chose, une lettre d'adieu, un motif, des papiers prévoyant sa disparition. Tout ce qui pourrait faire progresser mon enquête.

- Il faudra vous contenter d'un banal accident pour vos conclusions. Je sais, l'affaire n'est pas des plus passionnantes contrairement au crime que vous avez résolu, voilà bientôt deux ans. »

.....

Sur l'île de Ramsey.

« Dorothy, vous ne m'avez pas dit où vous avez appris si bien le Français.

- Ma mère était Française, née à Cognac, de son nom de jeune fille Jacqueline Morteau. Elle était secrétaire dans une distillerie de Cognac à Jarnac. Mon père était Anglais et s'appelait Pierce Towerson. Il était négociant en alcools forts à Londres et rencontra ma

mère lors d'une de ses visites chez Courvoisier. Ce fut le coup de foudre, ils se marièrent et vécurent à Harrow dans la banlieue de Londres. Je suis née en 1961, ma mère me parla français pendant toute mon enfance, voilà pourquoi aujourd'hui encore je maîtrise parfaitement cette langue.

- J'ai répondu à votre question, permettez-moi de vous en poser une sans détours. Vous êtes veuf depuis longtemps ?

- Cela fait maintenant vingt-trois ans. Isabelle mon épouse est morte d'un cancer du sein, je n'ai jamais pu m'en remettre, nous vivions une relation si intense, dit Michel.

- Vous n'avez jamais songé à vous remarier ?

- Non, à vrai dire le temps a passé si vite et je n'ai rencontré personne avec qui partager ma vie. De toute façon, vivre avec moi n'était pas simple, entre le travail et élever les enfants, il aurait fallu qu'elle ait un bon caractère.

- Non Michel, vous êtes un peu rustre en apparence, c'est pour mieux cacher une grande timidité et un mal être découlant du décès de votre femme.»

Michel voulant changer de conversation lui demanda si elle avait besoin d'un coup de main pour des tâches domestiques.

« Non, c'est gentil, prenez plutôt Blake avec vous et faites passer les moutons de l'enclos dans lequel ils se trouvent à celui d'en face. L'herbe y est un peu plus dense. Au faites, je vais faire rentrer du foin et du bois pour l'hiver, le livreur est un peu curieux, il suffira de ne pas parler, je le soupçonne de comprendre un peu le français.»

Michel s'exécuta et se dit qu'il avait de la chance d'avoir abordé cette île et rencontré Dorothy.

L'automne étant là, Michel s'activa à empiler le bois de chauffage dans le bûcher situé à deux pas de la maison. Le soir, une flambée dans la cheminée, les rassemblait tout les deux, regardant la danse des flammèches dévorant une bûche. Atmosphère propice pour discuter de tout et de rien dans la douce chaleur de la pièce. Michel osa une question :

« Vous êtes la propriétaire de Ramsey ?

- Non, en réalité, elle appartient à la couronne Britannique et plus précisément à la Royal Society for the Protection of Birds. Un poste de gardiennage m'a été attribué pour dix ans après avoir postulé cet emploi auprès de l'office de protection de la nature et de l'environnement. A vrai dire peu de personnes étaient intéressées à venir vivre isolés en marge de la société. Voilà peut-être pourquoi j'ai obtenu facilement ce travail. De part et d'autre de l'île, ce sont des réserves sur lesquels je n'ai aucuns droits, le reste de l'île est en pâturages. Mes moutons l'entretiennent, en contrepartie, je ne paye ni eau, ni électricité, ni téléphone et un bateau vient me ravitailler gratuitement. Un salaire confortable m'est versé pour faire respecter les consignes de protection environnementale imposées aux personnes débarquant sur Ramsey. En réalité, je n'ai pas beaucoup de travail, mes visiteurs sont la plupart du temps des ornithologues et autres passionnés de nature.

- La côte n'est pourtant distante que de quelques centaines de mètres et vous n'avez pas de bateau pour rejoindre la terre ferme. Il existe un ponton, je l'ai aperçu l'autre jour en me baladant.

- Pourquoi avoir un bateau, un simple coup de fil, Jack vient me chercher. Je ne suis pas prisonnière de Ramsey, tel un naufragé comme Alexandre Selkirk²⁵.

- Votre prochain livre parlera de quoi ?

- Votre histoire m'a beaucoup inspirée, je m'en suis servie pour faire vivre mes personnages. Le héros sera vous naturellement avec votre caractère et votre éternelle casquette visée sur la tête.»

Michel éclata de rire.

« Je n'aurais jamais pensé un jour être le héros d'un bouquin. Ou plutôt oui, quand j'étais gamin, je me voyais pirate, écumeur des mers, flibustier ou corsaire. Je lisais les aventures extraordinaires de ces marins sans peurs, prêts à mourir le sabre à la main. Riches de trésors un jour et sans un sou le lendemain. Finalement c'est un peu ce qui m'arrive aujourd'hui. Et vous Dorothy, quels étaient vos rêves d'enfance ?

- Comme toute petite fille, je jouais à la poupée et la nuit, je rêvais qu'elles prenaient vie et partageaient mes jeux, j'étais enfant unique, la compagnie d'un frère ou d'une sœur auraient été pour moi un grand bonheur.

- Vous aussi, vous n'avait eu qu'un enfant, lui rappela Michel.

- Oui, Suzy. J'aurais aimé en avoir d'autres mais je ne le pouvais pas, ce qui arrangeait mon mari.»

Dorothy pour la première fois parlait de son mari, son jardin secret, sa part d'ombre comme elle aimait le dire.

« Mon ex-mari s'appelle Paul Mac Taylor, il est journaliste pour un tabloïd à Londres. À notre divorce, j'ai repris mon nom de jeune fille. C'est une personne malsaine, cherchant le mal où il n'y en a pas. Pourtant à notre rencontre, il n'était pas comme cela. Son métier l'a fait énormément changer. Toujours à la recherche d'un scoop, entrant dans l'intimité des gens, il va jusqu'à fouiller les poubelles des célébrités pour en sortir un article paraissant dans la presse à scandale. Nous nous sommes séparés, lui est reparti vivre à Edimbourg et moi, je me suis installée sur cette île.

- Vous avez divorcé pour quelles raisons, si je ne suis pas indiscret, questionna Michel.

- Il est devenu jaloux, puis violent. Surveillant mes faits et gestes, il me suivait comme les personnalités qu'il épiait pour son travail. Si par hasard, je rencontrais un homme dans la rue, je devais lui fournir une explication. Un soir, rentrant alcoolisé, il m'a frappée devant mon refus de répondre à ses questions. C'en était trop, la goutte d'eau en quelque sorte qui a fait déborder le vase, j'ai pris mes affaires et je suis partie à l'hôtel. Le lendemain, je l'ai revu avec un bouquet de roses à la main, il était désolé mais c'était trop tard, il avait commis l'irréparable par ce geste. Notre couple s'était éloigné petit à petit, je devenais célèbre, cela ne lui convenait pas, lui le chasseur de personnalités médiatisées. Vous voyez, moi aussi, j'ai fui ce monde en me réfugiant comme vous sur une île.

²⁵ Alexandre Selkirk est un marin écossais, naufragé volontaire suite à une discorde avec son capitaine sur l'île Mas-a-Tierra de l'archipel Juan Fernandez. Il vécut 4 années et 4 mois complètement seul. Son histoire a servi d'inspiration à Daniel Defoe pour l'écriture de Robinson Crusoé.

- Pourquoi m'avez-vous hébergé sans me questionner ?
- J'ai ressenti tout de suite votre détresse interne, votre besoin de fuir. À l'instant où je vous ai rencontré, je ne savais pas ce que vous fuyez maintenant je le sais et j'ai bien fait de vous ouvrir ma maison.
- Je vous en suis très reconnaissant, un jour pourtant, il faudra que je sorte de cette cachette. Ce jour, je l'appréhende déjà.
- Ne soyez pas pressé de partir, laissez le temps faire son œuvre, il joue en votre faveur. En apaisant vos blessures sur cette île, il fait évoluer les destins de ceux que vous avez laissés derrière vous. Après tout, vous n'êtes pas bien avec moi, lui demanda Dorothy ?
- Je suis au paradis, pour autant qu'il en existe un, je ne manque de rien et l'affection que vous me portez, je ne l'ai plus connue depuis bien longtemps.
- Vous n'êtes pas croyant ?
- À vrai dire non. J'ai suivi l'éducation religieuse dispensée par le curé de la paroisse mais trop de contradictions entre les récits bibliques et la science, m'ont fait opter pour cette dernière. Un être suprême existe peut-être, moi, je n'y crois pas. Ce n'est pas pour autant que je ne respecte pas le fait que d'autres y croient. Chacun est libre de penser ce qu'il veut, le soleil se lève pour tout le monde. Et vous, croyante ou pas ?
- Je l'ai été pas mal de temps sans pour autant pratiquer. N'oubliez pas, nous sommes au pays de Galles et pareillement au reste du Royaume Uni, la religion avait une grande importance. Tout comme moi, de nombreuses personnes ont remis en question leur foi et au final il ne reste maintenant que peu de chrétiens. Il a en été de même pour mon couple, petit à petit, des lézardes sont apparues dans mes certitudes. L'écriture m'a fait découvrir bon nombre de connaissances, remettant en cause l'existence même du dieu souverain rédempteur. Comment ne pas mettre en doute sa présence devant tant d'innocents tués en Irlande du nord en son nom ? Comment accepter que des prêtres abusent d'enfants au lieu de les guider vers lui ? Devant tant d'injustices dans ce monde, pourquoi, ce dieu venu nous sauver n'a-t-il pas bougé le petit doigt ? Vous voyez, moi aussi la foi m'a abandonnée.
- Vous allez rire dit Michel, sur tous les gamins que nous étions dans le village, personne ne manquait le jeudi aux leçons de catéchisme. Le curé nous passait sur son projecteur à vues fixes seize millimètres, des bandes dessinées de *Perlin et Pinpin*²⁶ et distribuait des sucreries. Vous imaginez, nous n'avions pas de télévision, c'était magique dans nos yeux d'enfants. Pour peu avec du soda, il nous aurait tous faits musulmans sans la moindre résistance de notre part.»

Dorothy rit franchement de cette confession et ajouta :

« Vous pensez que tout peut s'acheter dans ce monde ? Vous qui vous exilez avec une poignée d'argent dans vos poches ? »

²⁶ Perlin et Pinpin : Albums et bandes dessinées de Maurice Cuveillier, destinées aux enfants, et publiés par les éditions de Fleurus (presse catholique). Perlin et Pinpin a été aussi publié sous forme de films à vues fixes par les éditions Filmostat. Le support était largement utilisé par le clergé pour montrer des illustrations de l'Histoire Sainte.

Piqué au vif par cette réflexion, Michel garda néanmoins son calme.

« Non, heureusement tout ne peut pas s'acquérir de cette façon. Il reste, l'amour et l'amitié. À eux seuls, ils peuvent anéantir le pouvoir de l'argent. Vous me direz, l'amour s'achète. Oui, seulement physiquement, mais on n'appelle plus cela de l'amour mais du sexe. Pour le sentiment amoureux en revanche, il n'est pas possible de le monnayer. Tout l'or du monde n'achètera jamais l'amour, le vrai. Je l'ai connu si intensément qu'il m'est facile de le décrire.

L'amitié, je la rencontre en ce moment dans ma vie, s'appuyer sans arrières pensées sur une amie, se confier sans restrictions en sachant que l'amie ne vous jugera pas mais au contraire sera là pour vous aider, quoi de plus beau et de plus noble. Les trente mille euros, puisque vous m'en parlez, n'étaient pas destinés à ma fuite. Lorsque je me suis aperçu de leur présence, c'était en prenant mes papiers d'identité. En temps normal, j'ai toujours de l'argent sur moi pour payer mes fournisseurs, j'aurai dû les laisser sur le voilier, c'est vrai. Depuis mon arrivée, ils sont déposés là sur la cheminée dans l'albarello²⁷ en chevette posé sur la poutre en chêne. Je n'en n'ai plus besoin à présent, ils appartiennent à ma vie d'avant, celle du patron de conserverie.

- C'est fou la façon dont vous avez changé depuis votre arrivée, c'est la première fois que nous parlons à bâtons rompus de sujets graves, chose que nous n'aurions pu faire, il y a quelques semaines encore.

- C'est vrai, Dorothy, vous m'avez apporté le calme et la sérénité. »

Sentant la conversation dévier, elle prétextait un coup de fatigue, se fit un thé et alla se coucher. Michel resta longtemps encore à regarder le feu dévorer la dernière bûche de foyard²⁸.

Une semaine passa, un rituel s'était instauré, ils aimaient à présent tous les soirs discuter près du feu, avec pour simple éclairage les flammes dansant dans l'âtre autour des chenets. Confortablement installés, enroulés chacun dans un plaid, les pieds dirigés vers la douce chaleur du foyer.

Les premières journées d'automne, apportant brumes matinales et journées ensoleillées, se sont désormais installées sur Ramsey. Les abords de l'île regorgent de vie, une colonie de phoques gris a élu domicile non loin de l'habitation. En pleine période de reproduction, ils viennent profiter des eaux poissonneuses du Gulf Stream. Les mâles, très bruyants, grognent indiquant aux autres membres de la colonie, leurs pouvoirs sur le harem qu'ils ont constitué. Au pied des falaises, à marée basse, des huitriers pie s'activent à casser de leurs becs rouge orangé, des moules découvertes par la mer. Infatigables, ils se déplacent non stop, hyperactifs et attentifs au moindre mouvement suspect. Des craves à bec rouge, sorte de corbeau à bec

²⁷ L'albarello est la forme la plus répandue des pots en céramique de pharmacie et d'apothicaire. Il est dit en chevette par sa forme oblongue avec une poignée et un bec saillant, contenant des préparations en sirop, il se différencie de la jarre contenant des eaux distillées.

²⁸ Le foyard, *Fagus sylvatica*, couramment désigné comme le hêtre commun est une espèce d'arbres à feuilles caduques, indigène d'Europe, appartenant à la famille des *Fagaceae*, tout comme le chêne et le châtaignier.

recourbé, se partagent la falaise avec les pingouins Alca Torda²⁹, plongeant tour à tour à la recherche de petits poissons. La nature semble ignorer l'arrivée de l'hiver pourtant proche.

«Venez, Michel, il fait beau, allons-nous promener, les bruyères sont en fleurs dans la réserve.

- Le temps de passer une veste et je vous accompagne.»

Déambulant, le long du petit chemin menant vers la côte, ils rient de tout, tels des gamins insouciant. Du mouton en poussant un autre pour se frayer une place, du nuage en forme de colimaçon puis finalement, ils restent en arrêt devant le spectacle qui s'offre à leurs yeux. À perte de vue, la bruyère en fleurs recouvre la lande et descend se perdre sur les bords des falaises. Les ajoncs en fleurs, taches de touches jaunes, sorties d'un tableau d'impressionniste, ajoutent ça et là une grandeur et une profondeur à la toile de la nature. Plus un mot ne sort de leurs bouches, ils sont émerveillés par la beauté sauvage du lieu. Dorothy, sans un mot, prend la main de Michel. Surpris, il n'ose plus bouger, raidi telle une verne³⁰ dans toute sa longueur. De longues et interminables minutes s'écoulaient sans le moindre mouvement, il regarde enfin dans sa direction et croise son regard épanoui. Délicatement, il lui lâche la main et lui murmure :

« Dorothy, je ressens les mêmes sentiments que toi, j'ai peur cependant que ce soit encore un peu tôt.»

Elle lui sourit encore et avec une grande douceur dans la voix, lui déclame :

« Je ne suis pas pressée maintenant que je t'ai rencontré.»

.....

Cherbourg fin septembre.

« Comment allez-vous Vincent, vous vouliez me voir, cela tombe à point nommé, moi aussi, dit Maître Coquerel. Je viens d'obtenir du juge, la déclaration judiciaire selon l'article 88 du code civil, soit la disparition sans corps de votre père. L'enquête de gendarmerie a formellement abouti, la conclusion retenue est disparition accidentelle par noyade. L'article 90 du même code civil fixe la date de son décès le dimanche 16 juin 2013. Forts de ces articles, nous allons procéder à l'ouverture du testament de votre père, pour cela vous serez conviés à cette lecture via un recommandé, une fois l'hoirie constituée.

- Maître, en clair que cela veut-il dire, s'avança Vincent.

- Cela veut tout simplement dire que pour l'état civil, votre père est décédé le 16 juin, cette date figurera officiellement sur tous ses actes. Quant à l'hoirie, ce sont toutes les personnes qui hériteront de votre père. Cette hoirie sera dissoute sitôt le partage de ses

²⁹ C'est un pingouin vivant de l'Atlantique Nord, jusqu'en mer de Barents. Il a la particularité d'être un des seuls représentants de la famille des pingouins à voler. Sous l'eau, il utilise ses ailes pour atteindre de grandes profondeurs avec une aisance déconcertante, loin du vol aérien mal habile.

³⁰ Une verne : autre nom de l'aulne. En Normandie, désigne également un bâton utilisé comme canne de marche ou pour guider le bétail.

biens effectué. Il faut que je contacte toutes les personnes par lettre recommandée et fixer la date de rupture des scellés testamentaires, dit le notaire avant d'ajouter :

- Vous vouliez me voir ?

- Oui, Maître, j'aurais besoin de vos conseils pour la gestion financière de la conserverie. Émile m'apporte beaucoup avec la connaissance des installations et ses relations avec les patrons de pêche, en revanche, négocier des contrats et tenir une comptabilité sont pour moi des choses compliquées, bien qu'ayant un diplôme de commerce.

- Vincent, j'ai bien connu, votre grand père et votre père, en leurs mémoires, je vous aiderai, je suis sûr que d'où ils sont, ils sont fiers de vous. Reprendre l'affaire dans ces conditions n'est pas chose facile, continuez, vous y arriverez comme votre père l'a fait avant vous.»

Suite à ce rendez-vous, Maître Coquerel, fit appeler sa secrétaire :

« Madame Berthelot, je serai absent deux jours la semaine prochaine, jeudi après midi et vendredi toute la journée plus précisément, ne me prévoyez pas de clientèle et réservez moi une chambre d'hôtel à l'*Océania* de Brest pour la nuit de jeudi.

- Allo, Monsieur Lekertier Philippe, ici Maître Coquerel notaire à Cherbourg, il faudrait que je vous voie vendredi prochain, le matin. Rassurez-vous rien de grave bien au contraire. Non je ne peux rien vous divulguer au téléphone, il s'agit d'une succession, c'est la seule chose je puisse vous dire. Alors à vendredi sans faute.»

Environ cinq heures de route séparent Cherbourg de Lanildut, il fait froid en ce début octobre, la route par endroits disparaît dans un épais brouillard entre Avranches et l'embouchure de la Sélune. Le Mont Saint Michel, fantomatique, au gré des nappes, dévoile ses courbes magnifiques. Quelle belle région pense le notaire à voix haute, prendre ma retraite dans cette contrée ne me déplairait pas, fini le vent et la pluie du Nord Cotentin. Il faut que j'en parle sérieusement à ma femme, elle qui adore marcher, la baie lui procurerait énormément de plaisir, j'en suis sûr.

Plus que quelques kilomètres et me voilà à Brest, la nuit est tombée et j'ai hâte d'arriver. Direction centre, quel trafic, en plein dans l'heure de pointe, ce n'est pas vrai, mugit-il à chaque intersection. Finalement après quelques péripéties, il s'engouffre dans le parking de l'hôtel et n'en ressortit que le lendemain matin.

Lanildut n'est pas loin, rue Venelle du Tromeur, nous y voilà, se dit satisfait le notaire.

« Monsieur Lekertier, c'est moi qui vous ai téléphoné la semaine dernière pour une succession. Je me présente Maître Coquerel notaire à Cherbourg. L'affaire qui m'amène peut paraître compliquée, certes elle l'est dans la procédure inhabituelle en matière de succession. Puis-je vous parler à l'intérieur ?

- Entrez, je vous en prie, vous voulez vous débarrasser ? »

L'homme qui parle mesure un mètre soixante-dix, cheveux bruns clair, âgé d'une trentaine d'année, les yeux verts. Son visage est allongé, un nez droit sous lequel une fine moustache soigneusement taillée lui confère un air aristocratique. De corpulence moyenne, il est ce que l'on peut appeler un bel homme.

« Désirez-vous un café ou bien autre chose, lui proposa Madame Lekertier.

- Un café volontiers avec ces températures négatives pour un début octobre, je n'ai pas le souvenir d'avoir eu si froid.»

Madame Lekertier servit les petits noirs et alla s'asseoir autour de la table de la salle à manger en compagnie de son mari et du notaire.

C'est une femme grande, svelte aux formes avantageuses. Âgée également d'une trentaine d'année, elle est blonde avec quelques rares mèches brunes, sa longue chevelure lui couvre les épaules, telle une cape. Un visage affable et souriant presque sans maquillage, juste un peu de noir pour souligner ses yeux verts et un léger rouge à lèvres quasi imperceptible.

C'est un couple avec un ou des enfants en déduit le notaire, apercevant un panier de jouets rangé dans l'angle de la pièce.

« Venons en à notre affaire, mais avant tout, je dois voir votre carte d'identité pour être sûr que je rencontre la bonne personne.

- Attendez, je vais vous la chercher, elle est dans mon portefeuille dans la poche de ma veste.»

Maître Coquerel lut l'identité de Philippe à intelligible voix, tout en la notant sur un bloc note. Monsieur Lekertier Philippe, Marcel, Jean, né à Brest le 30 mai 1983, carte délivrée à Brest le 12 avril 2011 par la préfecture de Brest.

« Vous désirez également la mienne, demanda Madame Lekertier ?

- Non, seul votre mari est concerné, j'en suis désolé. Il va de soi que cette conversation restera dans cette pièce, le temps des démarches nécessaire. Voilà un de mes clients vous a couché sur son testament, or cette personne vient de décéder. Nous procéderons à la lecture de ce document, le vendredi 29 novembre 2013 à mon étude à Cherbourg. Pour cela, vous devrez vous munir de votre carte d'identité et d'un acte de naissance de moins de trois mois. Madame, vous ne pourrez assister à cette lecture mais rien ne vous empêche d'accompagner votre mari dans le Cotentin pour un week-end normand.»

Abasourdi, Philippe a mille questions qui lui passent en même temps par la tête.

« De combien vais-je hériter ?

- Je ne peux pas vous le dire, je ne peux que vous encourager à venir.

- Comment se fait-il que ce soit moi qui hérite ?

- Mon client vous a désigné par un tirage au sort dans un annuaire téléphonique, il désirait que la personne retenue soit d'origine Bretonne, vous comprendrez tout cela plus tard.

- Il y a d'autres personnes que moi dans cette succession ?

- Oui, sa famille sera présente à la lecture du testament.

- Je ne comprends pas tout, Maître, s'il a de la famille, pourquoi me faire figurer dans ses dernières volontés ?

- Je ne peux de nouveau pas vous répondre, venez ce sera plus simple.»

Maître Coquerel, prit congé de la famille Lekertier et rentra sur Cherbourg. Contrairement au voyage aller, il ne se sentait pas bien, des souvenirs remontaient en lui. Le hasard a-t-il bien fait les choses ? C'est un jeune couple sympathique ayant des enfants mais aiment-ils la mer et la voile ? Il revoit Michel prendre l'annuaire du Finistère en souriant et lui dire Lanildut, Monsieur Lekertier. Il voudrait que cette affaire soit loin derrière lui. Devoir affronter les enfants de son ami cela ne lui plaît pas du tout. Professionnel je dois être, je ne dois pas montrer de signes de sentiments pendant cette lecture, se répète-t-il non stop, se motivant par avance, pendant le trajet du retour.

En quelques jours les plis recommandés arrivent aux domiciles de Vincent, d'Audrey, de Myriam, d'Émile et de Philippe. Tous sont convoqués pour l'ouverture du testament de Michel, le 29 novembre à quatorze heures.

Il fait un temps de chien, ce jour précis sur la ville, le crachin transperce les habits et suinte sur les parapluies. La visibilité est à son plus bas lorsque Myriam arrive la première à l'étude.

« Entrez Madame Renouf, Maître Coquerel va vous recevoir », formula la secrétaire en lui indiquant une chaise.

Audrey et Vincent arrivent presque simultanément, suivis de quelques minutes par Émile. Un à un ils se saluent et prennent place également sur une chaise indiquée par Madame Berthelot. Pas un mot n'est dit, chacun regarde l'autre, les visages parlent pour eux dans le vestibule de l'étude. Audrey semble surprise par la présence d'Émile et de Myriam. Émile se demande ce qu'il fait ici, il pense y voir un rapport avec la conserverie, tant qu'à Vincent, il ne laisse rien paraître. Myriam tant qu'à elle, donne le sentiment d'être très gênée, la crainte que ressurgisse l'égarement d'un soir avec Michel.

Maître Coquerel ouvrit en grand les deux battants des portes donnant sur son bureau. Cinq chaises avec accoudoirs sont disposées en arc de cercle devant le bureau marqueté acajou et palissandre du notaire. Audrey en un coup d'œil remarqua les cinq chaises alignées alors qu'ils ne sont que quatre dans cette pièce. Prenez-place, leurs dit-ils.

Chacun prit au hasard un fauteuil et le notaire s'adressant à son clerc lui dit :

« Veuillez prendre note les minutes.

- Mesdames, Messieurs, nous sommes réunis, ce vendredi 29 novembre 2013 à 14 heures à l'étude de Maître Bernard Coquerel, notaire, Rue de Caligny à Cherbourg pour procéder à l'ouverture et à la lecture du testament de Monsieur Michel Leroule, décédé le 16 juin 2013, selon l'acte judiciaire prononcé par le juge du tribunal de grande instance de Cherbourg, le 26 septembre 2013. Les convocations, pour rendre publiques les dernières volontés du défunt ont été envoyées avec accusés de réceptions au minimum trente jours avant la date d'aujourd'hui.

Sont présents, Monsieur Vincent Leroule, fils majeur du défunt, Mademoiselle Audrey Leroule, fille majeure du défunt, Madame Myriam Renouf, belle-sœur du défunt, Monsieur Émile Lesouef, employé du défunt.

Est excusé, Monsieur Philippe Lekertier, désigné par le défunt.»

À l'énonciation de ce nom, tous se regardèrent, ce que ne manqua pas d'attirer l'attention du notaire. Il préféra ne pas commenter ces regards, se gardant l'effet de surprise pour plus tard.

Prenant l'enveloppe du testament en main, il la présenta à l'assemblée pour qu'elle puisse contrôler le cachet du notaire apposé au dos de celle-ci comportant les signatures de Maître Hamel et de la sienne. Muni d'un coupe-papier, il ouvrit le testament d'un geste précis, puis il déplia une feuille légèrement cartonnée.

.....

Ramsey, le 29 novembre 2013

Sur l'île de Ramsey, en cette fin novembre, le moment de rentrer les moutons à la bergerie est venu, les premiers frimas annonciateurs de l'hiver dansent dans l'air froid. Michel vit maintenant apaisé, ses blessures à l'âme se cicatrisent en la présence de Dorothy, cela fait cinq mois qu'il vit désormais auprès d'elle.

Il sent au fond de sa poitrine, son cœur qui bat de nouveau. Cependant il n'est pas encore prêt à abandonner Isabelle, ce serait la trahir, pense-t-il.

Dorothy, elle, est amoureuse et prête à succomber aux avances de Michel, elle reste prudente et n'ose pas se découvrir plus, de peur qu'il ne se renferme. Depuis qu'ils se tutoient, une complicité est née entre eux, ils se comprennent du regard, se sourient, se cherchent des yeux et finalement n'osent pas révéler leurs sentiments. Un soir, au coin du feu, Michel fut frappé d'un coup de blues et ne parla plus. Dorothy le remarqua tout de suite et lui dit :

« Quelque chose ne va pas Michel ?

- Oui, ça va, je me pose des questions de savoir ce qu'ils sont devenus là-bas. Je savais qu'un jour, cette interrogation me minerait à n'en plus dormir. Me croient-ils mort ou simplement disparu ? Cela m'obsède depuis quelques jours et je n'ai pas de réponse.

- Sors de ta cachette et va les rencontrer, dis-leurs la vérité. Tu peux partir, si c'est cela que tu veux me dire !

- Non Dorothy, je ne veux pas te quitter, je sais maintenant que je t'aime. T'avouer mon amour ne résout pas les questions que je me pose. Un jour ou l'autre, il faudra que je sorte d'ici pour aller les voir et affronter leur colère. La seule chose que je sais à présent c'est mon amour pour toi. Un amour sincère sans arrière pensée, sans oublier le premier que j'ai connu. Ce premier amour, je veux désormais le mettre entre parenthèses pour vivre avec toi, une nouvelle histoire, une nouvelle vie.»

Dorothy resta muette, aucun son ne put sortir de sa gorge. Pour lui signifier sa réciprocité, elle lui posa sa main sur la cuisse. Se levant ensuite, elle lui prit la main le fit se lever et l'enlaça tout en l'embrassant.

Sans paroles, Michel dénuda lentement Dorothy en la couvrant de baisers sur tout le corps. Elle le stimula en caressant sa tête lorsqu'il fut à genoux. Ils s'allongèrent sur le tapis

devant la cheminée, puis à son tour, elle le devêtit, il y a longtemps que sa casquette avait atterri sur la commode du salon.

Délicatement, elle le caressa prenant son membre en érection dans sa main, Michel lui fit comprendre de cesser. Il titilla ses mamelons avec sa langue, puis glissa vers son entrecuisse, Dorothy gémissait doucement. N'y tenant plus, il l'enfourcha et en quelques va et vient, il gémit à son tour de jouissance. Les deux amants se laissèrent tomber et s'enroulèrent l'un contre l'autre dans un grand plaid. Après quelques minutes de silence, Michel tout penaud lui dit :

« Pardonne-moi, je suis un mauvais amant, il y a tellement d'années que je n'ai fait l'amour, ma jouissance a été, soudaine, incontrôlable.

- Ce n'est rien lui dit-elle, le visage ébahi, l'hiver enveloppe notre île, nous avons le temps de recommencer autant de fois que nous en aurons envie. Rassure-toi malgré la brièveté, j'ai ressenti un plaisir immense sans avoir eu le temps de l'exprimer complètement.»

Ils s'embrassèrent à pleines bouches, la nuit fut étoilée pour ce nouveau couple qui venait de se former.

.....

Cherbourg, ce même 29 novembre dans l'après midi.

Je vais maintenant vous donner lecture du testament de Monsieur Michel Leroule. Maître Coquerel prit alors une large respiration. Il adopta une voix neutre et commença :

« Moi, soussigné Michel Leroule, fils de Pierre Leroule et de Marthe Duruey son épouse, charge Maître Bernard Coquerel, notaire à Cherbourg, d'exécuter mes dernières volontés testamentaires.

Je veux, avant la lecture qui suit, dire à mes enfants que je les aime en dépit du choix que je leurs impose. Après avoir longuement réfléchi, pensé et évalué les tenants et aboutissants, j'ai décidé que :

L'entreprise familiale des Conserveries du Cotentin située sur le quai de Normandie, devra rester familiale, c'est pourquoi, je la lègue conjointement à parts égales à Vincent, mon fils et à Audrey, ma fille. Ils devront garder, pour autant que possible, la totalité du personnel travaillant dans l'entreprise. Le bâtiment et son biens-fond³¹ les machines, les stocks, l'outillage et la trésorerie de l'entreprise sont indivisibles et font parties du leg. Je souhaite qu'ils reprennent les rênes de l'entreprise et compte sur l'aide de Monsieur Émile Lesouef, mon dévoué collaborateur et ami, le temps de la prise en main et au plus tôt jusqu'à son départ en retraite.

³¹ Le biens-fond est constitué par une partie de surface terrestre, autrement dit, la surface totale de la propriété. La délimitation est fixée aux moyens de bornes, de murs ou de barrières. Elle figure sur les plans du registre foncier.

Je lègue à Myriam Renouf, ma belle-sœur, mon appartement situé au 7 de la rue Gambetta à Cherbourg. Il est net de toutes dettes et charges. Je veux la remercier pour son aide et son affection depuis la disparition d'Isabelle.

Je lègue à Émile et Thérèse Lesouef conjointement, l'immeuble locatif situé au 12 de la place Gréville à Cherbourg. Sont inclus les murs et le biens-fond selon le registre foncier de la ville de Cherbourg. Je veux les remercier pour toutes les années de fidélité envers notre famille.

Je lègue l'argent de mes comptes déposés à la Royal Bank of Scotland en Angleterre ainsi que mon voilier, la *belle de Goury*, à Monsieur Lekertier Philippe. Je veux que ce voilier conserve ce nom jusqu'à la fin de ses jours. Maître Coquerel sera le seul à avoir les coordonnées de cette personne dans le but de la protéger. Ce choix personnel est dicté par l'attitude immature de mes enfants. Travaillez, ne vivez plus aux dépens d'autrui, vous avez à présent vos vies dans vos mains, voilà le message que je vous laisse.

Je donne ordre à Maître Coquerel, de prélever sur mes comptes les frais engendrés pour la succession plus la somme de vingt mille euros pour ses conseils et sa diligence.

Je donne ordre à Émile Lesouef d'organiser un vin d'honneur à la conserverie pour tout le personnel y travaillant. Les frais seront pris en charge par la succession et ajoutés aux frais de Maître Coquerel.

Ainsi rédigé sans contraintes aucunes et en pleines connaissances de causes, le 09 mai 2013 à Cherbourg. Signé Leroule Michel.

- Voilà dit le notaire, je vous ai fait part des dernières volontés de Michel.»

Un silence de plomb envahit la salle, tous se regardèrent, surpris de la teneur du testament. C'est Audrey qui le rompit en premier :

« Qui est ce Philippe Lekertier et pourquoi figure t-il dans le testament de mon père ? »

Maître Coquerel s'attendait à cette réaction et craignait de l'affronter. Il prit alors l'attitude que son fils avocat aurait prise en ce moment et répondit :

« Mon client, en l'occurrence Michel Leroule a décidé de ne pas vous faire bénéficier de ses liquidités, motivé par le fait, que vous devez démarrer une nouvelle vie avec l'entreprise, comme lui, l'a commencée. Sachant votre attirance pour l'argent, il a jugé que désormais c'est à vous de le gagner. Je peux ajouter que la valeur de l'entreprise représente une valeur supérieure à la réserve héréditaire. Concernant le legs de son voilier, tout comme ses liquidités, il a préféré en faire bénéficier une personne tirée au sort parmi un échantillon de population de son choix. La loi le lui permet puisque nous sommes dans le droit anglais par rapport à sa domiciliation principale.»

Lui coupant presque la parole, Audrey ajouta :

« Et pourquoi, n'est-il pas là aujourd'hui ce monsieur ?

- Il n'y est pas tenu, je l'ai rencontré et lui ai fait part de la décision de votre père. Gêné, il n'a pas voulu assister à la lecture et de facto vous rencontrer. En revanche, il

accepte le legs de votre père et m'a fait parvenir tous les documents nécessaires. À l'heure actuelle, il ignore ce dont il va hériter.

- Ce Monsieur, où habite-t-il et que fait-il ?

- Je ne suis pas tenu de répondre à ces questions. Vous savez son nom, je suis obligé par la loi de vous le révéler. Je peux attester de l'existence physique de cette personne, en revanche, je ne vous donnerai pas son adresse ni aucun renseignement vous permettant de le localiser.»

Vincent, Émile et Myriam ne dirent rien, ils signèrent les feuillets que le notaire avait fait préparer à l'avance par son clerc. Audrey refusa d'apposer sa signature et quitta précipitamment l'étude en hurlant tout le mal qu'elle pensait du contenu de ce document.

« Il faudra néanmoins qu'elle paraphe ces documents pour accepter sa part d'héritage. Je vous encourage à l'inciter à le faire, si tel n'est pas le cas, alors sa renonciation la privera de sa part. Elle a quatre mois à partir de ce jour selon l'article 775 du code civil », dit Maître Coquerel, ayant étudié le dossier.

Vincent rejoignit Audrey plus tard dans un bistrot vers Octeville. D'entrée, il lui fit part de l'avertissement du notaire, ce qui la rendit encore plus furieuse.

« Audrey réfléchis, papa, à sa manière nous donne une seconde chance. Refuser c'est tout perdre, c'est laisser partir notre patrimoine à des inconnus, je n'ai pas l'argent pour te racheter ta part, tu le sais bien. Pense à la conserverie, aux ouvriers. Depuis ces derniers mois, je suis tous les jours avec eux, il aura fallu la mort de papa pour que je prenne conscience de mon existence. Je n'ai rien voulu dire après la lecture, ce qu'il a écrit est vrai, il est temps, toi aussi, que tu prennes ta vie en main.

- Ils n'ont pas le droit de dilapider l'héritage, je refuse de signer, dit-elle en rage.

- Dès lors que nous avons accepté en l'état l'héritage, tu n'as pas d'autre choix, ou accepter à ton tour ou tout perdre, le notaire a raison, il n'y a pas d'autre alternative.

- Oh, si il y en a peut-être une autre », dit-elle sans en ajouter plus, l'air mystérieuse.

Lundi matin, Vincent arriva à l'entreprise le premier, il regarda tout autour de lui, comme le faisait en père, en pénétrant dans les locaux. Un regard différent des autres jours lorsque son père régnait en maître sur la conserverie. En étant désormais le patron, il pourrait s'exprimer, non pas qu'il fut réduit au silence auparavant, mais dire enfin ses pensées et sa vision de l'affaire. Émile, un quart d'heure plus tard arriva. Dès qu'il vit Vincent, il lui dit, mal à l'aise :

« Je ne savais pas que votre père nous avait fait figurer, ma femme et moi, sur son testament.

- Émile, il a bien fait de le faire, ne vous sentez pas coupable, au contraire, vous avez apporté énormément à l'entreprise, c'est un juste remerciement. Vous pourrez profiter d'une bonne retraite dans quelques mois, dès que vous le désirerez bien entendu.

- Monsieur Vincent, il faut que vous parliez aux gars, je ne m'en sens pas capable. Il faut leur expliquer la situation dans laquelle nous nous trouvons et puis, si cela ne vous fait rien, ne parlez pas de cet immeuble.

- Je vais leur parler et les informer sans entrer dans les détails. Il y a une chose qui me ferait plaisir Émile.

- Laquelle Monsieur Vincent ?

- C'est que nous n'attendions pas vingt ans pour nous tutoyer et d'arrêter de nous dire des Monsieur.

- Vous, enfin tu me rappelles ton père dans sa manière de décider. Pour moi, il n'y a aucun problème à se tutoyer, je regrette simplement que ton père ne soit plus là.»

Une fois, tout le personnel arrivé, Vincent les interpella :

« Bonjour à tous. Je voulais juste vous informer qu'à partir d'aujourd'hui, je reprends la direction de l'entreprise, conjointement avec ma sœur. Naturellement Émile, continuera à gérer la production mais en plus, il devient mon bras droit et sera plus souvent au bureau pour m'épauler. Je veux poursuivre la ligne de mon père, l'entreprise doit rester humaine et familiale. N'hésitez pas à monter me voir si quelque chose ne va pas, il y aura toujours une solution. Pour celles et ceux qui se posent encore des questions, le carnet de commande est plein. J'ai un projet pour l'avenir, je vous en reparlerai bientôt. Bonne journée, je me réjouis d'être parmi vous et avec vous.»

Tout le monde retourna à son poste de travail sans manifester une quelconque réaction. Vincent murmura à Émile :

« Personne n'a réagi, tu crois que c'est positif ou non ?

- Ton père avait la confiance totale du personnel, à toi de prouver que tu leur fais confiance, si tu veux qu'il te donne la leur.

- Je vais m'y employer, n'hésite pas à me reprendre si je commets des erreurs, tout cela est tellement nouveau pour moi.

- Vincent, je peux te poser une question sans pour autant que tu te fâches ?

- Bien sûr, il n'y a pas de problème.

- Voilà, dit Émile un peu emprunté. Les casinos, c'est du passé ou encore d'actualité ?

- Non, c'est désormais du passé. Il aura fallu la mort de mon père pour qu'enfin je comprenne la valeur des choses. Si on te pose la question, enfin si les gars te demandent, transmets-leurs ce que je viens de te dire.»

Audrey, dans la matinée, arriva à son tour à l'entreprise. Elle monta directement au bureau et demanda à Émile de sortir. Vincent lui dit aussitôt :

« Ce n'est pas en agissant de la sorte que tu vas te faire des amis dans la conserverie.

- Je m'en fous, je suis juste venu te dire que je pars, puisque tu n'es pas capable de garder notre héritage, je vais le récupérer moi-même.»

Sans rien ajouter, elle claqua la porte, partit comme une tornade en balayant tout sur son passage, démarra sa voiture et s'éloigna à grands coups de gaz. Vincent inquiet face à l'attitude de sa sœur, prit le téléphone et appela Myriam.

« Audrey t'a dit quelque chose sur l'héritage de papa ?

- Oui, je l'ai eue au téléphone hier, elle voulait retrouver Philippe Lekertier et lui faire rendre ce qui ne lui appartenait pas. Je l'ai prévenue de l'inutilité de le faire mais rien n'y fit.

- C'est ce qui me semblait, elle n'en avait pas après toi. Ce matin, elle a éjecté Émile du bureau mais ce n'est pas après lui non plus qu'elle en veut. Elle veut récupérer l'argent de papa, un point c'est tout.

- Tu sais, Vincent, je ne savais pas que ton père voulait me donner son appartement. Une fois lui et moi, enfin tu comprends mais nous ne l'avons fait qu'à une seule reprise. Ton oncle n'en n'a jamais rien su et je compte sur toi pour qu'il ne le sache jamais. C'est tellement vieux cette histoire, ta mère était déjà décédée, n'en parle à personne.

- Tu peux compter sur moi pour être discret, si tu as des nouvelles d'Audrey, appelle-moi.»

Le lendemain, dans un hôtel vers le Mont Saint-Michel, Audrey commence ses recherches.

- Allons, combien de Lekertier en France ? Neuf cent six dans l'annuaire, pourvu qu'il ne soit pas sur liste rouge et que le téléphone ne soit pas au nom de sa femme. Au fait, est-il marié et quel âge peut-il avoir ? Réfléchissons un peu, si je tape sur ce moteur de recherche, Philippe Lekertier, voyons ce que cela donne. Si je savais où mon père a pris son échantillon de population ce serait plus simple. Sur les huit pages de ce patronyme, il y a cinq personnes qui peuvent correspondre. Puisque je ne veux pas leurs téléphoner, je vais essayer de les piéger avec le seul lien possible, *la Belle de Goury*. Sachant qu'elle garde son nom, cela ne devrait pas être trop compliqué. Mon père a choisi une personne proche de l'océan pour profiter de naviguer sur son voilier. Il aura écarté les parisiens et autres départements loin de la mer. Bon, commençons par celui-ci. Il s'appelle Philippe, habite Nantes, 68, quai de la Fosse, au bord de la Loire, ce peut-être lui, allons en route.

Telle une détective, Audrey pénètre dans la cage d'escalier d'un vétuste immeuble nantais. Parmi le panneau de boîtes aux lettres fixé au mur d'entrée, apparaît marqué sur l'une d'elle, au stylo-bille, le nom recherché. Je suis déjà au bon endroit se dit Audrey, il faut que je trouve un truc pour le rencontrer sans qu'il se doute de mon identité. Sur la boîte, figure également, un prénom de femme et le mot menuisier. Cela ne va pas être facile de l'aborder se dit-elle, il va falloir le suivre pour trouver un point de convergence. Prenant une chambre d'hôtel non loin du domicile de ce monsieur, elle l'identifie puis l'épie pendant deux jours. Elle prend des notes, travaille dans une petite entreprise vers Chantenay, soixante ans, une vilaine bonne femme, pas le profil du type qui vient d'hériter d'une très grosse somme. Audrey se décide à l'aborder lorsqu'il sort de son travail.

« Monsieur, s'il vous plaît, je vois que vous sortez d'une menuiserie, pourriez-vous me renseigner ?

- Oui, bien sûr si c'est dans mes cordes, lui dit-il.

- Voilà, j'ai un voilier et j'aimerais faire certains travaux de menuiserie, vous vous y connaissez en bateaux ?

- Pas du tout Mademoiselle, si j'en avais un, je pourrais peut-être vous aider mais là, il faut demander à mon patron.»

Mauvaise piste se dit Audrey, deux jours de perdus, passons au suivant. Il faut toutefois que je change ma méthode d'approche sinon, j'en ai pour une éternité avant de rencontrer mon voleur.

Ah celui-ci, pourquoi pas, ville de La Rochelle, Philippe Lekertier, Rue des Carmes 12. De Nantes à la Rochelle, le trajet est vite avalé. Voyons voir, rue des Carmes, le plan l'indique non loin de la tour de la Chaîne, pratique avec son grand parking tout proche. Numéro 12, j'y suis. L'adresse se présente comme un petit immeuble cossu, en pierre calcaire blanche écrue de la région. À en juger par les personnages sculptés dans le porche d'entrée, la porte à panneaux assemblés en chêne, il s'agit de résidents ayant un certain standing, pour ne pas dire friqués. Entre discrètement et regarde les boîtes aux lettres, se dit-elle, aux abois.

« Vous désirez, Mademoiselle ? » se fit entendre une voix au timbre aigu.

Surprise, Audrey sursauta.

« N'ayez pas peur, je suis la concierge de l'immeuble, je peux vous renseigner.

- Oui, je cherche Monsieur Philippe Lekertier.

- Ah, Monsieur Philippe, vous venez de le rater de peu, il vient de partir.

- À vrai dire, je ne le connais pas avoua Audrey », prise au dépourvu.

Devant l'attitude interrogative de la concierge, il lui fallait réagir vite, trouver un prétexte valable pour en savoir plus sur lui. Se basant sur ce qu'elle était en train de rechercher, elle inventa :

« Je suis généalogiste successorale et il se peut que Monsieur Lekertier fasse partie d'une succession d'un lointain cousin.»

Il n'en fallait pas plus pour lancer la discussion surtout auprès d'une concierge dont tous les potins, dans cette profession, font régulièrement leur fond de commerce.

« Entrez dans ma loge, je vous offre un café, proposa la gardienne assoiffée de confidences.

- C'est gentil de votre part », accepta Audrey.

Comme toute bonne concierge, elle appâte sa proie pour ensuite lui tirer les vers du nez. À ce jeu là, elle ne sait pas que, c'est elle en réalité la proie de cette jeune fille en apparence très sympathique.

« Posez-moi des questions, je vais essayer d'y répondre, lâcha la dame souriante.

- Quel âge et quelle profession exerce t-il ? Enfin tout ce que vous savez de lui.

- Eh, bien Monsieur Philippe est divorcé, a cinquante cinq ans et il est commissaire de police. »

À l'énoncé de la profession, Audrey, se pince les lèvres pour ne pas marquer sa surprise.

« Son ex-femme vit à Paris, c'est là qu'il travaillait avant d'être muté ici. D'ailleurs, il est originaire de la région, c'est lui qui a demandé à revenir à la Rochelle.

- Parlez-moi de lui, aime t-il la mer, la voile ? »

Ça y est Audrey a lancé sa première attaque tout en douceur.

« Vous en avez de drôles de questions, lui répondit la concierge avec une pointe de méfiance.

- Non, enfin c'est juste comme cela pour connaître ses passions, rien de plus.

- Eh bien, cela tombe à merveille, le voilà qui rentre, je vais vous l'appeler.»

Joignant le geste à la parole, elle ouvrit la porte de sa loge et se précipita dans le vaste hall de marbre blanc et noir. Audrey est prise au piège, elle devra en permanence inventer une histoire cependant face à un commissaire de police, la partie est perdue d'avance. Autant lui dire la vérité tout de suite, ce sera plus simple et plus vite fait, au diable si sa dignité n'en sort pas grandie.

« Monsieur Philippe, entrez, il y a là une jeune femme qui désire vous voir.

- Bonjour, je m'appelle Audrey Leroule et j'aimerais avoir une conversation avec vous, mais si vous le permettez, seul à seul.

- Vous êtes bien mystérieuse pour une si jolie jeune fille ?

- Mystérieuse et bien curieuse, ne put s'empêcher de commenter la concierge se sentant mise à l'écart.

- Venez, allons boire un verre au *Surcouf*, un bistrot à deux pas, j'en sors d'acheter mes cigarettes.»

Ayant commandé les consommations, isolés dans un recoin du débit de boisson, Audrey commença à raconter le but de ses recherches. Tour à tour surpris, interrogatif et mal à l'aise devant ce scénario sorti d'un polar, le commissaire ne put s'empêcher de la questionner.

« Jusqu'où auriez-vous été si la concierge ne m'avait pas appelé ?

- À vrai dire, je ne le sais pas. Savoir que j'ai été dépouillée m'enrage tellement que je serais capable de tout.

- Permettez-moi, en tant que policier de vous donner un conseil, vous en ferez ce que vous en voudrez bien entendu. Arrêtez vos recherches, elles ne vous mèneront à rien sinon à rencontrer un de mes collègues. Votre père, comme vous le dites, vous a méprisée en vous déshéritant partiellement, je crois au contraire, qu'il vous a mise en valeur en vous léguant la conserverie, comme lui l'avait reprise. Réfléchissez un peu au lieu de mettre votre liberté en danger. Sa leçon est dure à encaisser, c'est vrai je l'avoue. Il n'est plus là et le pardon sera votre seule issue possible pour aller de l'avant. Reprenez l'entreprise et faites-la fructifier, vous l'aurez de cette manière, votre vengeance envers votre père.»

Audrey confuse, remercia Monsieur Lekertier, prit congé de lui et marcha le long des quais du port des Minimes, absente, honteuse et affaiblie par ce qu'elle venait de vivre.

Les Philippe Lekertier se succèdent, les uns après les autres, un professeur, un concessionnaire Peugeot, ne reste plus que le dernier, un agent immobilier à Lanildut.

Ce doit être le bon se dit-elle, le dernier sur la liste à s'appeler ainsi. Un hôtel à Lampaul fera parfaitement l'affaire, il ne me reste plus qu'à me mettre sur la piste de cet agent. L'adresse de Philippe fut facile à trouver, Lanildut n'est pas New York. Une filature de deux jours et l'adresse de l'agence à Brest fut vite découverte. Dans la tête d'Audrey, trotte un scénario pour provoquer une rencontre, ce qu'elle mit en pratique le lendemain. Pénétrant dans l'agence immobilière, elle se dirigea aussitôt vers Philippe.

« Bonjour, je recherche une maison de standing pour un de mes clients. Je me présente, Anita Durouvray, mandatée par une société privée, dit-elle avec un très large sourire.

- Bonjour, Philippe Lekertier, enchanté de vous rencontrer, je peux certainement vous aider. Que cherchez-vous exactement ?

- Voilà, j'aimerais trouver dans la région de Brest, une villa cossue peu importe le nombre de pièces avec obligatoirement vue sur mer et place d'amarrage pour un bateau. Une belle superficie autour et du calme obligatoire. Je sais, ce n'est pas évident à dénicher, mes clients peuvent aussi succomber au coup de charme. Je compte sur vous pour me présenter des produits.»

Le piège est tendu, Audrey est souriante, elle porte un jean moulant, un chemisier translucide laissant entrevoir les courbes de sa poitrine. Sa chevelure est retenue par un bandeau à carreaux blanc et vermillon, un rouge à lèvres vif couvre ses lèvres, ces deux artifices lui confère le style vintage des années soixante auxquels Philippe a l'air d'accrocher immédiatement.

« Demain matin neuf heures, cela va pour vous, lui dit-il.

- Parfait, au fait, connaissez-vous un bon restaurant, j'aimerais réserver une table pour ce soir.»

Philippe allait-il mordre à l'appât ?

- Oui, bien sûr, je passe vous prendre, dit-il. À quel hôtel êtes-vous et à quelle heure puis-je venir vous chercher ?

Le piège se refermait lentement et telle une pieuvre, Audrey allait l'enserrer et le broyer. Les collègues de Philippe, immédiatement le taquinèrent sur son soudain intérêt pour cette cliente et son empressement à répondre à ses désirs. Purement commercial s'empressa-t-il de préciser, je ne vais pas manquer une affaire et tant pis si la cliente est jeune et jolie.

À dix-neuf heures cinquante, devant *l'hôtel du belvédère*, Philippe arrête le moteur de sa voiture. Il vient de mentir à sa femme en prétextant un dîner pour une grosse vente, c'est la première fois qu'il use de ce stratagème mensonger. Lui, si fidèle, si aimant envers son épouse, se surprend de la manière dont il agit. Pour s'auto-rassurer, il se dit, c'est un dîner et rien de plus, je ne fais aucun mal à rencontrer une cliente en dehors des heures de bureau. Audrey apparaît, elle est vêtue pour cette rencontre d'une robe bleu marine ajustée au corps, taillée sobrement au-dessous du genou, échancrée dans le dos laissant entrevoir la naissance de ses fesses. Ses cheveux lissés descendent de chaque côté de ses épaules dénudées, un collier d'ambre grise rehausse un maquillage léger.

Ils roulent quelques kilomètres jusqu'à un petit restaurant de bord de mer. Philippe raconte son enfance et questionne à son tour Audrey :

« Anita, je peux vous appeler ainsi, parlez-moi de vous.

- Que vous dire, sinon que j'ai vingt-sept ans et suis célibataire, je voyage énormément pour mon travail et j'aime la plaisance.

- Avez-vous vos parents ?

- Non, hélas, ils sont disparus.

- Que faisait votre père ?

- Il était professeur, dit-elle poursuivant dans son mensonge sans hésiter.

- Vous aimez la plaisance m'avez-vous dit ?

- Oui j'adore, j'ai l'occasion de la pratiquer en vacances et vous ? lui demanda-t-elle sournoisement.

- Mon père avait un modeste voilier, quand nous étions petits, nous partions en mer le week-end, c'était magique. Je prends actuellement des cours de navigation, je viens d'hériter d'un sloop.»

Philippe vient de lâcher la phrase de trop. Audrey sait à présent que c'est bien lui son voleur d'héritage. N'y laissant rien paraître, elle lui dit l'air étonnée :

« Comment ça, vous venez d'hériter d'un voilier ?

- C'est une drôle d'histoire qui m'arrive, je ne voudrais pas vous déranger avec cela.

- Non, au contraire, racontez-moi, votre histoire a l'air passionnante.»

Le notaire, le donateur, le tirage au sort, le voilier, l'argent des comptes anglais, rien n'y manqua dans le récit de Philippe.

« Vous n'êtes pas allé à la lecture du testament, mais pourquoi ?

- La peur de rencontrer la famille, de croiser leurs regards peut-être remplis de haine pour certains. J'ai l'impression de les avoir dépouillés d'un héritage qui leur revenait de droit. Le notaire m'a parlé d'enfants immatures, je ne voulais pas avoir en face de moi, un paumé et une gamine me jeter leur venin à la figure.

- Que savez-vous d'elle ?

- Rien, c'est vrai. Je l'imagine sournoise, calculatrice, froide pour que son père la déshérite de la sorte.

- C'est le notaire qui vous l'a dépeinte ainsi ?

- Non pas du tout, il est très respectueux envers cette famille et à vrai dire, il avait l'air d'être venu à contrecœur me trouver.»

Sans le savoir, Philippe venait de résumer le caractère d'Audrey en de nombreux points de sa personnalité.

« Alors pourquoi ne pas refuser cette manne providentielle ? poursuivit Audrey.

- Tout simplement qu'en cas de refus de ma part, il y avait une liste d'autres héritiers tirés au sort comme moi pour me remplacer.

- C'est trop, s'emporta Audrey, un notaire vient vous trouver pour vous donner de l'argent et vous ne vous posez pas de questions. Vous le prenez sans avoir le moindre remords pour les enfants du disparu.

- C'est facile de me critiquer, qu'auriez-vous fait à ma place ? Je suis sûr que vous auriez agi de la même manière », répliqua Philippe exaspéré.

Voyant qu'elle se dévoilait par ses questions trop précises et son attitude agressive, elle changea de stratégie.

- Alors, vous allez partir en mer avec votre famille. Je vois une alliance à votre doigt.

Philippe, gêné, glissa instantanément sa main sous la table. Audrey rit en lui disant :

- C'est trop tard, je l'ai vue.

La soirée se termina entre vraies et fausses confidences, Philippe était tombé sous le charme de cette belle inconnue et la raccompagna à son hôtel.

« Bonjour Philippe, bien dormi ? dit Audrey, le lendemain matin à neuf heures en entrant dans l'agence.

- Oui et vous, prête pour découvrir la Bretagne ? »

Notre agent immobilier fit visiter demeures anciennes et malouinières restaurées. Anita joua son rôle d'agent de transaction en poussant le jeu jusqu'à parler de commissions indirectes.

« Ce soir, Anita c'est moi qui vous invite, dit Philippe.

- Avec plaisir, je rêve de noix de Saint-Jacques au vin jaune, c'est un délice.

- Je connais un petit resto vers le port de Recouvrance, ses noix sont tout simplement merveilleuses.»

Une nouvelle soirée de confidences, un peu plus intimes, les rassembla devant une bonne table. Audrey aguichante, laissant entrevoir une relation plus poussée, finit par déstabiliser quelques peu Philippe.

« Parlez-moi de votre femme, vous êtes heureux ?

- Très heureux avec notre petite fille de deux ans. Elle s'appelle Gwenaëlle, un joli prénom, vous ne trouvez pas ?

- En effet, acquiesça Anita. Vous avez des projets en famille ?

- Je pense à ma carrière en premier, ma femme, elle, rêve de partir sous les tropiques à bord de la *belle de Goury*. Elle aimerait avoir un deuxième enfant, les tropiques lui paraissent bien pour le faire. À vrai dire, je ne sais pas encore ce que nous ferons, c'est tellement nouveau.

- L'amour sous un cocotier, allongé sur une plage de sable blanc avec la mer comme toile de fond, c'est romantique et tellement excitant, dit-elle languissante. J'aimerais être à la place de votre femme pour vivre ces merveilleux moments.»

De retour à l'hôtel, elle l'invita à monter dans sa chambre, il accepta sans remords et la suivit.

Dés le lendemain, le comportement d'Audrey changea, elle téléphona sèchement à l'agence pour donner rendez-vous à Philippe dans un bar. Surpris, il s'y rendit. S'asseyant à une table, le regard interrogatif, il fut vite mis au courant.

- Bonjour Philippe, lui dit-elle, je me présente, Audrey Leroule, la gamine immature dont vous avez volé l'héritage.

Pour Philippe, le ciel vient de lui tomber sur la tête. Il bredouille :

- Anita c'était bidon ?

Elle ne prit même pas en compte cette question et lui dit :

« Voilà, nous allons faire simple, soit vous me rendez ce qui ne vous appartient pas, soit je vais trouver votre femme.

- Allez-y, elle ne vous croira pas, lui répliqua-t-il l'air sûr de lui.

- Si vous y tenez vraiment, je lui ferai visionner une petite vidéo, tournée à l'hôtel la nuit dernière.»

Son visage changea instantanément de couleur, passant du rouge de colère au blanc livide.

« Non, vous n'avez pas le droit de faire ça.

- Et vous, vous avez le droit de détenir ce qui n'est pas à vous, alors donnant, donnant, j'efface ma vidéo contre une signature chez le notaire.

- C'est du chantage !

- Oui, parfaitement. Vous pourrez garder ce maudit voilier que je n'ai jamais aimé mais rendez-moi l'argent.

- Laissez-moi jusqu'à lundi pour réfléchir, lui demanda t-il complètement transfiguré.

- Lundi soir, je téléphonerai à Maître Coquerel, je connaîtrai la décision que vous aurez prise.»

Elle se leva et quitta le bar, laissant Philippe seul accoudé sur la table, perdu et désespéré. Se saisissant de son portable, elle appela son frère toute excitée :

« Vincent, j'ai retrouvé notre voleur, il habite Lanildut. Il a été difficile à localiser mais cette fois, je l'ai.

- Que dis-tu, tu as retrouvé Philippe Lekertier ?

- Oui et il devra nous rendre ce qui est à nous.

- Arrête Audrey, tout ce que tu vas faire ne va servir à rien.

- Il sait qui je suis et j'ai de quoi le faire chanter. Si d'ici lundi, il n'appelle pas le notaire pour refuser l'héritage de papa, je vais tout déballer à sa femme.

- Qu'as-tu encore manigancé pour en arriver-là ?

- Je te l'expliquerai dès mon retour, mardi midi.

- Non, Audrey, fiche-lui la paix, tu n'as pas le droit d'agir comme tu le fais.»

En guise de réponse, elle coupa la communication et ne décrocha pas ensuite aux appels répétés de son frère.

.....

Sur Ramsey, mi-décembre.

« Michel, Michel, où es-tu ?

- Ici, je cherche une cale de bois pour bloquer le pied du sapin de Noël.

- J'ai téléphoné à Suzy, elle vient nous voir et passer Noël avec nous. Demain, elle arrive avec le bateau ravitailleur.

- Tu crois raisonnable qu'elle me rencontre ?

- Je lui dirai de ne rien révéler, je sais que je peux compter sur elle. Cela me fait tellement plaisir de la revoir, il y a bientôt une année que je ne l'ai pas serrée dans mes bras.

- Tu comptes lui dire que toi et moi, nous formons un couple ?

- Oui, bien sûr. C'est une deuxième chance qui m'est donnée et puis rencontrer l'amour sur une île déserte, ce n'est pas banal.

- J'avoue, tu as raison, je te remercie de ne pas m'avoir baptisé Vendredi », dit Michel en riant.

Il fait un temps magnifique en cette mi-décembre et malgré la brièveté du jour, l'on ne croirait pas que Noël approche à grands pas.

Michel et Dorothy sont prêts à recevoir avec enthousiasme Suzy. Pour ce faire, ils ont préparé la petite chambre, un Christmas Pudding et commandé à Jack, une dinde monstrueuse pour la rôtir le jour venu. Au bord de la cheminée sont accrochées de vieilles chaussettes, des bouquets de bruyères en guise de houx ainsi que des guirlandes. L'ensemble décorant sobrement la maison pour fêter un Merry Christmas selon la tradition.

Le bateau ravitailleur, fidèle à son habitude, s'approche du petit ponton. Pour l'occasion, Michel et Dorothy, main dans la main, vont accueillir leur invitée. À leur vue, Jack, le patron du bateau, à grands coups de corne de brume, répond à leurs signes de mains lointains.

Soudain à l'appontage, une silhouette masculine se relève d'un banc à l'arrière de l'embarcation. Dorothy est tétanisée, elle vient de voir un fantôme, celui de son ex-mari Paul. Impatiente, Suzy est la première à poser le pied sur l'île, elle saute dans les bras de sa mère, toujours immobile, prise dans une gangue rigide. Michel s'inquiète de son manque de réaction et lui caresse les reins pour la sortir de sa pétrification.

« J'ai une surprise, dit d'une voix enjouée Suzy. Je ne suis pas venue seule, papa a profité de m'accompagner pour te voir. »

Dorothy, voyant son ex-mari débarquer à son tour, lui dit sèchement :

« Si tu as quelque chose à me demander c'est le moment avant que le bateau ne te ramène à terre !

- Merci pour l'accueil, je voulais juste te rapporter ce traité sur la distillation des eaux-de-vie qui appartenait à ton père. Je l'ai trouvé au grenier en y faisant de l'ordre, j'en ai profité pour le faire relier à l'ancienne.»

Intrigué par la présence de Michel tenant la main de son ex-femme, il s'adressa directement à lui :

« Bonjour, monsieur, qui êtes-vous ? »

Michel immédiatement agacé par l'attitude de Paul s'empressa de lui répondre dans un anglais approximatif :

« Son prochain mari, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, mais si vous en voyez un, dites-le moi tout de suite.»

Suzy sentant la situation s'envenimer s'interposa :

« Allons, vous n'allez pas vous chamailler tout de même. Je pensais que la visite de papa, t'amenant ce vieux livre permettrait peut-être de vous réconcilier.

- Désolée Suzy, lui répondit sa mère, je n'ai plus rien à dire à ton père, le passé est le passé, il serait préférable qu'il reparte tout de suite pour le continent.»

Paul prétexta de passer un coup de téléphone pour s'éloigner légèrement, Suzy quant à elle, navrée d'avoir provoqué ce malentendu, se confondait en excuses. Le ravitaillement déposé, Paul regarda une dernière fois Dorothy et monta à bord. Les minutes qui suivirent le départ du bateau furent longues, personne ne se hasarda à prendre la parole, la tension provoquée par la venue de Paul était palpable. Michel, pour faire retomber la pression, une fois le ravitailleur s'éloignant, prit Suzy sous le bras et en marchant vers la maison, lui dit :

« Suzy, je suis content de te rencontrer, ta mère m'a tellement parlé de toi, tu sais, elle est très fière de toi.

- Ainsi, vous êtes le nouvel ami de maman, elle m'a parlé de vous comme son invité, je ne savais pas votre projet de mariage.

- À vrai dire, ajouta Michel, ta mère n'était pas encore au courant, je pense que mes propos vis-à-vis de ton père, ont dû la surprendre.

- J'imagine, lui qui pensait la reconquérir, il est certainement déçu mais le connaissant, il n'a pas dit son dernier mot.

- N'aie crainte pour ta mère, j'éprouve pour elle de réels sentiments et souhaite vivre avec elle, je ne laisserai pas ton père la harceler par ses désirs de reprendre une vie commune. Demande-lui ce qu'elle en pense.»

Arrivés dans le salon, Dorothy invita Michel et Suzy à partager une tasse de thé Orange Pekoe qu'elle venait de recevoir par le bateau. La conversation reprit à l'initiative de Suzy.

« Maman m'a dit que vous avez des problèmes avec la France, vous êtes venu vous cacher ici n'est-ce-pas ?

- Pour être franc avec toi, dit Michel, en France l'on me croit mort, mais en réalité je revis ici auprès de ta mère. Si tu le veux bien, j'aimerais rester anonyme, aux yeux de tous. Je fuyais un passé qui ne convenait plus lorsque je me suis retrouvé sur Ramsey. Ta mère m'a réconcilié avec la vie, j'y ai rencontré l'amour et je ne laisserai personne nous séparer.

- C'est vous, le héros du dernier livre de maman ?

- Elle ne m'a pas laissé le lire, je pense que oui. Dieu sait quelles horreurs a-t-elle pu lui faire dire et lui faire endurer.

- Non, au contraire, il est très attachant et je dois dire que vous lui ressemblez en de nombreux points, dont l'horrible casquette que vous avez sur le crâne.»

Ils rirent de bon cœur, l'ambiance pesante des premières minutes faisant place aux retrouvailles d'une famille.

« Michel, puis que vous allez être mon beau-père, puis-je vous tutoyer ?

- Holà, s'exclama Dorothy, vous ne m'avez pas demandé mon avis ! »

Michel, ôta sa casquette, puis, prit la parole sur un ton grave et sérieux :

« Dorothy, devant Suzy comme témoin, veux-tu m'épouser ?

- Oui répondit-elle sans hésiter mais seulement quand tu auras réglé tes affaires en France. Je ne veux pas que notre union se fasse dans le secret.

- Au printemps prochain, j'irai à Cherbourg, je m'expliquerai de mon geste et nous pourrons nous marier, promit Michel.»

.....

Lampaul, lundi 16 décembre.

Lampaul subit un fort coup de vent venu de la mer d'Iroise. Audrey compose le numéro de téléphone de Maître Coquerel depuis la chambre de son hôtel, l'ultimatum adressé à Philippe est arrivé à son échéance. Devant la réponse négative du notaire, sa décision n'a pas changé, elle va révéler demain à Jacqueline, son aventure d'un soir avec son mari Philippe. Et tant pis, si cela ne sert à rien, elle aura eu au moins sa vengeance.

Au domicile des Lekertier, Philippe rentre de son travail, le visage défait, les traits tirés et le regard sur les chaussures. Contrairement à son habitude, un petit « coucou » joyeux ne se fait pas entendre sitôt la porte d'entrée ouverte. Intriguée, Jacqueline l'interpelle :

« Oh, toi, cela ne va pas. Que se passe t-il ? Je t'observe depuis quelques jours et je trouve bizarre ton attitude. Qu'est-ce que tu as, dis-moi, je peux t'aider ?

- Avant que je t'explique, je veux juste te dire que je t'aime, notre petite Gwenaëlle et toi sont ce que j'ai de plus précieux au monde.

- C'est si grave que ça pour que tu me fasses cette déclaration.
- Oui.
- Parle, dis-moi ce qui ne va pas. Nous nous sommes toujours dit la vérité, n'est-ce pas ?
- Oui, c'est vrai mais là, j'ai fais une grosse connerie.
- Alors dis-moi tout, je serai avec toi, quoi qu'il arrive.»

Alors péniblement mot à mot, il commence à révéler sa mésaventure ou plutôt son aventure avec Audrey.

« Je t'ai parlé, l'autre jour, d'une cliente très jeune à la recherche d'une villa de luxe pour un client fortuné. En réalité, c'est la fille de Michel Leroule, celui qui nous a légué sa fortune. Ne la connaissant pas, je ne me suis pas méfié de ses intentions. Le soit-disant souper pour la conclusion d'une affaire, c'est avec elle que je l'ai partagé. Le lendemain, nous avons visité des villas, ne laissant rien apparaître de son imposture. Ce soir là, je t'ai encore menti, c'est de nouveau avec elle que j'ai passé la soirée. Pendant le repas, elle m'a clairement fait comprendre son envie de coucher avec moi, je l'ai suivie à l'hôtel, sans réfléchir aux conséquences. Ce n'était plus moi, je te demande pardon, je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai perdu la tête. Si tu savais à présent comme je m'en veux.»

Jacqueline n'en croit pas ses oreilles face à la confession de son mari. Des larmes coulent sur ses joues, la terre entière vient de s'effondrer sous ses pieds, elle reste immobile sans réaction. Entre deux sanglots, elle lui dit :

« Pourquoi me racontes-tu cela ?

- Elle veut me faire chanter. Avec son téléphone portable dissimulé je ne sais où elle a filmé nos ébats. Si je ne renonce pas à l'héritage de son père, elle viendra te révéler notre aventure. Elle s'en fout du bateau, elle veut uniquement l'argent.»

Puis après un long silence, il poursuit :

« Je voulais être le premier à te le dire. Je préfère que tu l'apprennes de ma bouche et non de la sienne.

- Je me doutais bien que cet argent nous apporterait des ennuis, dit Jacqueline.
- Que veux-tu que je fasse, tu veux lui rendre son argent ?
- Ça jamais, elle s'est moquée de toi, m'a humiliée, je ne veux plus de cet héritage. Au lieu de nous aider, cet argent brise notre couple. Je veux que tu ailles voir ce notaire et que tu renonces à la succession.
- Mais si je renonce, ce sera elle qui en bénéficiera. Non, voilà ce dont à quoi, j'ai pensé tous ces jours en ruminant cette histoire. Je vais aller voir le notaire et lui demander de verser cet argent à une œuvre caritative. Il doit bien en exister une pour soulager les veuves de marins dans le besoin ? En faisant ainsi, nous respectons, je pense, l'éthique de Monsieur Leroule.
- Ton idée me plaît, dit Jacqueline et que fais-tu de notre couple dans tout ça ?

- Je t'aime trop, je comprendrais que tu veuilles me quitter, ne le fais pas je t'en supplie.
- Alors partons loin d'ici, quittons cette région, emmène-moi dans les îles où il fait toujours beau. J'apprendrai à oublier sous le soleil, dit-elle en sanglotant.
- Dans quelques jours, je passe mon permis de navigation, nous partirons sur la *Belle de Goury*, voir les plages de sable blanc bordées de cocotiers, je te le promets. J'ai commis une faute en te trompant, je ne veux pas te perdre avec notre petit ange.»

Le lendemain dans la matinée, au domicile des Lekertier, s'étant assurée de l'absence de Philippe, Audrey sonne à la porte. Jacqueline lui ouvre portant Gwenaëlle dans ses bras, les yeux rougis par des larmes encore fraîches.

« Bonjour Madame, vous êtes Jacqueline, la femme de Philippe. J'aimerais vous faire visionner une petite vidéo enregistrée avec votre mari.

- Ce ne sera pas nécessaire, j'attendais votre visite, dit Jacqueline, profondément triste. Mon mari m'a parlé de vous, m'avouant son infidélité. J'avoue, j'ai été très surprise de sa faiblesse et énormément déçue. Votre chantage n'y changera rien, vous ne le ferez pas plier. Il regrette sincèrement de vous avoir suivie à l'hôtel. En vous voyant, je comprends son passage à vide, vous êtes belle et séduisante, je pense que peu d'hommes ne peuvent vous résister. Puis-je vous poser une question ?

- Bien sûr, dit Audrey, un large sourire aux lèvres.

- Quel plaisir avez-vous à faire du mal ? Regardez cette petite fille de deux ans, en voulant briser notre couple, c'est à elle que vous faites du mal. L'argent de votre père, nous ne sommes pas venus le chercher, il nous a été donné sans que nous le sachions. Je pense qu'il voulait vous donner une leçon, il a réussi sans se douter du résultat. En voulant vous punir, il nous a punis nous aussi. Cet argent, vous ne l'aurez jamais. Philippe doit être à présent chez Maître Coquerel, il fait don de l'héritage de votre père à une organisation d'entraide aux veuves de marins péris en mer. Dans peu de temps, nous quitterons la Bretagne à bord de la *Belle de Goury* et disparaîtrons, sous d'autres latitudes, loin de vous et de la haine qui vous hante. Je vous plains avant tout plus que je ne vous en veux. Seule vous resterez, aigrie, à en vouloir aux autres et à la terre entière alors que c'est à vous qu'il faut vous en prendre. J'ai pardonné à Philippe, pas pour notre fille mais tout simplement parce que je l'aime.»

Devant une telle résolution mais surtout par la justesse de Jacqueline dans la voix, Audrey partit sans un mot, touchée par la vérité des paroles. Elle regagna sa voiture, démarra en trombe puis au bout de cinq cent mètres, elle écrasa la pédale de freins. Sans raison apparente, elle se regarda longuement dans le rétroviseur et soudain une larme coula sur ses joues. La première depuis des années, celle qui fait mal, une vraie, venue de sentiments, et non pas de faux semblants. Son père, à titre posthume venait de lui infliger la fessée que gamine, elle n'avait pas eue. L'amour existe vraiment, l'on peut aimer même après avoir été trompé, pardonner et se sentir plus fort. La vie d'un couple est à ce prix, l'autre est un pilier sur lequel se reposer quant bien même il présente des fissures. L'amour de cette femme est plus gigantesque que toute sa haine à elle. Jacqueline, au lieu d'être anéantie, l'avait mise, elle, au tapis. Sa vengeance, toute sa rage et son besoin de richesse s'écroulaient face à l'amour indestructible de cette femme. Sans argent, ils allaient partir avec pour seul bagage leur amour et le fruit de celui-ci, leur petite fille.

.....

Londres, le 23 décembre au matin.

Sur le quai de la gare de Saint Pancras et dans toutes les gares anglaises, l'on peut entendre les marchands ambulants de journaux crier les manchettes des quotidiens.

- Demandez, le Daily Mirror, le mystère d'une disparition résolu, demandez le Daily Mirror.

Michel occupait la Une du journal, sa photo prise visiblement avec un téléphone portable, le montrant au bras de Dorothy sur le ponton de l'île de Ramsey. L'article, signé de Paul Mac Taylor, racontait la disparition de Michel.

« Il a trouvé l'amour auprès d'une romancière célèbre Mary Warwick de son vrai nom Dorothy Towerson. Son dernier roman a été simple à écrire, etc. etc. »

Tout le venin de Paul ressortait dans ce torchon de papier. Visiblement, il avait effectué des recherches sur Michel, la jalousie faisant le reste dans le style de son écriture.

« Il abandonne ses enfants, son entreprise en faillite, perturbé depuis la mort de sa femme, il se cache sur Ramsey faisant croire à sa mort.... »

Rien ne lui a été épargné dans l'article, son improbable amour envers Dorothy profitant d'elle pour se cacher sur cette île, sans oublier sa fameuse prestation devant les caméras de la télévision Française.

La nouvelle a eu tôt fait d'arriver de l'autre côté du Channel par le biais de la télévision. Paul ayant fait les choses de manière à éclabousser le plus possible sa femme et son amant. Tandis que sur Ramsey, la nouvelle n'est pas encore arrivée, à Cherbourg, c'est la stupéfaction. Tous ceux qui connaissent Michel sont médusés, comment a-t-il pu faire ça ? La question principale qui revient est pourquoi ? Autant de choses auxquelles il devra répondre d'autant plus que les affaires maritimes souhaitent le rencontrer. Des langues se délient comme d'habitude dans ce genre d'histoire.

« Je me doutais qu'il n'était pas mort ou encore ça ne m'étonne pas, il m'a semblé le voir à tel ou tel endroit. »

Vincent, à l'annonce de sa réapparition, est abasourdi et à vrai dire incrédule. En lui se bousculent les sentiments de joie, son père est vivant mais également de colère face à cette triste comédie. En moins de temps qu'il n'en faut, voulant se rendre compte par lui-même, il prend le premier ferry pour Rosslare. En optant pour le transit par l'Irlande, le temps de trajet s'en trouve réduit, puis enfin de Rosslare à Fischguard. Est-ce bien son père, en tout cas la photo a l'air de le prouver, il veut tout savoir au plus vite. Pourquoi son père a mis en scène sa disparition et sa mort, pourquoi, pourquoi....

Il appelle Audrey :

« Ah enfin, tu daignes enfin répondre à mon appel, lui dit-il énervé.

- Si c'est pour me faire engueuler, je te préviens, je raccroche.
- Non, tes histoires d'héritage, je m'en fous. Papa est vivant, il est sur une île en Angleterre.
- Qu'est-ce que tu dis, papa est vivant ?
- Oui, il nous a fait croire à sa mort, en réalité, il se cache.
- Tu es sûr ?
- Oui, c'est la Une des journaux anglais, j'ai vu une photo de lui à la télé et je l'ai reconnu.
- Tu es à Cherbourg ?
- Non, je suis sur un ferry en direction de Fischguard, je veux le rencontrer et avoir une explication avec lui.
- Je rentre à Cherbourg, appelle-moi, dès que tu l'auras vu.
- C'est ça, tu as quelque chose à lui dire ?
- Oui, dis-lui simplement qu'il avait raison.
- Raison de quoi ?
- Dis-lui seulement ça, je suis sûr qu'il comprendra.»

En moins de vingt quatre heures, il aborde l'île de Ramsey avec l'aide de Jack et se dirige dans la nuit vers la seule maison présente. Blake déjà en alerte se met à aboyer en fixant la porte.

- Qu'est ce que tu as Blake, c'est Noël qui te rend nerveux ?

Il est vingt heures, en ce vingt-quatre décembre lorsqu'il frappe à la porte de Dorothy. Ses coups sur la porte d'entrée résonnent avec surprise, personne n'est attendu pour le réveillon. Suzy s'empresse de dire pendant que Michel et Dorothy sont en cuisine s'occupant de la dinde :

« Ne bougez pas, je vais répondre. »

Elle ouvrit la porte, une ombre occupant l'embrasure, lui dit simplement :

« Je veux parler à mon père, je sais qu'il se cache ici. »

Michel, du fond de la cuisine, reconnut cette voix familière, les yeux écarquillés, il ne bougea plus, pas même un mouvement de cils était visible tellement la surprise l'envahissait. Dorothy comprit immédiatement la situation, elle sortit de la pièce précipitamment et s'adressant à Vincent, elle lui dit :

« Vous êtes Vincent, entrez, votre père est là. Pour l'instant, il est incapable de bouger, tellement son émotion est forte.

- Je veux le voir, je veux qu'il m'explique pourquoi il a fait cela.»

Michel, blême, tremblant fit son entrée sans dire un mot, puis ayant dévisagé son fils, se précipita vers lui et l'enlaça avec force.

« Pardon, pardon, je ne voulais pas vous faire de peine, dit-il entre deux sanglots. Je ne pouvais plus, je voulais disparaître, fuir, oublier, ne plus penser. C'est lâche, je sais, mais j'étais au bout du rouleau. Mourir aurait été la solution, je n'ai pas pu. »

Vincent, l'étreignait avec toute sa peine passée, versant lui aussi des larmes de joie, sous les yeux attendris des deux femmes.

Michel, au bout de longues minutes, se ressaisissant, demanda :

« Comment as-tu fait pour me retrouver ?

- On ne parle plus que de toi à la télé et dans les journaux. »

Dorothy, à ce moment précis, vociféra :

« Le salaud, il a osé », puis s'adressant à Suzy, elle lui dit :

« Ton père est vraiment une ordure, faisant semblant de téléphoner l'autre jour, il nous a, en réalité, pris en photo dans le but de nous nuire.

- Audrey est au courant elle-aussi, demanda Michel ?

- Oui, je l'ai eue au téléphone, je lui ai dit que je partais à ta rencontre.

- Que t'a-t-elle dit ?

- Elle m'a seulement demandé de te dire que tu avais raison et que tu comprendrais ses paroles. Elle a retrouvé Philippe Lekertier, je n'en sais pas plus, d'après ce que j'ai compris, elle a voulu le piéger.

- Toujours avec son fichu caractère, je vois.

- Non, elle a changé, depuis que son Christian l'a plaquée pour une plus jeune qu'elle. Quand reviens-tu à la conserverie ?

- Vincent, si je rentre à Cherbourg, ce ne sera que pour un, voire deux jours, ma vie est désormais ici avec Dorothy. Je vais l'épouser dès que je pourrais, elle m'a ouvert sa porte puis son cœur, sans elle je ne serais peut-être plus là. Elle m'a recueilli, ne m'a rien demandé et sa confiance envers moi fut immédiate. Avant j'étais mort, elle m'a redonné goût à l'existence, maintenant que je revis, je ne veux plus la quitter. Alors oui, Vincent nous irons à Cherbourg ensuite je reviendrai ici.

- Venez dit Suzy, j'ouvre une bouteille de champagne français, c'est Noël ce soir. Il n'y a rien de mieux pour faire la fête lors de retrouvailles. »

Vincent posa mille questions à son père, Michel en laissa plusieurs sans réponses dont ses raisons profondes de vouloir disparaître à tout prix.

« Alors, dit Vincent, si le mari de Dorothy n'avait rien révélé, tu ne serais jamais réapparu ?

- Au printemps prochain, je serais venu à Cherbourg vous l'expliquer, je suis conscient qu'un jour ou l'autre, quelqu'un m'aurait reconnu, c'est pourquoi je voulais le faire moi. Paul est jaloux, il n'a pas su garder sa merveilleuse femme. En la voyant à mon bras, j'imagine qu'il n'a pas pu résister à savoir qui je suis. Au fond c'est peut-être mieux ainsi.

- Michel, je t'accompagnerai en France, je veux aller à Cherbourg et être à tes côtés lors de ta rencontre avec les enquêteurs, dit Dorothy.

- Laissons passer les fêtes et le flot médiatique se déverser sur moi, nous irons au début janvier. Vincent, peux-tu prévenir les autorités que je serai de retour, le lundi six au ferry.

- Tu peux compter sur moi, je serai là aussi avec Audrey pour t'accueillir.

- Et moi alors, dit Suzy, vous ne voulez pas de moi ?

- Bien sur que oui, ma chérie, dit sa mère. Je croyais que tu devais rentrer à Londres pour cette date là justement ?

- Je vais m'arranger, votre histoire est trop belle pour la quitter en plein rebondissement sans assister à l'heureux dénouement. Et puis, je dois dire Michel me plaît, il peut compter sur moi, papa n'a pas été chic du tout.»

Puis se levant du fauteuil, elle prit Vincent par la main.

« Vincent, viens je vais te faire visiter la maison. La cachette de celui recherché par toutes les polices du monde, lui dit-elle en pouffant de rire.»

Vincent la suivit, des éclats de rire se firent entendre au fur et à mesure des pièces découvertes. Michel enlaça Dorothy, approcha son visage du sien et lui murmura « Je t'aime.»

Le lendemain matin, très tôt, le moteur du bateau ravitailleur se fit entendre. Jack, l'ami fidèle revenait chercher Vincent pour reprendre le ferry.

Vincent, sur le ponton enserra son père dans ses bras.

« Je suis heureux de t'avoir retrouvé, dorénavant beaucoup de choses vont changer, je ne veux pas te perdre une deuxième fois. Tiens, voici mon nouveau numéro de portable, appelle-moi quand tu le voudras.»

Puis il embrassa Dorothy en la remerciant d'avoir recueilli son père et lui demanda :

« Vous n'avez pas vu Suzy? »

À ce moment une voix se fit entendre.

« Eh, attendez-moi ! »

Toute essoufflée, Suzy arriva, ayant couru le long du chemin de la maison au ponton. À sa main, son sac de voyage, prêt pour le départ.

« Maman, j'accompagne Vincent à Cherbourg. Je ne veux pas le laisser seul et puis vous avez l'habitude d'être tous les deux. Profitez-en pour faire des bêtises, dit-elle avec un sourire complice.

- À dans quelques jours ma chérie, dit Dorothy. Vincent, je vous la confie, prenez soin d'elle.

- N'ayez crainte, elle est en de bonnes mains, lui répondit-il. »

Le *William Shakespeare*, le ferry reliant Rosslare à Cherbourg doit quitter le quai en ce début de soirée. C'est un bateau d'un blanc immaculé d'une hauteur de trois ponts. Le raffinement règne à bord, son pont supérieur est parcouru par une longue coursive fermée,

aménagée pour les joggeurs, sur ses côtés, des fauteuils relaxants lui donnent un air de transatlantique. Le grand salon, vaste et éclairé, peut accueillir pas moins de trois cent personnes. Son sol recouvert d'une moquette bleu roi s'harmonise parfaitement avec le bois de merisier présent sur les parois. Une succession de miroirs donne l'impression de gigantisme par le reflet d'eux-mêmes. La teinte pastel bleu-gris du plafond est rehaussée d'une multitude de petites étoiles dorées. De vastes fauteuils confortables recouverts de velours gris s'articulant autour de canapés profonds invitent au repos.

Du côté de la passerelle, règne l'effervescence. Un problème, une heure avant le départ, a été détecté par l'opérateur instruments.

« Capitaine, le système AIS³² ne fonctionne que par intermittence, avisa-t-il l'officier.

- Faites appeler de suite la maintenance du port et tenez-moi au courant. »

Un électronicien arrive de toute urgence et confirme le diagnostic, le système de détection est hors service.

« Pouvons-nous réparer ? questionna le Capitaine.

- Impossible, il faudra procéder à une révision complète dès que possible. Je suis désolé, je ne peux rien faire pour le moment.

- Je prends acte, faites le nécessaire pour que ce soit réparé à Cherbourg demain. Confirmez-moi que le radar quant à lui est opérationnel, demanda l'officier.

- En principe oui Capitaine mais il n'est pas impossible que des interférences peuvent se produire avec l'ensemble des systèmes de détection.

- Si j'ai bien compris résuma l'officier, nous allons appareiller sans système de détection et avec un radar fonctionnant de manière aléatoire ?

- C'est tout ce j'ai à vous proposer Capitaine, à vous de prendre la décision de reporter ou non la traversée », déclara l'électronicien.

Prendre la mer ou non, tel est maintenant le dilemme du Capitaine. Il demanda le silence et informa le personnel de passerelle de l'avarie de détection. Il s'adressa ensuite à son second pour lui demander d'établir avec lui la liste des risques encourus et les mesures à envisager.

Ne voulant l'un et l'autre renoncer à la traversée, de peur d'avoir des remontrances de leur hiérarchie, ils décidèrent d'un commun accord d'appareiller malgré l'absence de l'AIS.

« Messieurs, je compte sur votre vigilance et vos compétences, nous allons tout de même prendre la mer, informa l'officier à son personnel. Puis, il ajouta que certains bateaux de pêche éteignaient volontairement ce système pour ne pas révéler aux autres pêcheurs leur position. Pour conclure, il souhaita à tous une bonne traversée.»

À l'heure précise le ferry largue les amarres, la mer est agitée. Suzy redoute d'être malade.

« Je resterai au salon pour la nuit, de toute façon, je n'ai pas de cabine.

³² AIS : En anglais Automatic Identification System est un système d'échanges automatisés de messages entre navires par radio qui permet aux navires et aux systèmes de surveillance de trafic (cross en France) de connaître l'identité, le statut, la position et la route des navires se situant dans la zone de navigation.

- Viens dans la mienne, lui dit Vincent. Ayant réservé au dernier moment, il ne restait plus qu'une double au pont inférieur. Je la partage volontiers si cela te dit. Tu as faim ?

- Oh non mon dieu, j'ai l'impression que mon estomac s'est transformé en tambour de machine à laver.

- Dans ces conditions, il faut aller faire un tour et ne pas rester à penser au mal de mer. Allons visiter les entrailles de ce ferry.»

Déambulant dans les coursives, l'œil attiré par des lumières toutes plus chatoyantes, les unes que les autres, ils arrivèrent à l'entrepont.

« Regarde, dit Suzy, il y a un casino. Entrons, je rêve depuis toute petite de jouer à la roulette.

- Attends-moi là, je vais prendre des jetons.»

Le casino, à cette heure ci est peu fréquenté, seuls des accros sont aux tables de blackjack, la roulette n'attire personne, le croupier bâille discrètement marquant son ennui. Tout est fait pourtant dans cette salle de jeu pour inciter le joueur à dépenser. Une rangée de bandits manchots ne cesse d'émettre des bruits électroniques pour attirer l'attention. Des écrans géants diffusent des scènes de parties de jeu, souvent entrecoupées par de la publicité vantant une marque de whisky. Le tapis vert du sol rappelle le tapis de jeu sur lequel, les cartes sont posées avec délicatesse et savoir faire du meneur de table.

« Viens, j'ai de quoi jouer, dit Vincent. Avec ces jetons, tu vas faire sauter la banque.»

Arrivés à la roulette, Suzy posa deux jetons sur le dix huit rouge et prit la main de Vincent en guise de chance. Le croupier à peine sorti de sa somnolence, lança la roulette puis à contresens la bille.

« Les jeux sont faits dit-il et pendant que la bille rebondissait de case en case, rien ne va plus, signifiait que le tapis est figé.

- Dès lors, il n'est plus possible de miser ou de retirer sa mise », souffla Vincent habitué aux tables de jeu.

La bille virevolte de numéro en numéro avant de s'arrêter sur le numéro trente-trois noir.

« Perdu dit Suzy, Vincent à toi de jouer maintenant.

- Non Suzy, je ne jouerai pas. Pendant de nombreuses années, j'ai fréquenté des casinos, perdu beaucoup d'argent, eu des dettes que mon père a toujours payées. C'est terminé à présent, le Vincent de ce temps-là est fini. La disparition de mon père m'a fait réagir, j'ai vaincu le démon du jeu en croyant mon père mort. Maintenant qu'il est vivant, je ne vais pas replonger dans cette spirale infernale. Bien des histoires auraient pu être évitées si je n'avais pas fréquenté certaines personnes et ce type d'établissement. En revanche, j'ai du plaisir à te voir jouer, continue la chance va peut-être te sourire.

- Non Vincent, partons d'ici, s'il te plaît. Tu as exaucé mon vœu en sachant que c'est une tentation pour toi. Merci de l'avoir fait, partons à présent.

- Alors, il ne nous reste plus que le cinéma, espérons seulement que Titanic n'est pas projeté », dit-il souriant, en regardant Suzy.

Deux ponts plus bas, une salle de cinéma aux tentures rouges et aux sièges couleur bordeaux, offre un confort des plus relaxants. Pénétrant dans l'obscurité, ils aperçoivent les dernières rangées complètes, le film vient de commencer. Le monde fantastique d'Oz³³ est projeté, bien qu'il soit sorti en salle voilà bientôt un an.

« J'ai lu le bouquin le magicien d'Oz, quand j'étais petite, l'héroïne s'appelle Dorothy comme ma mère, c'est peut-être pour cela que j'ai adoré le livre, dit enjouée Suzy.

- Chut, ne parle pas si fort, tu vas déranger toute la salle.»

Pendant les deux heures du film, Suzy rayonne, elle est dans l'écran connaissant presque chaque réplique de l'épouvantail ou de l'homme de fer. Vincent, de son côté, lutte contre le sommeil qui le gagne, non que le film ne l'intéresse pas mais ces derniers jours ont été fatigants. Le retour de la lumière et le brouhaha des spectateurs le sortent de sa torpeur.

« Tu n'as pas aimé, questionna Suzy. Je t'ai vu somnolent à plusieurs reprises.

- Pardonne-moi, j'ai eu beau lutter mais le sommeil a été le plus fort. Après toutes ces aventures, as-tu retrouvé l'appétit ? Moi je mangerais bien un petit en-cas.

- Je te suis, j'ai remarqué en passant le *William's piano bar* une carte de restauration, à cette heure ci, nous trouverons bien un sandwich.»

Dans une ambiance feutrée, aux lumières tamisées, de petites tables pour deux personnes sont réparties face à une estrade composée de trois marches. Un musicien joue un air composé par Michel Legrand, sur son piano. Une dizaine de couples sont attablés devant un verre, tandis que d'autres enlacés dansent au rythme lent de cette musique douce. Romantique, Suzy entraîne Vincent sur la piste, malhabile, il s'aventure à faire quelques pas avant de maladroitement, marcher sur les pieds de sa partenaire.

« Désolé, je danse si mal. Allons plutôt nous asseoir et buvons un verre.

- Ce sera peut-être mieux pour mes orteils et pour les personnes qui nous regardent danser, murmura Suzy à l'oreille de son cavalier.»

Choisissant une table un peu en retrait de la scène, il lui demanda :

« Je te prends un sandwich jambon et une pinte ?

- Non Vincent, une demi-pinte est suffisante, pour le sandwich, je le veux avec des concombres et du cheddar.

- Rien que ça ? je comprends désormais le sens de la gastronomie Anglaise, lui dit-il pour la taquiner.»

Ils passèrent la fin de la soirée en discutant de tout et de rien, puis découvrant qu'il ne restait plus qu'eux, ils rejoignirent la cabine double de Vincent. Chacun s'installa dans sa couchette, puis au bout d'une demi-heure à peine, Suzy se releva brusquement.

³³ Le monde fantastique d'Oz est un film fantastique américain réalisé par Sam Raimi sorti en 2013. Le film, adaptation cinématographique du roman *Le magicien d'Oz* de L.Frank Baum publié en 1900, reprenant le film *Le Magicien d'Oz* sorti en 1939.

« Tu es malade ?

- Il faut que je prenne l'air sinon je vais vomir, dit Suzy.

- Ce doit être le cheddar, se moqua Vincent. Je vais t'accompagner sur le pont.»

Ils montèrent rapidement et se retrouvèrent sur le pont supérieur, le vent avait forcé depuis leur départ de Rosslare, les vagues, hautes de plusieurs mètres s'écrasaient sur la coque du ferry. Le ciel nuageux laissait apparaître la lune au milieu de trouées remplies d'étoiles. L'air froid, soufflant par rafales, eut tôt fait de les obliger à se réfugier dans la coursive vitrée.

« Que vas-tu faire maintenant que tu as retrouvé ton père, lui demanda Suzy ?

- Tu l'as entendu, il ne souhaite plus vivre à Cherbourg et désire épouser ta mère. Sa vie est sur Ramsey, il a trouvé la paix et l'amour, je respecterai son choix, ce qui ne m'empêchera pas de venir le trouver de temps en temps. Et toi, entre nous, qu'en penses-tu vis à vis de ta mère ?

- Je suis heureuse pour elle, mon père est horrible, c'est pour cette raison qu'elle a fui sur Ramsey. Ce qu'il a fait n'est pas pardonnable, je lui en veux terriblement.»

Pendant ce temps au cross Jobourg³⁴, la veille suit avec attention la trajectoire du *Malanga*, un super tanker battant pavillon du Libéria, chargé de 250 000 tonnes de brut à destination de Rotterdam.

Créée en 1971, cette station de surveillance et de régulation, située à la pointe de la Hague, a pour mission d'observer le trafic maritime dans le rail d'Ouessant. Elle fait partie d'un dispositif franco-anglais visant à sécuriser cette zone de navigation. Mesures consécutives suite au naufrage du pétrolier l'Amoco Cadiz³⁵ qui pollua les côtes bretonnes. Les autorités décidèrent d'imposer des règles de navigation entre l'île d'Ouessant et le détroit de Calais. Séparer le trafic en deux flux distincts, l'un montant vers la mer du Nord et l'autre descendant vers l'Atlantique sont toujours en vigueur de nos jours.

« *Malanga* de cross Jobourg, vous vous éloignez du rail montant, changez votre cap. *Malanga*, répondez. Ici le Premier maître Maryline Lesouef, je vous demande de vous dérouter immédiatement.»

Les appels demeurant vains, un hélicoptère de la base de Maupertus décolle avec pour mission de contacter le pétrolier, problème de radio, avarie de barre, les autorités maritimes sont placées en alerte. Maryline s'en réfère à l'officier de quart :

« Dois-je prévenir le ferry *William Shakespeare*, il doit traverser le rail dans une demi-heure ?

- Non, ce ne sera pas nécessaire, l'hélico l'aura contacté d'ici là et le *William Shakespeare* a dû le voir sur son AIS. Suivez de près néanmoins les trajectoires ! »

³⁴ Cross : Centres Régionaux Opérationnels de Surveillance et de Sauvetage

³⁵ L'Amoco Cadiz était un pétrolier supertanker libérien lancé en 1974 pour la société américaine de transports pétroliers et chimiques Amoco afin de transporter du pétrole depuis le golfe Persique vers l'Europe. Il sombra le 16 mars 1978 sur les récifs de *Men Goulven* en face du village de Portsall, libérant de ses soutes 227 000 tonnes de pétrole.

Sur le *William Shakespeare*, avec la seule présence du radar, la possibilité d'une collision n'a pas été remarquée. Au poste de veille, la nuit de Noël fut longue, le personnel peine à garder les yeux ouverts, le pilote automatique, quant à lui, ignorant le danger suit son cap.

« Cross Jobourg, ici Alpha Yankee, l'hélicoptère en route vers la *Malanga*, nous devons faire demi-tour, problème technique détecté à la turbine. Avez-vous pu joindre le pétrolier ?

- Négatif, je préviens le *William Shakespeare*.»

Dans la coursive du ferry, Vincent aperçoit une masse sombre dans le lointain.

« Regarde, Suzy, il y a un mastodonte qui vient dans notre direction, s'inquiéta Vincent.

- Si tu dis ça pour me faire peur, c'est raté, je ne te crois pas une seconde, lui répondit-elle.

- Non, je ne plaisante pas, regarde, il coupe en plein notre route.»

Sur la passerelle, la radio donne de la voix. L'équipage de quart sursaute à l'appel du Premier Maître Lesouef.

« *William Shakespeare*, ici le cross Jobourg, stoppez net et faites machine arrière, vous risquez d'entrer en collision avec un pétrolier par votre tribord.»

L'homme de veille au radar du ferry se réveillant d'un saut laissa échapper.

« Oh, my God ! »

« Bien reçu, cross Jobourg, je passe en pilotage manuel. Machine arrière pleine puissance, barre à bâbord toute, lança l'officier de passerelle du ferry.»

Les ordres sont clairs et appliqués sur le champ, le chef de quart inverse la rotation des hélices et donne la barre à bâbord toute pour glisser le long de la coque du tanker. En mer, il n'est pas possible de s'arrêter instantanément, la masse des bateaux en mouvement provoque une inertie considérable. De ce fait, une distance de plusieurs kilomètres est souvent nécessaire avant d'obtenir l'arrêt désiré.

« Comment se fait-il que vous ne l'avez pas vu, hurla l'officier de passerelle à son chef de quart ?

- Regardez, Capitaine, il n'a aucun feu de signalisation !

- Cross Jobourg de *William Shakespeare*, le bâtiment montant rencontre un problème électrique, nous ne pourrions éviter une collision, dit effaré l'officier.»

Une catastrophe est dès lors inéluctable. Une série d'avaries de part et d'autre des navires, un enchaînement malheureux de faits, un certain laxisme, la peur d'être mis à pied, un manque de professionnalisme, font que toutes ces erreurs cumulées vont engendrer un drame non seulement matériel, écologique mais surtout humain.

Vincent l'a compris, il ordonne à Suzy de se tenir de toutes ses forces à la rambarde longeant la coursive. Irrémédiablement lancés l'un contre l'autre, les deux navires foncent vers leur destin.

Le choc est effroyable, la manœuvre ordonnée par l'officier de passerelle fait que les deux coques se frottent sur toute la longueur empêchant la collision frontale, synonyme d'un plus

grand impact. La tôle du ferry, telle une boîte de conserve s'ouvre sur plusieurs mètres au niveau du pont garage, juste au dessus de la ligne de flottaison.

Les deux mastodontes se croisent dans un bruit métallique sans fin, accompagnés de terribles tremblements. Au bout de quelques minutes paraissant interminables, un silence de mort entoure la scène de l'accident. Des cris d'appels au secours se font entendre, les passagers, pris au piège pendant leur sommeil, n'ont rien vu venir. Vincent ne voyant plus Suzy, l'appelle dans toutes les directions, paniquant à l'idée de l'avoir perdue.

« Ici Vincent au secours ! »

Il la découvre, coincée sous un amas de transats enchevêtrés les uns aux autres. Délicatement, il l'a dégagé en lui parlant calmement :

« Tu as mal quelque part, essaye de bouger tes jambes.

- Mes jambes, ça va mais j'ai très mal au poignet, je crois qu'il est cassé.»

Finissant de la sortir de son piège de métal, il aperçut, venu de son front, une coulure de sang. Sans dire un mot, il prit une serviette de bain traînant sur un fauteuil et essuya délicatement la plaie.

« Ce n'est rien, dit-il juste une coupure peu profonde. Fais-moi voir ton poignet !

- J'ai mal, je ne peux pas le bouger.»

Avec douceur, il l'examina, puis avec la serviette, il fit une écharpe pour maintenir le bras replié en enveloppant le poignet. Suzy grinça des dents, le temps de l'examen, elle n'osa pas pleurer, la situation était déjà assez compliquée sans en rajouter. Des dizaines de personnes arrivaient sur ce pont supérieur, hébétées, incrédules à l'événement qui venait de se dérouler.

Beaucoup étaient maculés de sang, d'autres presque nus erraient, perdus sans savoir où se rendre. Vincent empoigna des couvertures venant des transats et les distribua aux plus mal en point. Quelques membres d'équipage s'affairaient à mettre les canots de sauvetage à la mer. Les vagues et la forte houle s'opposaient à cette manœuvre salutaire.

Les conséquences de l'ouverture béante dans la coque, ne se firent pas attendre. Le ferry prenait de la gîte, la voie d'eau, provoquée par la collision, remplissait l'embarcation. Il faut dire qu'avec ce type de navire, pour faciliter l'embarquement et le débarquement des véhicules, les ponts garage ne sont pas compartimentés ou très peu.

L'eau pénétrant de plus en plus dans le ferry, le déséquilibra et provoqua ce que les spécialistes nomment un effet de carène liquide³⁶. Les camions et les automobiles devenus instables, par effet de ripage, se renversent et s'accumulent les uns contre les autres, entraînant irrémédiablement le navire dans sa perte. Scénario, presque semblable, malheureusement vécu par les passagers du Spirit of Free Enterprise construit pour la compagnie Townsend Thoresen et qui chavira le 06 mars 1987 au large du port de Zeebrugge, faisant 193 morts. Seule différence, avec le *William Shakespeare*, la coque n'avait pas été perforée mais le ferry était parti la casquette

³⁶ Carène liquide : La carène liquide désigne un volume de liquide représentant une masse significative susceptible de se déplacer dans la coque d'un bateau en cas de gîte ce qui peut accentuer celle-ci et entraîner éventuellement le chavirage du navire.

d'embarquement encore ouverte. L'équipage comptait la fermer en route, les vagues étaient hautes et l'eau s'était tout de suite engouffrée.

Le poids devenu tel qu'en quelques minutes l'affaire était entendue. C'est ce qui était en train de se dérouler sous leurs yeux, Vincent se devait de réagir.

Contrairement aux autres passagers agglutinés sur le côté intact, il se rendit du côté endommagé du navire et décrocha un radeau pneumatique. Aussitôt libre et après sa chute, il se déplia, toujours relié au ferry par un long filin. Ce radeau de sauvetage appelé également *radeau de survie Bombard*³⁷ est un boudin gonflé automatiquement, posé sur une toile de fond étanche, recouvert d'un toit et comportant deux entrées hermétiques après fermeture pour empêcher l'eau de rentrer à bord. D'une capacité variable selon le nombre de passagers embarqués, il est un complément aux canots de sauvetage rigides d'une plus grande capacité.

« Suzy, il va falloir monter dans ce radeau, c'est notre seule chance. »

Le ferry était déjà presque sur le flanc, Vincent tira le filin à lui et amena au pied de la coque le radeau. Cinq autres personnes, dont une, avec une tache de sang sur la poitrine, se tenaient à quelques mètres d'eux. Vincent leur cria :

« Venez, montez à bord ! »

Donnant le filin à un passager, il se libéra et aida Suzy à entrer, puis les autres personnes suivirent. La manœuvre ne prit que quelques minutes. Ils étaient saufs et secs. C'est un détail qui peut paraître anodin mais dans une mer à dix degrés, les chances de survie sont minces et se réchauffer dans ces conditions est impossible.

Une dernière décision reste à prendre, couper cette amarre au moyen du couteau sans pointe fixé au filin, ou bien rester accroché au flanc du navire pour ne pas dériver en mer. Le ferry décida pour eux, en un mouvement brusque, il commença à couler, Vincent prit le couteau et trancha d'un coup sec l'amarre. Le radeau s'éloigna doucement de la coque. Il ferma les deux entrées du radeau pour ne plus voir le monstre des mers se faire engloutir par l'eau salée. En moins d'une demi-heure, ils étaient passés de passagers à naufragés.

Dans un bruit sourd de tôles lâchant sous la pression de l'eau, le ferry disparut totalement. Des cris horribles se firent entendre au milieu des appels au secours, certains passagers du radeau se bouchèrent les oreilles face à l'insoutenable agonie des survivants de la catastrophe. Vincent et les autres rescapés n'avaient pas pu recueillir d'autres personnes situées plus vers la poupe du ferry.

Au bout de quelques minutes, plus aucun bruit ne se fit entendre hormis celui des vagues sur le revêtement du radeau.

« Ils sont tous morts, dit un rescapé du canot.

- Malheureusement je crois que oui, dit Suzy.

- Monsieur, vous êtes blessé ? demanda Vincent.

³⁷ Alain Bombard (1924-2005) était un docteur en biologie humaine. Naufragé volontaire sur un canot pneumatique, il traversa l'atlantique en 65 jours, ce qui lui a permis d'énoncer différentes règles de survie en mer. Avec la société *l'Angevinière*, il participa au développement de radeaux de survie nommés *Bombard*.

- Non ce n'est rien je pense, j'ai pris un choc au niveau des poumons mais tout va bien.»

Vincent entrouvrit une des entrées du radeau, le ferry avait disparu, des corps sans vie flottaient à la surface, ballottés par les vagues. Au loin, cinq canots de sauvetage, pleins de passagers et quelques radeaux comme le leur, montaient et descendaient les crêtes des vagues. Dans sa tête, il fit un calcul simple, le *William Shakespeare* navigue à plein avec mille cinq cent passagers pour cinquante membres d'équipage, combien peut il avoir de survivants ? Cinq canots à environ deux cent personnes et peut-être une dizaine de radeaux, au mieux mille deux cent au pire mille survivants. En étant réaliste, étant donné les conditions du naufrage, je pense à environ cinq cent morts se dit-il intérieurement. Cherchant des yeux, le bateau harponneur, il le vit à plus de trois cent mètres, maintenant stoppé. Il referma la porte de leur frêle embarcation pour ne pas laisser entrer l'eau, sans prononcer un mot.

Dans l'obscurité du radeau, l'heure est à la recherche des couvertures de survie, il fait froid, tous grelottent sans se plaindre. C'est en ouvrant un petit sac qu'ils les trouvent enfin. Faites d'un film de plastique en PET, elles permettent à chacun de garder sa chaleur corporelle. Un par un, la distribution se fait, Suzy est aux côtés de Vincent, il l'aide à l'enrouler puis c'est un silence total qui va régner jusqu'au petit jour. Personne n'osant parler de ses peurs et du drame venant de se dérouler, se concentrant à se tenir couverts en économisant leur énergie.

Aux petites lueurs du matin, le vrombissement d'un moteur d'avion se fit entendre dans le lointain.

« C'est pour nous, dit une dame, il faut leur faire signe.

- Il est trop loin pour nous voir, répondit un autre.»

Vincent prit la parole :

« Mesdames, messieurs, je pense qu'il serait bien de faire connaissance. Je m'appelle Vincent Leroule, j'ai vingt-sept ans. J'ai pris ce ferry pour rentrer à Cherbourg où je travaille. Je maîtrise très peu la langue anglaise alors si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je vous parlerai en français.»

Suzy le suivit aussitôt :

« Je m'appelle Suzy Taylor, j'ai vingt-sept ans également et j'accompagne Vincent. Je suis bilingue si cela peut être utile.»

Un à un les naufragés se présentent à tour de rôle.

« Je m'appelle John O'Malet, j'ai soixante-deux ans, je vais à Paris voir des Amis, j'ai quelques compétences sanitaire, dit-il en irlandais.

- Je m'appelle Odile Chardonnet, j'ai cinquante-huit ans, avec mon mari nous rentrons de Dublin. Je comprends l'anglais, en revanche mon mari non. Nous sommes concessionnaires dans l'automobile.

- Je m'appelle Roger Chardonnet, j'ai cinquante-neuf ans, je suis le mari d'Odile.

- Je m'appelle Susan Arrows, j'ai vingt-neuf ans, je vais rejoindre mon mari en vacances en Normandie. Je suis anglaise, dit-elle dans cette langue.»

Voyant que le dernier passager ne montrait aucun signe de vie, Vincent l'appela :

« Monsieur, vous nous entendez ? »

Comme aucune réaction ne se fit, son voisin, Monsieur O'Malet, lui découvrit le visage. Ses yeux étaient grands ouverts, plus aucun mouvement n'accompagnait sa poitrine, pas même un léger souffle ne sortait de sa bouche.

« Ce monsieur est mort, dit-il en recouvrant son visage.

- Ses blessures devaient être graves, peut être une hémorragie interne, il n'y a pas de sang dans le radeau, dit Suzy.

- Et vous mademoiselle, comment allez-vous ? demanda Odile.

- Je me suis peut-être cassé le poignet en chutant, si Vincent ne m'avait pas dégagée, je serais avec les autres en ce moment.»

Un long silence suivi l'évocation du sort des passagers bloqués sur le ferry.

« Les secours vont venir nous chercher, c'est une question d'heures. Je vais ouvrir un peu la porte pour voir si d'autres radeaux sont avec nous », suggéra Vincent.

Suzy traduisit en anglais ses paroles aux autres personnes. Elle se proposa d'être traductrice pour que tous puissent dialoguer plus facilement entre eux. Ce que tous approuvèrent par un remerciement ou avec le pouce levé pour O'Malet.

Faisant glisser la fermeture éclair le jour apparut dans l'embarcation, un rapide coup d'œil à l'extérieur lui permit de voir qu'ils étaient seuls à l'horizon. Refermant l'ouverture, il en fit part aux autres sur un ton positif :

« Nous sommes seuls pour l'instant, cela ne veut pas dire pour autant que les autres radeaux soient ensemble. La bonne nouvelle, l'état de la mer s'est amélioré, les vagues ont nettement diminué de grosseur.

- Qu'allons-nous faire demanda Susan ?

- Rien, il n'y a rien à faire sinon attendre les secours, répondit O'Malet.

- Et s'ils ne viennent pas, que faisons-nous de ce monsieur ? »

John O'Malet avec impassibilité prit la parole :

« Je ne voudrais pas me mettre en avant, la situation ne s'y prête guère, il est cependant important que je vous signale qu'avant ma retraite, j'étais instructeur dans l'armée Irlandaise. Je formais les soldats en stage pour des missions de l'ONU. Je pense que d'ici demain, nous devons nous séparer de cette personne, non pas d'un point de vue personnel mais sanitaire. Nous allons le fouiller pour voir s'il est en possession de papiers d'identité. Si tel est le cas, nous les remettrons aux autorités. Je propose également que nos besoins corporels se fassent à l'extérieur de ce radeau, y compris pour les femmes. Odile, Susan et Suzy, vous vous tiendrez mutuellement une couverture de survie pour vous abriter du regard des hommes. Nous ferons de même entre hommes. Qu'en pensez-vous ?»

Une approbation générale conclut les propositions de John.

« Je propose suggéra Vincent que nous fassions l'inventaire des provisions de survie.»

Quatre bidons en plastique étanches contenant des médicaments, des produits alimentaires lyophilisés à haute teneur énergétique, une torche électrique, un miroir, un sifflet, du matériel de pêche, des fusées de détresse, un mat avec un détecteur pour radars, un feu de signalisation clignotant et dix litres d'eau douce en bouteilles d'un litre. Par chance, le contrôle de notre radeau vient d'être effectué il y a six mois, ajouta-t-il.

« Mangeons un peu même si le cœur n'y est pas, dit John. Avec un peu de nourriture dans l'estomac, nous pourrions nous réchauffer et diminuer le mal de mer, ensuite nous installerons le mat radar.

- Suzy, Susan, je vais avoir besoin de votre aide et d'une couverture, demanda Odile.»

Pendant que la vie s'organise à bord du radeau de survie, la catastrophe monopolise les chaînes de télévisions européennes. Des moyens importants de secours sont mis en œuvre autant par les autorités françaises que britanniques. Un sous-marin norvégien n'hésite pas à se dérouter pour porter secours aux survivants. Dans la nuit, le *Malanga* met un canot à la mer, il parvient à recueillir environ deux cent personnes à son bord en effectuant de nombreuses rocbades avec l'aide de marins pêcheurs en traîne dans le rail. Les malheureux naufragés hissés à bord, sont maintenant pris en charge par l'équipage du pétrolier. Ils souffrent pour la majorité d'hypothermie, de nombreuses contusions dues aux chocs et de coupures.

Des experts, déposés par hélicoptère inspectent le *Malanga* à l'arrêt. Sa coque et ses superstructures ont souffert, grâce à sa double coque aucune fuite de pétrole ne s'écoule pour l'instant du géant. Sur son flanc bâbord, une longue faille profonde, glissant sur dix mètres environ permet d'imaginer la violence du choc. Dans cet amas de tôles enchevêtrées, tordues comme des fétus de paille, on peut apercevoir la double paroi du tanker.

Des traces d'hydrocarbures font penser au pire, en réalité, elles proviennent des réservoirs de carburant du *William Shakespeare*. Une marée noire de grande envergure n'est pour l'instant pas à l'ordre du jour. Dérouté, il ira vider ses soutes au Havre et non à Rotterdam comme prévu, pour ce faire, la présence de l'Abeille Bourbon est requise en cas d'avarie supplémentaire.

Sur zone arrivent les premiers navires de la Royal Navy et de la Marine nationale, d'un commun accord, ils vont se concentrer sur la recherche de personnes. En quelques heures, ce bout de mer regorge d'une concentration de navires militaires, marchands mais surtout d'une flottille de bateaux de pêche. La solidarité des gens de mer n'est pas un vain mot, ils ont répondu présent au SOS lancé par le ferry. Tous recherchent les survivants même si pour l'instant ils ne repêchent que des cadavres, la plupart équipés de gilets de sauvetage. Le froid a eu raison de leur résistance et de leur envie de vivre. La nouvelle du naufrage arrive sur Ramsey.

« Michel, Michel ! » hurle Dorothy.

Michel arrive en courant, venant de la bergerie, il comprend que quelque chose de grave vient de se passer.

« Qui a-t-il enfin pour que tu cries pareillement ?

- Le ferry, le ferry !

- Oui, bien quoi le ferry ?»

Dorothy rassemblant toute son énergie et dans un effort presque surhumain.

« Il a coulé la nuit dernière ! »

Le visage de Michel se couvrit d'effroi, les mains tremblantes, dépassé par l'annonce du naufrage.

« Dis-moi ce que tu sais, Dorothy. Où as-tu entendu ça ? »

- Je viens d'allumer mon ordinateur, cela fait la une des news. Ils parlent de survivants repêchés par le pétrolier qui l'a heurté mais ils ne disent pas combien. Ils avancent aussi qu'il faut s'attendre à un bilan très lourd au niveau des victimes. J'ai essayé plusieurs fois de joindre Suzy, elle est inatteignable, son portable me renvoie sur sa boîte vocale. Essaie d'appeler Vincent, tu auras peut-être plus de chance.

- C'est une bonne idée.»

Michel compose nerveusement le numéro de son fils. Une puis deux puis une multitude de sonneries sans que Vincent ne réponde.

« Allumons la télévision, il y aura probablement un numéro de téléphone pour contacter les secours. Après on avisera, dit Michel.»

Les premières images télévisées prises par hélicoptère montrent le *Malanga*, son trou béant et une armada de bateaux sur la zone de recherche. Les commentaires varient selon les chaînes, certaines parlent de pollution tandis que d'autres parlent du drame humain provoqué par la collision. Deux numéros de secours apparaissent enfin à l'écran, un pour le PC de Cherbourg et l'autre pour le PC de Rosslare. Dorothy se jette sur le premier papier venu et griffonne les chiffres maladroitement tellement sa précipitation est grande.

Elle empoigne son portable et compose le numéro irlandais. Au bout de cinq essais, la stressant d'autant plus, une voix calme lui répond en lui demandant de s'identifier. Devant sa nervosité extrême, Michel lui prit délicatement le téléphone des mains et expliqua la situation.

« Pour l'instant, lui répond-t-on, nous n'avons aucune liste de personnes survivantes, nous prenons des renseignements auprès des proches qui s'annoncent dans le but de connaître les identités des passagers. Nous vous recontacterons sitôt que nous aurons des nouvelles, lui dit-on pour le rassurer.»

Non convaincue par cet appel, Dorothy demande alors à Michel de prendre contact avec le PC de Cherbourg. Michel s'exécute pour finalement entendre le même message.

« Partons pour Rosslare, nous serons au plus près pour avoir des informations, lui dit-elle. Je téléphone à Jack pour qu'il vienne nous chercher, nous prendrons le prochain bateau de Fishguard.

- Tu as raison, mais moi, je reste ici. Tu oublies que je suis mort, en abordant l'Irlande, je risque de finir en prison. Au lieu de t'aider, je vais être un boulet. Va, je reste ici. Nous nous téléphonerons en permanence, moi avec les nouvelles télévisées et toi avec le PC secours, nous aurons des informations. Et puis tu oublies les moutons, si nous sommes absents, qui va les nourrir ? Je m'occupe de rappeler Cherbourg, toi, file à Rosslare.

À Cherbourg, c'est la consternation la plus totale. Cette ville maritime qui bat au rythme des ferries allant et venant quotidiennement vient d'encaisser un sale coup. Dans la cité, on ne parle plus que du naufrage et dans la conserverie, c'est la stupéfaction. Michel vient de ressusciter et Vincent serait mort. Les ouvriers ne savent plus très bien où ils en sont, Audrey fait partie de ceux-là. Elle déambule dans l'entreprise, remerciant les personnes la soutenant dans l'attente de nouvelles, courant à chaque coup de téléphone pour finalement ne plus savoir que faire.

Partagée entre l'annonce de la réapparition de son père et la disparition de son frère, elle est perdue. Émile, voyant son désarroi vient la trouver.

« Audrey, je peux vous parler ?

- Oui naturellement.

- Cela ne sert à rien de se ronger les sangs, Vincent sera certainement monté dans un canot de sauvetage. Le connaissant, il fait partie des survivants, j'en suis certain. Quant à votre père, je ne pense pas qu'il ait pris le ferry. Allons à la capitainerie, ils pourront peut-être nous en dire davantage.

- Merci Émile, prenons ma voiture, lui dit-elle simplement.»

Au milieu de la Manche, d'autres questions se font entendre.

« Maintenant que nous avons installé le mât, vous pensez qu'ils vont nous repérer, dit Susan ?

- Soyons optimistes, c'est la route maritime la plus fréquentée au monde avec peut-être le détroit d'Ormuz, notre signal attirera bien l'attention d'un navire, lui répondit John.

- Oui, mais s'ils ne l'entendent pas, insista Susan. Nous allons nous retrouver où ?

- Selon toutes probabilités au large de la mer d'Iroise dérivant vers la Corogne en Espagne, lui expliqua t-il.

- Allons, dit Roger avec les moyens de recherches actuels, les sauveteurs auront tôt fait de nous localiser.

- Oui, pour autant qu'ils sachent que nous sommes survivants. Je pense qu'ils vont délimiter une zone de recherche, souhaitons que nous y sommes inclus, ajouta Vincent.»

Sentant le moral des rescapés fondre comme neige au soleil, John prit la parole et demanda à Suzy de traduire ses paroles. Il demanda à ses compagnons d'infortune, de parler chacun leur tour, pour s'évader mentalement de ce radeau. Je commencerai par moi si vous n'y voyez pas d'inconvénients.

« Je vous ai déjà dit que j'étais instructeur dans l'armée Irlandaise, maintenant en retraite puisque j'ai soixante-deux ans. Ma femme est décédée, il y a dix-huit mois. Nous avons tellement de projets pour notre retraite, c'était sans compter ce maudit camion qui a emboutit sa voiture. La vie m'a beaucoup appris depuis son décès, vivre chaque instant, profiter pleinement et ne pas s'arrêter sur des futilités. J'ai risqué plusieurs fois ma vie dans des missions pour mon pays, je n'en n'étais pas totalement conscient, le fait de perdre ce que l'on a de plus précieux vous rappelle la fragilité de

l'existence. La vie, elle est ce quelle est, l'on n'y peut rien, tout au moins essayer d'influer le cours des choses, le plus souvent en vain. Que vous l'appeliez hasard, destin, sort, aléa, chance, ils ont tous la même signification et nous n'y sommes pour rien. Aujourd'hui nous sommes vivants dans un radeau perdu sur l'immensité de la mer, comment appelez-vous cela ? La chance, le destin ! Alors que dire de la personne morte à nos côtés et de tous ceux qui sont morts dans cette catastrophe. Le sort leurs a été défavorable, cela fait partie des aléas de la vie, ils sont morts, c'est tout. Que serons-nous demain, seul le hasard le sait. Si mes amis de Paris ne m'avaient pas invité dans le but de changer mes pensées et de passer Nouvel an ensemble, je ne serais pas parmi vous. Quelle est la place du hasard ? Je pense que les choses doivent se faire et peu importe la manière. Je devais être là comme vous aussi devaient l'être. Les croyants se raccrochent à Dieu, Allah ou à d'autres entités pour leurs indiquer le chemin. Ils pensent être mis à l'épreuve à chaque coup du mauvais sort mais pour eux, ils sont confiants dans leur foi et en remercie leur créateur. Venant moi-même d'un pays très croyant, personnellement, dans un certain sens, je les plains. Ils sont prêts à accepter une décision divine alors que la nature humaine et l'instinct de survie sont les échappatoires à la mort. Dans notre malheur, notre instinct de survie nous a poussés à nous retrouver ensemble puis à sauter dans ce canot, alors que si nous avions accepté le jugement divin, nous serions restés sur le ferry. C'est le divin qui a fait que le bateau coule en le faisant croiser un autre, nous avons influé le cours des choses en nous réfugiant sur le radeau, du moins provisoirement. Peut-être est-ce la volonté divine qui a voulu que nous survivions et pas d'autres personnes ? Sommes-nous des élus ou le fruit du hasard ? Je laisse la parole à quelqu'un d'autre sur ces affirmations qui n'engagent que moi. Je serais toutefois intéressé d'avoir votre avis sur ces questions.»

Lorsque Suzy eu fini de traduire, Susan lui demanda à son tour de faire le même exercice.

Elle prit la parole, hésitante à commencer son récit.

« Moi, c'est différent, je vais en France retrouver Harry, mon mari. Nous avons acheté une maison non loin du port de Barfleur, voilà cinq ans. En réalité, je devrais être déjà en France depuis quinze jours, une dispute de plus, j'ai pris le ferry et je suis repartie en Angleterre voir ma mère. Pourtant lorsque nous nous sommes mariés, il y a bientôt six ans, c'était merveilleux comme tout les mariages, je suppose. Nous sommes venus en Normandie en lune de miel et nous sommes tombés sous le charme de ce petit port de pêche qu'est Barfleur. Nous avons d'emblée décidé de venir y passer nos week-end prolongés et nos vacances. En très peu de temps, une belle occasion s'est offerte à nous avec l'achat d'une petite maison ayant une vue imprenable sur le phare de Gatteville. Tout semblait nous réussir et quand Harry m'a demandé de lui faire un enfant, c'est avec bonheur que j'ai répondu par l'affirmative. Les mois ont passé, toujours rien. Le médecin consulté, nous a conseillé d'être patients, de ne plus se focaliser sur le sujet et que la nature ferait le reste.

Un an et demi après, je suis allée voir un spécialiste, pour lui le diagnostic était clair, je ne pourrais jamais avoir d'enfant. Une malformation non opérable en est la cause. Je ne savais pas comment l'annoncer à mon mari, j'étais terrifiée. La peur qu'il veuille me quitter puisque je ne pouvais répondre à son envie d'avoir un enfant. Les conclusions de l'obstétricien ont été difficiles à lui révéler, en larmes, je lui ai tout raconté. Il a fait

preuve d'une grande compréhension au début, puis au fil des mois, un reproche à peine voilé sur ma stérilité a fait place à des critiques plus insidieuses. Je lui ai proposé d'adopter un enfant, il a tout de suite refusé, en voulant un de sa propre semence et non d'un autre.

Notre couple a connu une période difficile, Harry alla jusqu'à se refuser à moi, prétextant que c'était inutile. Je lui ai proposé le divorce pour qu'il puisse refaire sa vie avec une autre femme qui pourra lui faire des enfants. Il s'est effondré, au fond de son cœur il m'aime et ne veut pas me quitter. Moi à ce moment-là, j'étais prête à le faire, je me sentais humiliée et rejetée par mon handicap. Je ne lui ai rien dit de mon état d'esprit, la décision devait venir de lui et de lui seul. Il aurait dû alors assumer notre séparation quoi qu'il arrive. Sa réaction a été une goutte de bonheur dans un océan de tristesse, il tient à moi, son amour est intact malgré les tempêtes que nous traversons dans notre couple.

Il y a quinze jours, nous nous sommes de nouveau querellés, une nouvelle idée avait germé dans son esprit. Il voulait payer une mère porteuse pour lui faire un enfant puis nous le remettre. Devant son entêtement, le ton est monté, j'ai fait ma valise et je suis rentrée en Angleterre voir ma mère. Nous avons beaucoup discuté toutes les deux de mon couple puis elle m'a suggéré avec un grand sérieux : « Si tu ne peux pas faire un enfant à ton mari, alors c'est moi qui vais le lui faire ».

Je ne l'ai pas prise au sérieux, jusqu'à ce qu'elle prenne rendez-vous avec un spécialiste de la gestation pour autrui. Le gynécologue n'y voit qu'un inconvénient, son âge, elle a quarante-neuf ans et les risques sont multipliés par rapport à une femme jeune. Il a cependant accepté de le faire mais sans plus attendre. En prenant ce ferry, j'allais annoncer cette nouvelle à Harry.

Cette nuit, Monsieur O'Maley, je me posais aussi cette question, pourquoi, ai-je survécu et les autres non ? Je n'ai pas de réponse, je pense juste à ceux que nous avons laissés sur le ferry. J'aurais pu être avec eux mais je sais maintenant que l'enfant qui viendra aura besoin de moi.»

Pour conclure son monologue, elle remercia Suzy. Un long silence suivit ces révélations intimes, Odile en tant que femme voulu réagir aux propos de Susan.

« Susan, je suis très touchée par votre histoire. Votre mère et vous faites preuves d'un grand courage. Votre mari est un homme comblé à vos côtés, il saura bientôt la chance qu'il a d'avoir un bébé. Avec Roger, nous avons eu des enfants, dont un est décédé à l'âge de trois ans.»

L'interrompant sèchement, Roger lui dit :

« Pourquoi vas-tu raconter ces histoires, c'est du passé ! »

Reprenant la parole, elle lui répliqua :

« C'est peut-être du passé mais j'ai besoin d'en parler. Il y a trop longtemps que je garde en moi ce mal qui me ronge. Avec Roger, nous formons ce que l'on peut dire un couple uni, attentionné l'un à l'autre et ce depuis le début de notre union. Au lendemain de nos noces, je suis tombée enceinte, nous étions comblés par la venue de ce petit être. La grossesse et l'accouchement se sont déroulés sans problèmes.

Naturellement est né Patrick, un beau bébé de quatre kilos. Je revois encore Roger, fier, en présence de nos amis, présentant notre fils. Ses premiers pas, ses premiers mots me reviennent encore en mémoire.

Un après-midi de juin, le 06 précisément, Patrick était ronchon, se plaignant d'avoir mal à la tête. Je l'installais dans son lit pour faire une sieste. Son mal de tête semblait augmenter, je lui pris la température, elle indiquait quarante degrés. Je l'ai rafraîchi avec des linges humides puis appelé le docteur. Le temps que je revienne à l'étage, il n'était plus conscient. Paniquée, j'ai appelé les pompiers. En moins d'une demi-heure, nous étions à l'hôpital au service de réanimation. Le résultat des analyses tomba, méningite foudroyante. Je n'ai pas revu mon fils vivant. Roger est enfin arrivé c'était trop tard.

Malgré les propos déculpabilisants des médecins, je suis sûre qu'en ayant réagi plus vite, il serait encore en vie. Le temps perdu à hésiter sur ce que je devais faire, la peur de mal réagir et un tourbillon de panique lui ont fait perdre toute chance. Après son décès, la maison est devenue silencieuse, un début de dépression me gagnait. S'en étant aperçu, Roger a réagi très vite, nous avons déménagé, changé notre façon de vivre et quelques mois plus tard, nous attendions un autre enfant. Petit à petit, j'ai enfoui dans mon inconscient l'existence de Patrick pour ne pas communiquer mes craintes à notre nouvel enfant.

Au fil des années, à force de vouloir l'oublier, il se faisait de plus en plus présent. Ma culpabilité, intacte elle aussi, m'obligeait à me justifier sans cesse. À présent, je vis avec, même si je ne laisse rien paraître à mon entourage. Nos enfants connaissent l'existence de leur petit frère mort un jour du mois de juin, je leurs ai communiqué malgré moi la peur dès qu'une céphalée se déclenche. Pardon Roger tu n'y es pour rien mais il fallait tôt ou tard que j'en parle.»

Roger, déboussolé devant la confession de sa femme, la voix légèrement chevrotante prit la parole à son tour.

« Odile, j'ai toujours su ce qui te minait. Au début, lorsque tu abordais le sujet, avec compassion, j'ai essayé de trouver les mots pour te rassurer, pour te déculpabiliser. Voyant que tu revenais sans cesse sur la mort de Patrick, je t'ai fait comprendre qu'il était plus important de s'occuper de nos enfants plutôt que d'entretenir un drame passé. Ta réaction a été positive mais en réalité, ce n'était qu'une façade, j'ai compris que tu cachais au plus profond de toi, ce sentiment. Je me disais qu'avec le temps, la blessure se refermerait mais en vain. Sache que comme toi, j'ai été effondré par le décès de notre premier enfant mais contrairement à toi, je n'ai pas été le témoin de ses derniers instants.

Mettre entre parenthèses ce moment de notre vie, je le reconnais, a été plus simple pour moi. En tant que mère, tu l'as porté, mis au monde, aimé pour le voir disparaître sous tes yeux, j'ai vu la femme que j'aime se refermer sur elle-même. Nos enfants ont très vite compris ce qui était cassé en toi, ils l'ont assimilé comme un gosse apprend le maniement des mots. Tu as été et tu restes une bonne mère quoique tu en penses. Pour nos trente ans de mariage, en évoquant l'idée de l'Irlande, j'ai immédiatement pensé à Patrick. Cette destination m'a interpellé, je n'ai pas voulu t'en parler, ne sachant pas si

c'est pour le nom du Saint patron Anglais venu évangéliser l'Irlande, ou pour le pays en lui-même que tu as choisi ce séjour. Peu importe finalement, nous avons passé de très bons moments ensemble, j'espère que nous en passerons encore longtemps tous les deux.»

Odile, en larmes, lui dit :

« L'Irlande, je l'ai choisie par rapport à sa capitale, ce n'est qu'après que j'ai découvert que Saint Patrick en était le patron. Je n'ai pas voulu en parler de peur de gâcher notre voyage. Je te promets que si nous sortons indemnes de ce cauchemar, j'irai voir un psy pour m'aider à vaincre le traumatisme que j'ai en moi.»

Suzy rencontrait beaucoup de peine à traduire ces propos, tellement la tristesse avait envahi le récit d'Odile.

Susan apportant son soutien à Odile lui dit :

« Ne pleurez pas Odile, vous avez vécu un drame, toute autre femme aurait réagi comme vous. Contrairement aux hommes, nous taisons nos peines, c'est une erreur. Ce qu'ils prennent pour de la pudeur est en réalité une blessure qui en vous ne veut pas se refermer. Le fait de l'évoquer et de vouloir consulter marque un début d'acceptation, je vous encourage à suivre cette voie, celle de la guérison pour autant que l'on puisse appeler cela une guérison. Il faut être malade pour guérir or vous ne l'êtes pas du tout, vous souffrez de ce mal mystérieux qu'est la conscience humaine et l'amour d'une mère.

- John, vous n'entendez rien, dit Vincent ? »

Regardant par le minuscule hublot du canot de sauvetage, un énorme navire se profile à l'horizon, fonçant droit sur eux.

« Un porte-containers, il vient droit sur nous, confirma John. Il n'y a pas des rames dans le radeau ?

- Hélas, non je crois, en faisant l'inventaire, je n'ai pas remarqué ces accessoires. Avec un peu de chance, il nous évitera mais il est trop tard pour envoyer une fusée de détresse.

- Vous croyez, qu'il nous a vus, demanda Susan ?

- Non, c'est certain à la vitesse qu'il nous fonce dessus. Accrochez-vous, il arrive.»

Par chance, ce transporteur de boîtes les rase de quelques mètres, dans l'ignorance de l'équipage à son bord. Sur le radeau, la situation est tout autre, la vague générée par le déplacement de ce monstre provoque une houle proche du renversement.

« Heureusement, il ne nous a pas percutés, soupira Suzy.

- Cela veut dire également que nous dérivons toujours sur le rail, c'est plutôt une bonne nouvelle ajouta Roger. Il faut dorénavant que nous soyons attentifs. Si l'on veut tirer un fumigène, pour les prévenir de notre présence, une distance est à respecter. Qu'en pensez-vous John ?

- Effectivement, entre le navire et nous, un kilomètre me paraît nécessaire. Avant cette limite ils ne nous verront pas et au-delà, ils ne nous verront plus. Je propose que chacun notre tour, nous fassions le guet. Qu'en dites-vous ?

- Je prends le premier tour, dit Roger. Il faudra entr'ouvrir la porte au moment opportun mais en attendant préparez le fumigène pour ne pas se faire prendre de court.»

Un grain arriva, l'impact des gouttes d'eau sur la toile fit réagir Suzy :

« Récupérons l'eau de pluie, j'ai lu le manuel explicatif. Tenez, il faut ouvrir ici. Le radeau est équipé de gouttières pour en recevoir le ruissellement. Complétons nos bouteilles et si vous êtes d'accord, vidons les bidons en plastique contenant les vivres et remplissons les d'eau.»

En l'espace de quelques heures, ce qui n'était qu'un radeau de sauvetage, est devenu une sorte d'état démocratique, les occupants en étant bien entendu les citoyens, exposants tour à tour leurs idées, les soumettant à l'approbation du groupe. Force majeure oblige, solidarité ou instinct de survie, le naufrage de leur bateau les obligeant à coopérer en se mettant à l'écoute de l'autre. En temps normal, il y a peu de chance pour qu'un ancien formateur de troupes d'élite prenne des gants pour dialoguer avec une jeune anglaise en mal de maternité ou avec un couple d'âge mûr débattant un épisode tragique de leur vie.

En vase clos, l'écoute de l'autre peut s'avérer primordiale pour la survie du groupe, une pierre d'achoppement et l'équilibre fragile est rompu. La division en clans entraîne le chaos, les naufragés en sont-ils conscients ?

Non, sans le savoir, après avoir vécus des heures pénibles, ils favorisent sans s'en rendre compte, la cohésion, la compassion, l'apaisement, la gentillesse et la compréhension de l'autre. Avec une durée prolongée de la dérive, un mauvais coup du sort, un incident grave, voir même une futilité, la belle entente régnant à bord du canot en sera entamée.

Bientôt dix huit heures que le *William Shakespeare* a sombré et pas le moindre signe d'un secours. Le groupe subit le froid et le ressac des vagues, à la vigie, c'est le tour de Suzy. Vincent et John ont déployé la balise lumineuse pour se signaler, c'est une pile au lithium alimentant une ampoule LED. Elle émet un faisceau tournoyant sur lui-même visible à quelques centaines de mètres tout au plus. Une nouvelle nuit commence, plus personne ne parle, chacun enroulé dans sa couverture de survie, revoit le film de cette première journée de survie. Rompus de fatigue, et bien que souffrant du mal de dos de par la leur station allongés, ils sombrent dans un sommeil lourd oubliant la dangerosité de leur position sur la mer.

Au PC Irlandais.

Aux lueurs de l'aube, Dorothy est déjà au poste de commandement des secours à Rosslare. Militaires et civils ont travaillé sans relâche depuis vingt quatre heures. En entrant dans le hall de la gare maritime, transformé en un gigantesque bureau, elle voit par ci par là des personnes dormant à même leur table de travail. Le bureau d'accueil vide, pour le moment, va

prochainement s'agiter telle une fourmilière. Croisant le hall, elle va s'adresser directement à un militaire donnant des ordres à un subalterne.

« Pardonnez-moi, ma fille et son ami étaient sur le ferry, je n'ai pas de leurs nouvelles. J'ai consulté la liste des survivants et celle des personnes décédées, ils n'y sont pas. Pourriez-vous m'aider ?

- Madame, répondit l'officier, ce que je vais vous dire ne va pas vous rassurer et j'en suis navré. Pour l'instant, nous continuons nos recherches aériennes et navales, il y a encore un faible espoir de retrouver des embarcations de secours mais il faut encore y croire. Aujourd'hui des plongeurs vont descendre inspecter le ferry, il y a néanmoins très peu de chance de retrouver des survivants à l'intérieur étant donné la température de l'eau et la profondeur de l'épave, l'opération s'avère difficile. Nous tiendrons informées les familles de l'avance des recherches. Pour l'heure, veuillez m'excuser, j'ai du travail.»

Dorothy le remercia puis se dirigea vers la sortie, quand une voix masculine l'interpella :

« Dorothy, c'est toi. Non mais je ne crois pas ! »

Elle se retourna, à sa grande stupéfaction, se retrouva nez à nez avec Alan Barrett, un journaliste ami du couple du temps de leur mariage avec Paul.

« Que fais-tu ici, lui demanda-t-il ?

- Ma fille Suzy fait partie des passagers du ferry, je n'ai pas de nouvelles d'elle ni du fils de mon ami. Je suis dans l'angoisse la plus totale.»

Alan la prit par la main.

«Viens, allons boire un café, tu me raconteras tout ça.»

S'enfilant dans le premier pub venu, face à deux cafés serrés, Alan l'interrogea :

« Suzy, ta fille était dans le ferry qui partait pour Cherbourg ? La petite Suzy haute comme trois pommes !

- C'est une femme à présent, elle accompagnait le fils de mon ami. Leurs noms ne figurent nulle part, j'ai tellement peur qu'ils soient morts.

- Calme-toi, les recherches se poursuivent, tout espoir est encore permis. Les conditions météo s'améliorent, d'autres navires arrivent en soutien, je suis sûr qu'ils vont s'en sortir.»

Pour changer de conversation, Alan lui demanda :

« Et que deviens-tu ? je ne t'ai plus revue depuis ton divorce. Paul m'a dit que tu te cachais sur une île, en quête d'inspiration.

- Zut, Paul. J'ai oublié de le prévenir. Je suis partie si précipitamment que je n'y ai pas pensé. Je vais l'appeler tout de suite.»

En composant son numéro, elle demanda à Alan :

« Tu travailles toujours avec lui au *Daily Mirror* ?

- Non, il y a longtemps que j'ai arrêté. Ce n'est plus de mon âge de courir après les célébrités. Non, je tiens une rubrique information dans le *Daily Telegraph*, d'où ma présence ici.

- Allo, Paul. Oui, je sais, il est huit heures. Oui tu as travaillé tard. Je m'en fous complètement, écoute ce que j'ai à te dire. Suzy est sur le ferry qui a coulé, il y a vingt-quatre heures. Comment ? Oui, j'ai oublié de t'appeler, il faut dire que tu fais tout pour que je te déteste mais nous réglerons cette histoire plus tard. Je suis à Rosslare, pour l'instant, son nom ne figure nulle part, ni sur la liste des rescapés, ni sur celle des morts. Je te rappellerai plus tard, dès que j'ai des nouvelles. Au fait Alan te salue, il est là avec moi.

- Dorothy, je sais que le moment est mal choisi, c'est vrai, l'article de Paul sur toi et ce marin français ?

- Oui, c'est vrai. Paul est jaloux, tu le sais assez. Il est venu l'autre jour sur Ramsey avec Suzy. En me voyant avec mon ami Michel, il a enquêté sur lui et dans sa volonté de faire mal, a publié l'histoire dans la presse. Suzy raccompagnait, à Cherbourg, le fils de mon ami, venu demander des comptes à son père, grâce à l'article de Paul. Tu vois le gâchis provoqué par la jalousie.

- Paul a toujours été ainsi. Tu te rappelles, à Londres, un soir que nous mangions au restaurant et qu'un de tes lecteurs t'a déclaré son amour. Le coup de poing qu'il lui a donné rien que pour avoir osé t'aborder. Tu as bien fait de le quitter. Bon, il faut que je te laisse, si j'ai des infos, promis, je t'appelle.»

Dorothy se retrouva seule, un peu perdue, elle fit le point dans sa tête. Appeler Michel puis retourner voir s'il y a du nouveau au bureau d'accueil, il faut aussi que je prenne contact avec Audrey, si son père ne l'a pas fait, lui aussi aura peut-être oublié.

« Allo, Michel, je viens aux infos. Quoi de neuf du côté de Cherbourg ?

- Rien de plus que toi, je suppose. Leurs noms ne figurent pas sur les listes, je crains le pire.

- D'après un officier, les sauveteurs vont inspecter le bateau aujourd'hui. Nous en saurons plus dans la journée, lui dit-elle. Au fait as-tu prévenu ta fille ?

- Oui, j'ai eu une longue conversation téléphonique avec Audrey. Elle a appris le naufrage en écoutant la radio dans sa voiture. Avec Émile, mon contremaître, ils se sont rendus à la capitainerie, elle va faire la liaison entre Cherbourg et moi.

- Ce n'a pas été trop dur de lui parler ?

- Non au contraire, elle dit comprendre mon geste et me pardonne, comme elle voudrait que je le fasse pour elle. C'est fou, en quelques mois, ce qu'elle a changé. Parfois en pleurs, parfois joyeuse à l'idée de nos retrouvailles, elle a mûri rapidement, lui répondit-il la voix serrée par l'émotion.

- Tu me manques déjà Dorothy, quoi qu'il advienne, nous resterons unis. À présent que nous sommes heureux, nos enfants ne peuvent pas partir de cette manière, ce serait trop injuste.

- Gardons confiance Michel, nos enfants nous font revivre ce que tu leur as fait vivre. Au final, nous nous retrouverons, je l'espère tellement.»

Sur le radeau, les naufragés s'éveillent, tétanisés par le froid, les visages aux traits tirés marquent la fatigue et le début d'une dégradation physique. C'est John, le premier qui prend la parole :

« Il faut que nous mangions à présent et ensuite, nous nous débarrasserons du corps de ce pauvre type.

- Ce n'est pas un peu prématuré pour le jeter à la mer, interrogea Roger ?

- Non, il faut nous en défaire pendant que nous en avons la force et avant qu'il ne commence à se vider, répliqua John.

- Moi, dit Suzy, je me mets à la place de la famille, j'aimerais récupérer le corps d'un de mes proches, plutôt que de le savoir flottant entre deux eaux. Il a certainement une femme, des enfants, des amis qui aimeraient se recueillir sur sa tombe et puis l'idée de me faire dévorer par des poissons me fait froid dans le dos.

- Pourquoi, vous préférez les vers aux poissons ? dit John

- Assez, lança Vincent. Vous ne savez pas ce qu'est vivre en l'absence d'un proche disparu en mer. Je sais de quoi je parle, je l'ai vécu.»

Un de ces silences pesants retomba sur le radeau. Comme pour le justifier, Suzy, au bout de quelques instants, dit aux autres :

« Vincent a raison, il vient de vivre cet événement et sait de quoi, il parle. Son histoire est semblable à celle que nous faisons vivre en ce moment à nos familles. Alors, John, nous allons garder à bord ce monsieur aujourd'hui encore, ensuite nous aviserons.

- À votre guise, après tout, il fait suffisamment froid pour le garder encore un peu.»

Piqué au vif par l'intervention de Suzy et curieux de connaître les aventures de Vincent, John lui demanda :

« Que vous est-il arrivé, Vincent, vous êtes le seul avec Suzy à ne pas nous avoir révélé la raison de votre présence sur le ferry ?

- C'est vrai, au moment où j'allais le faire, nous avons failli être écrasés par le porte-containers. Je vais vous l'expliquer, vous comprendrez pourquoi, j'ai réagi de la sorte tout à l'heure.

Il y a un peu plus de six mois, mon père disparaissait en mer, son voilier a été retrouvé vide au large de l'île de Man. Nous avons tous cru à son décès, d'autant plus que des traces de sang sur la bôme étaient visibles. Nous aurions, ma sœur et moi, aimé retrouver son corps et ne pas vivre l'angoisse que nous avons vécue. Où est-il ? Est-il mort instantanément ou bien est-il mort de froid et de fatigue ? Toutes ces questions, la famille de ce monsieur sont en train de se les poser actuellement. Mais en réalité, mon père n'est pas mort, il voulait disparaître, fuir le monde qui l'entourait. Fuir les problèmes de son entreprise mais ce qui m'a fait le plus mal, fuir ma sœur et moi. Je ne

lui en veux plus, nous avons pu en discuter, je reconnais d'une certaine manière l'avoir poussé à le faire.

Ma mère est morte alors que je n'étais qu'un petit garçon, mon père nous a confiés à ma grand-mère pour nous élever. Un père rarement présent, toujours au travail, non pas indifférent mais dépassé par les événements. Son seul bonheur était de naviguer sur son voilier, il pensait nous faire plaisir en nous y amenant, en réalité, c'était une corvée.

Nous traînions très souvent dans la conserverie alors que les copains sortaient, allaient au ciné ou bien encore regardaient la télévision. C'était pour lui sa façon de nous garder, de nous apprendre la réalité de la vie. Travaillez, vous récolterez le fruit de votre peine, combien de fois l'ai-je entendu. Aujourd'hui, il regrette de ne pas avoir su nous accorder du temps pour le partager rien qu'avec nous.

À présent que je l'ai retrouvé, je l'ai convaincu qu'il n'était pas trop tard pour le faire. Gamin, à ma façon, je lui faisais payer, ce que je croyais être un manque d'intérêt pour ma sœur et moi. Bagarreux dans la cour d'école, je manquais souvent la classe. Le directeur l'avait appelé plusieurs fois pour statuer sur mon cas. C'était ma façon de me faire voir à ses yeux, je suppose. Ma grand-mère essayait souvent de recoller les morceaux entre nous, c'était toujours superficiel. Il suffisait que le cours du maquereau monte en flèche et nous n'existions plus, ses problèmes l'avaient rattrapé jusqu'à notre prochaine révolte.

Ma pauvre grand-mère, elle a tout enduré, la mort de ma mère, celle de mon grand-père, nous avoir élevés n'a pas été facile tous les jours. Elle trimait entre son ménage et la conserverie, ne laissant rien paraître de sa peine, comme les femmes de cette époque y étaient habituées. Alors, une fois adolescent, il nous a mis au pensionnat, je pensais qu'il voulait se débarrasser de nous, lui pensait nous assurer un meilleur avenir. Nous nous voyions très peu le week-end, je sortais retrouver les copains et puis j'ai dérivé sur le jeu, celui qui fait de vous un millionnaire ou un pauvre type selon la chance. L'argent de poche n'y suffisait plus, je venais voir mon père, il me donnait ce qui me permettait d'exister aux yeux de tous devant une table de jeux.

Et puis, ce fut petit à petit la descente, étant interdit de casinos dans la région, c'est sur Paris que je dépensais de l'argent que je n'avais pas. Mon père réglait mes dettes sans discuter. J'aurais voulu, qu'il m'arrête, qu'il me gifle pour qu'enfin je cesse mes conneries. Quelques jours avant de disparaître, il l'a fait. Le chèque mensuel allait cesser d'être signé chaque vingt-cinq du mois. Il pensait n'être qu'un distributeur de billets alors que moi l'argent je m'en foutais, je voulais lui faire voir que j'existais, c'est tout.

Ma sœur Audrey, bien que très différente de moi, lui a causé bien des soucis, elle aussi. Pour les mêmes raisons que moi devant ce que nous croyions son indifférence, elle a joué de son charme auprès des hommes. Devant le : « Travaillez, vous récolterez le fruit de votre peine », Audrey lui a répondu, ce sont les hommes qui travailleront pour moi. Ses fréquentations ont alors changé, passant de petits minets fauchés à de plus vieux personnages vivants dans l'opulence. Mon père a réagi, ce qui n'a fait qu'aggraver la situation. Il a toujours refusé de rencontrer un de ces hommes ayant son

âge fréquentant sa fille, sachant très bien le type de relations qu'ils entretenaient. Elle, arborant vêtements de luxe et belle voiture voulait démontrer à notre père que l'argent n'est pas synonyme de travail. Je crois qu'il avait énormément de peine en voyant ainsi ma sœur. Chaque rencontre était source de conflit, mon père alla jusqu'à traiter ma sœur de prostituée, tant son comportement le chagrinait. Quelques semaines avant de disparaître, il lui a signifié pour elle aussi, la fin du chèque au vingt-cinq du mois. C'était à l'anniversaire de ma tante Myriam, la seule fois qu'il croisait un ami de ma sœur. Je pensais qu'il allait faire un scandale, il n'a rien dit, se contentant de ne pas lui adresser la parole.

Quelques semaines après, il disparaissait. Bien que nous soyons distants de lui, la tristesse nous a envahis tous les deux. Ma vie n'avait d'un coup plus de sens, je jouais pour l'embêter mais maintenant qu'il n'était plus là, c'était le vide. Sans réfléchir un instant, j'ai rejoint la conserverie. En entrant dans la halle, face aux personnes qui m'ont immédiatement entouré, je me suis dit ma vie est ici à présent. Tout ce que j'avais détesté pendant mon enfance m'attirait à présent, irrésistiblement, je devais reprendre le flambeau en urgence à la manière dont lui, l'avait fait au décès de son père. Ma vie, comme à l'annonce d'une révélation, venait de changer, fini le jeu, les conneries. Je me disais, il doit être fier de son fils maintenant.

La lecture de son testament, chez le notaire, a rendu Audrey complètement hystérique. Elle, qui rêvait d'argent, s'est sentie humiliée par la donation de mon père à un parfait inconnu. De rage, elle a retrouvé ce jeune homme, l'a accaparé, séduit, puis a couché avec lui en filmant cette scène de sexe. Le chantage face à l'épouse bafouée, dans le but de récupérer l'argent de l'héritage, l'a laissée totalement désemparée. Cette femme trompée a non seulement pardonné à son mari mais lui a renouvelé son attachement. Prête à le suivre où il le veut dans le dénuement total, comme preuve supplémentaire à son amour. Ce fut pour Audrey, elle qui ne vivait que de faux-semblants, une métamorphose profonde, semblable à celle que je vivais.

Nous avons repris la conserverie jusqu'à l'annonce de la preuve de vie de mon père. Il s'est réfugié sur l'île de Ramsey, chez la mère de Suzy. Je suis venu le rencontrer, pour lui demander des explications. Nous nous sommes longtemps embrassés et pardonnés mutuellement. En rentrant sur Cherbourg, je préparais sa venue. Le naufrage du ferry le fera réfléchir, sans que nous le voulions, à ce qu'il nous a fait subir voilà six mois. »

Susy, malgré son émotion traduisit la confession de Vincent dans son intégralité.

John, devant ce parcours de vie mouvementé, lui dit :

« Vincent, vous avez vécu déjà pas mal de choses dans votre jeune vie. Je respecte le fait que vous vouliez garder ce cadavre mais au plus tard demain, si nous ne sommes pas secourus, il faudra s'en débarrasser. Croyez-moi, nous n'aurons plus le choix. »

Suzy, après avoir pris une respiration profonde prit la parole :

« Je vais m'adresser à vous en anglais et je ne vous promets pas de tout traduire en français au fur et à mesure. Certains moments de ma vie ont été difficiles à vivre, de là à les évoquer deux fois, m'est impossible. »

Tenant sa couverture de survie à deux mains, elle sourit d'un rire crispé et commença son récit :

« Vincent, vous l'a dit, son père s'est réfugié sur l'île où ma mère habite. Elle a fui le monde, elle aussi. Leurs deux solitudes personnelles ont fait qu'ils se sont rencontrés par le fait du hasard, du sort, du destin comme le dirait John. Ils se sont apprivoisés et s'aiment profondément, je pense à eux en ce moment. Ils doivent être tristes en nous sachant disparus.

Ma mère est romancière, une auteure à succès, publiée en plusieurs langues, ses livres parlent souvent du quotidien de personnages réels, ce qui fait qu'elle est appréciée par de nombreux lecteurs. Mon père, lui, exerce une profession détestable, il fouille le passé et traque des personnalités publiques pour en publier, dans un tabloïd, les mauvais côtés. C'est pourtant de lui que m'est venue l'idée de mon métier, le journalisme. Contrairement à sa vision voyeuriste, mon activité est enrichissante, je travaille dans un magazine de mode destiné aux femmes. Mes parents ont divorcés, il y a quatre ans, mon père l'a très mal vécu, il faut dire qu'il était devenu violent, il n'a frappé qu'une seule fois ma mère, c'était déjà trop. J'étais une enfant unique, une petite fille sage, obéissante, effacée, celle dont on ne remarque même pas la présence.

Mes vacances, je les passais souvent en France, chez ma grand-mère Jacqueline en Charente-Maritime. Elle avait gardé la maison de ses parents, une bâtisse construite en bord de mer dans le style de la région. Pendant un mois, nous nous retrouvions avec mes petits cousins, nous nous amusions sur l'estran à la pêche aux crevettes grises. Un soir de quatorze juillet, nous sommes partis au bal du village, l'ambiance était à la fête, l'alcool coulait à flots, les gens dansaient sur des airs de musettes. Fuyant cette foule, je suis partie sur la plage toute proche m'isoler un peu et regarder la mer. La nuit était belle sous la lune. Soudain, un homme m'a abordée en me disant que c'était un ami de ma grand-mère, me parla d'elle en nous éloignant de la fête. À dix ans, je n'étais pas méfiante sur les intentions de cet homme. Nous nous sommes assis sur la plage, il me parla de lui et de ses pulsions sans que je comprenne le sens de ses paroles.

Après une dizaine de minutes, prétextant de vouloir se baigner, il s'est relevé et s'est mis nu puis finalement s'est rassis. Je ne savais pas ce qu'il fallait faire, alors je suis restée sans réaction. Ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure que j'ai senti son souffle s'accélérer et j'ai remarqué son bras qui s'agitait. Je ne comprenais pas ce qui se passait et n'osait plus bouger. Il se leva d'un coup et m'exhiba son sexe en érection. Tétanisée, je regardai le va et vient de sa main, j'ai entendu un râle sourd dans un halètement rapide en même temps que du liquide m'aspergeait. J'ai fermé les yeux, j'aurais aimé crier mais aucun son ne sortait de ma gorge. Quelques minutes après, quand je les ai ouverts, il n'était plus là. En pleurant, j'ai rejoins mes petits cousins, ma robe salie et leur ai raconté ce qui venait de se passer. Non seulement, ils ne m'ont pas crue un seul instant mais en plus ils se sont moqués de moi. Je n'en ai plus parlé à personne jusqu'à aujourd'hui. Ma timidité et la peur de me retrouver de nouveau face à ce genre de situation m'ont gâché une partie de mon adolescence. J'avais honte de révéler la scène dont j'avais été la victime, de peur que l'on ne me croie pas encore. Fuyant dès qu'un garçon se retrouvait seul avec moi, les étudiants de mon université m'avaient surnommé Purity. J'en ai souffert longtemps toujours en silence. Un jour, j'ai découvert le théâtre. Ce fut pour moi, mieux qu'un exutoire mais une thérapie. En jouant, sur les

planches, j'ai repris confiance en moi. Je peux maintenant sortir avec un homme sans crainte, je sais que je suis une victime et non celle qui a provoqué les faits.»

Terminant cette phrase, elle marqua une légère pause avant d'ajouter :

« Merci de m'avoir écoutée, malgré que nous soyons dans ce radeau, je me sens bien à présent. Vous êtes les premiers à partager mon secret et je suis heureuse de vous en avoir fait part. Si nous nous en sortons, ce n'en sera plus un, je sais désormais que je peux en parler.»

Devant une telle confession, il est difficile ensuite de reprendre la parole. Odile se pencha et en lui prenant les mains lui dit :

« Suzy, si nous nous en sortons, j'aimerais vous revoir. Votre triste expérience m'a émue aux larmes, je souhaiterais faire partie de vos amies pour vous aider à définitivement oublier ce passage de votre enfance, comme je suis sûre que vous m'aidez également.»

Sur l'île de Ramsey

En ce vingt-sept décembre, Michel regarde avec attention la télévision. Le treize heures, la grande messe du direct de l'info, Jean-Pierre Pernaut prend l'antenne :

« Les recherches continuent dans la Manche, à l'heure où je vous parle, les chances de retrouver des survivants sont quasi nulles. Je rappelle le bilan provisoire, quatre cent vingt-trois portés disparus, huit cent douze survivants qui doivent leur chance à la réaction rapide des membres de l'équipage du William Shakespeare. Les questions se posent toujours sur la trajectoire du Malanga, ce supertanker se rendant à Rotterdam avec sa cargaison de brut. Pour l'instant le risque d'une marée noire est écarté, synonyme d'une catastrophe écologique majeure. Des plongeurs ont inspecté la coque du pétrolier pour en déterminer la solidité, le résultat est satisfaisant, les manœuvres de remorquages pour l'acheminer vers le port pétrolier du Havre, ont débuté ce matin.

Je le disais, quatre cent vingt-trois disparus, le bilan est lourd, tout le monde se souvient de la catastrophe de l'Estonia, en mer du nord, c'était le 28 septembre 1994 qui avait fait, je vous le rappelle huit cent cinquante-deux victimes. Avec moi sur notre plateau, le docteur Labrousse, notre spécialiste de la médecine. Docteur, y a-t-il des chances de survie pour les naufragés ?

- Dans une eau à dix degrés, les chances de survie sont de quelques minutes, non, il n'y a aucune chance. En revanche, si des survivants ont réussi à se glisser dans des radeaux de sauvetage, il existe encore un espoir. Ils vont souffrir d'une hypothermie par le manque d'alimentation et par le froid dû au contact du canot sur l'eau, néanmoins, il existe encore une chance. Les prochaines vingt-quatre heures seront déterminantes, pour retrouver des survivants. Rappelons-nous, d'un naufragé ayant survécu trois mois dans un radeau de sauvetage presque sans nourriture ce qui laisse un espoir tout de même.

- Merci docteur pour toutes ces précisions. Je vous le disais, les recherches continuent conjointement entre les marines française et britannique. De gros moyens ont été acheminés

dans la zone du naufrage et notamment, un Breguet Atlantique de la base de Lann-Bihoué, spécialisé dans la recherche et l'observation. Reportage, Jean Chubilleau est monté à bord pour nous.»

Michel éteignit le téléviseur et appela Dorothy. À Cherbourg, les corps des premières victimes arrivent par vedette rapide et sont immédiatement dirigés vers la gare transatlantique, transformée pour l'occasion en morgue. Dans l'après-midi les plongeurs de la Royal Navy inspectent l'épave du ferry. Aucun signe de vie n'est audible à l'intérieur de cette prison d'acier malgré la pose de détecteurs sonores sophistiqués. Le *William Shakespeare* est à présent un cercueil géant, reposant par cinquante mètres de fond.

Dans le radeau, l'ambiance a changé, Vincent ne se sent pas bien, il est gagné par la fièvre, Odile souffre de dysenterie, le moral s'en ressent au travers des échanges entre naufragés.

« Mais que font les secours, voilà deux jours qu'ils nous recherchent peut-être, nous sommes pourtant visibles avec notre radeau orange, s'emporta Roger en constatant la dégradation de l'état de santé de sa femme.

- Vous croyez qu'ils ont arrêté les recherches, lança Susan.

- Non pas après deux jours, se fit rassurant John.

- Je ne sens plus du tout mes pieds et je ne sais plus comment me tenir, assise ou couchée. C'est pareil, j'ai trop mal au dos, se plaignit Suzy, le poignet de plus en plus enflé.

- Je pense, dit Roger, que l'on va tous crever seuls, sur la mer la plus fréquentée du monde, au moins ce pauvre type, il ne souffre plus du froid et de la faim.»

John, sentant la situation se dégrader, se décida d'intervenir en interpellant Susan, la seule à ne pas se plaindre.

« Susan, qu'allez-vous faire une fois cette histoire terminée ?

- Merci John, j'apprécie le fait de vouloir nous redonner espoir, au stade où nous en sommes, ce sera difficile de le faire. Je sais néanmoins ce que je ferai si je sors de cet enfer. Fini les conseils de belle-maman et sa façon de protéger son rejeton, terminé mon sentiment de culpabilité face à mon incapacité à enfanter, terminé ce job et ce petit chef incapable malmenant le personnel. Non je vais reprendre ma vie en main aux côtés de Harry, mon mari et m'occuper de mon enfant.»

John n'aurait pas pu s'y prendre mieux pour faire réagir positivement ces compagnons de dérive. Mieux, les uns après les autres, tels des pèlerins musulmans jetant des pierres dans la cérémonie du Hajj, ils vont lapider les obstacles de leur vie passée.

« Moi, dit Roger, terminé le travail, je vais prendre ma retraite et quitter le nord de la France. Terminé le brouillard et le froid, je veux vivre au soleil.»

Dans un élan enthousiasme, Suzy s'emballa :

« Terminé de vivre ma vie seule, je veux moi aussi connaître le bonheur. Terminé de vivre partagée entre mes parents, désormais je prends ma vie en main. Si mon père ne cesse pas d'être ce qu'il est, il devra se passer de moi.»

Odile, ne dit rien, surprise par les déclarations de son mari, quant à Vincent, entre deux tremblements de fièvre, il bredouilla :

«Terminé cette défiance entre mon père et moi, je ne veux plus du Vincent trichant sur lui-même en mentant aux autres. Je vais enfin vivre en paix avec mon père et fonder une relation nouvelle avec lui, basée sur la confiance et l'amour d'un fils envers celui qui lui à donné la vie.»

Le tour de John arrivant, ne sachant pas trop quoi dire, il réfléchit brièvement et déclara avec une voix rieuse :

«Terminé le bateau, je prendrai dorénavant l'avion. »

Un fou rire envahit le radeau, puis John ajouta :

« Non, si nous nous en sortons, je pense que ma vie va changer. Jusqu'à présent, de nombreux interdits m'ont empêché de vivre. Et puis, je ne vous l'ai pas dit, j'ai deux enfants, Michaël et Allen. Le premier, porteur d'un lourd handicap mental, vit dans un centre spécialisé. Au début de son internement pour schizophrénie paranoïde, vers ses trente ans, je passais régulièrement le voir, et peu à peu mes visites se sont espacées pour ne devenir qu'exceptionnelles. Il souffre de troubles hallucinatoires et entend des voix qui le poussent à commettre des actes violents. Un jour, se croyant poursuivi par des êtres malfaisants, il a pris un couteau et a voulu me tuer avec une force décuplée par ses visions. Si je n'avais pas eu une préparation militaire, je ne serais plus de ce monde à présent. Le traitement à base de neuroleptiques n'y a rien fait, au début, il était assommé par les médicaments, puis de rechute en rechute, il a fallu le priver de liberté.

Si je m'en sors, je vais essayer de renouer le dialogue avec lui, de même qu'avec mon second fils. Avec lui, c'est différent, nous avons rompu tout contact à la suite de l'internement de son frère. Il ne comprenait pas l'urgence de le faire, Michaël devenait dangereux, non pas seulement pour les autres mais pour lui également. Allen et moi, nous nous sommes, comment dire, pris de tête devant ma décision envers son frère. En réalité, ce n'était qu'un élément déclencheur de notre conflit latent. Il ne voyait en moi, qu'un militaire aux ordres de la Couronne, prêt à commettre des crimes en son nom. Tout nous éloignait sur presque tout, il s'arrangeait pour venir trouver sa mère lorsqu'il était sûr que je sois absent. Au décès de celle-ci, il n'est pas venu à son inhumation mais le lendemain j'ai vu sur la tombe de ma femme, un énorme bouquet de fleurs. Allen était venu le déposer seul sans que nous puissions parler.»

John se tut.

Une fois que Suzy eut fini de traduire les paroles de celui-ci, les autres rescapés en firent autant.

Une troisième nuit passa, toujours aussi froide, toujours aussi longue. Des pleurs se firent entendre, probablement Odile mais personne ne dit rien. Chacun se retient pour ne pas l'imiter, conscient que le moral du groupe est à ce prix. L'état de santé de Vincent s'est nettement dégradé durant la nuit, l'absorption d'antibiotiques n'ayant pas commencé son effet, il se trouve dans un état de semi-conscience et gémit par moments. L'aube, telle une renaissance, relance l'espoir d'être secourus même si au fond personne n'y croit plus beaucoup. Contrairement à la veille, le réveil fut

silencieux, personne n'osant bouger ni prononcer un mot. Les premiers rayons du soleil enfin revenus n'attisèrent aucune joie. Les visages plissés, vieillis, creusés par des rides et par la fatigue s'affichaient à présent.

« Combien de jours tiendrons-nous encore ? dit Roger.

- Si seulement, nous pouvions nous réchauffer et prendre un bon repas chaud, soupire Susan.

- Allons, mangeons nos rations, dit John. Suzy, donnez les médicaments à Vincent, il ira mieux dans quelques heures.»

Chacun en silence prit si l'on peut dire son petit déjeuner, bizarrement la présence du cadavre ne fut pas abordée. Qui allait provoquer la conversation ?

Suzy, presque involontairement déclencha le sujet.

« Vous croyez que l'on peut prendre la couverture de survie sur ce monsieur et l'ajuster sur Vincent ? »

Il n'en fallut pas plus. John, ne voulant pas relancer la polémique se contenta de dire :

« Nous allons voter pour garder ou non cette personne à bord.»

Ni Susan, ni Suzy et encore moins Odile ne dirent mot, chacun en effet commençait à percevoir les effluves dégagées par le cadavre en début de décomposition. Lorsque John posa la question suivante :

« Qui est en faveur de donner à la mer le corps de ce monsieur, levez la main ?

Une à une, les mains se levèrent sauf celle de Vincent, plongé dans une phase d'inconscience.

« Bien dit John, nous allons, le fouiller et le passer délicatement hors du radeau. Roger, vous qui êtes encore valide, venez m'aider.»

Avec respect, ils manipulèrent le corps. John, le plus aguerri fouilla le cadavre, découvrant un portefeuille dans la poche arrière du pantalon, il le remit à Susan.

« Voyez dit-il, nous pourrions annoncer à sa famille comment il est mort et où il va reposer. »

Le résultat de l'investigation de ses poches ne donnant rien d'autre, ils le glissèrent hors du radeau. Le corps flotta entre deux eaux et coula doucement sans un bruit. Le même silence régnait sur l'embarcation. Odile le rompit en s'adressant aux autres :

« Ce serait bien de dire quelques mots en guise d'adieu à ce monsieur.»

Elle commença alors à réciter le *Notre père* à voix haute, Roger l'imita, alors que John et les autres baissaient la tête en signe de respect. Une fois la porte du radeau refermée et que chacun reprit sa place, un certain soulagement se fit ressentir. La proximité de ce cadavre, non pas qu'il dérangeait, mais le seul fait de sa présence, inspirait une gêne et une retenue face à lui. Se savoir proche de la mort présente dans le corps voisin, donne un sentiment d'inquiétude et de malaise. Et si elle passait d'un corps à l'autre, si elle s'en prenait maintenant à Vincent ? La mort était là sur ce radeau, il fallait la rejeter à la mer comme on se débarrasse d'un fardeau ou d'un objet que l'on ne veut plus garder.

L'éloigner à tout prix pour lui dire que l'heure de frapper n'est pas encore là, qu'elle devra encore attendre si elle veut emporter l'un des leurs. La grande faucheuse n'a pas eu encore sa part malgré le festin qu'elle s'est octroyé lors du naufrage ! Qu'à cela ne tienne, elle nous prendra mais il lui faudra de la patience.

« Pour un début de matinée triste, on ne fait pas mieux, dit John pour lancer la conversation. Prenons connaissance de l'identité de la personne avec qui nous avons passé ces trois jours. »

Ouvrant le portefeuille, il en sortit la carte d'identité et la donna à Roger qui en lut les mentions.

« Martial Berdeau, né le 23 février 1943 à Caen, de nationalité française, taille un mètre soixante-dix, habitant 5, rue du docteur Verne à Caen. Voyons si d'autres documents peuvent nous donner des informations.

-Voilà, son permis de conduire dit John, il va peut être nous renseigner

- Non, repris Roger en tant que concessionnaire automobile. Regardez, ce n'est pas le même domicile que celui figurant sur sa carte d'identité. N'oublions pas qu'en France, lorsque nous passons notre permis de conduire, l'adresse figurant sur le document est celle du domicile au moment de l'examen. Par la suite, on peut déménager le nombre de fois que l'on veut, changer de région, cette adresse ne changera qu'au renouvellement du permis. Je me fiera plus à l'adresse de sa carte d'identité qu'à son permis, conclut-il.»

John, ne put se retenir en ajoutant :

« Oui, c'est vrai en France, vous ne faites rien comme les autres. »

Voyant que ces propos sortis sans réfléchir pouvaient blesser ses compagnons d'infortunes, il affirma aussitôt :

« En Irlande, ce n'est pas mieux non plus. Rassurez-vous. »

Le silence retomba sur l'embarcation.

« Vous pensez que nous allons tous finir comme ce pauvre monsieur, dit Odile la voix nouée.

- Peut-être dit John. La mort, je l'ai croisée plusieurs fois sur ma route. Des amis, des camarades sont tombés à mes côtés dans une guerre ridicule. Je ne savais pas que j'allais m'en sortir et eux, non. Dans un premier temps, c'est un sentiment de chance qui vous vient en tête, puis au bout de plusieurs semaines, des questions commencent à se poser. Pourquoi lui et pas moi. La mort, ma mort, je suis prêt à l'accepter ici, maintenant s'il le faut. Je comprendrais que vous n'êtes pas de mon avis et vous avez certainement raison. Moi, j'ai vécu ma vie et à mon âge, les années restantes sont comptées, ce n'est pas comme vous Suzy, Susan, enfin vous tous. Je souhaite qu'elle me prenne rapidement d'un coup sec, tel un couperet. Je ne veux pas la sentir arriver sournoisement dans une maladie et dans la déchéance. Mourir en bonne santé, cela peut prêter à rire mais souffrir à l'agonie me fait peur. Une fois qu'elle aura fait son affaire de moi, ce n'est plus un problème, je ne sais pas ce qu'il se passe derrière le miroir et c'est tant mieux.

- Vous rejoindrez notre créateur, dit Odile.

- Si cela peut vous aider à franchir le cap, croyez-y. Moi non.
- En se basant sur la religion et la résurrection, la mort n'est qu'une étape avant le renouveau auprès du Seigneur, ajouta-t-elle.
- Oui, dans votre croyance religieuse, pour autant personne n'est revenu pour nous le certifier.
- Vous blasphémez John, avertit Odile.
- Pardonnez-moi, je ne voulais pas vous blesser. Mes convictions sont à l'opposé des vôtres, mais ne suis-je peut être pas le seul ici ?»

Suzy après avoir traduit garda la parole :

« Moi, en ce qui me concerne, je crois à une réincarnation. Pas forcément humaine, ni animale mais sous forme de vie en générale. Ce que nous avons acquis de connaissances tout au long de notre vie, ne meurt pas avec notre enveloppe. Ce serait régresser dans le développement de la vie, des millénaires passés pour rien sans la moindre évolution, non je n'y crois pas. L'évolution de l'espèce est déjà visible du vivant des êtres alors pourquoi perdre cette richesse ?

Je prendrai deux exemples, en rapport avec le monde animal. À l'automne, lorsque le temps des noix est venu, le corbeau a repris et développé une stratégie pour moi inconnue. Il s'empare d'une noix et vole suffisamment haut, ensuite, il se dirige au dessus d'une route et enfin lâche celle-ci dans le but de casser la coquille. Vous me direz, c'est un hasard. Non justement pas, si la noix n'est pas cassée, il répète l'opération. Le corbeau a compris que le bitume offrait une surface dure pour briser la coquille. C'est un animal intelligent, je l'ai vu prendre une noix dans son bec, la déposer sur la route et attendre qu'une voiture fasse le travail pour lui. J'ai pu observer en deux endroits distants d'environ trois cent kilomètres les mêmes phénomènes. Partant du constat qu'ils étaient éloignés l'un de l'autre et sans moyens de communiquer, le fait de pratiquer une technique identique n'est pas venue par hasard. Je pense que nous revenons sur terre avec l'expérience d'autres vies antérieures, pas obligatoirement extraordinaires en soi, mais vécues tout simplement.

- Vous vous voyez en australopithèque, lui dit Odile. Une Lucy parmi tant d'autres avant d'être nabatéenne ou bien damoiselle de cour. Non, votre vision de réincarnation ne me convainc guère et ne m'attire pas.
- Vous n'utilisez que des clichés que nous avons créé nous même. L'âme selon moi est universelle, elle n'a pas de date chronologique, de sexe, de couleur ni de critères terrestre. Elle traverse les époques au gré de son intemporalité.»

Roger entra à son tour dans le cercle de discussion.

« Odile, lui dit-il, je suis croyant tu le sais, néanmoins, je ne me vois pas revenir de parmi les morts. La religion chrétienne a enjolivé les textes au cours des siècles pour faire peur aux plus faibles. Des images représentant des scènes de résurrection montrant des morts sortant de leurs sépultures tenaient en respect les personnes doutant de leur avenir. La pesée des âmes lors du jugement dernier est une image également, elle est avant tout symbolique et de nouveau fait prendre conscience aux chrétiens du poids de leurs actes.

Scientifiquement, une expérience³⁸ a essayé de démontrer une différence de masse corporelle sur une personne quelques secondes avant et après son trépas. Vingt et un grammes entre le dernier souffle et la mort, est-ce le poids de l'âme ? Je ne le sais pas, ni même la valeur et la justesse qu'il faut accorder à l'expérience. L'humain a peur du vide et de l'inconnu, il a besoin de se rassurer avant sa mort. Il n' imagine pas le néant, c'est pourquoi, il a créé une suite à sa vie. Le paradis, l'enfer sont peut-être les plus récents. Les Vikings avaient le Walhalla, lieu où Odin les accueillait pour festoyer et combattre. Toutes les peuplades depuis la préhistoire ont inventé un lieu de repos pour leurs âmes, et pour certaines choisi de se réincarner. Pharaon, dans sa barque solaire, renaît tous les jours avec le dieu Rê et l'accompagne pendant la nuit pour maintenir l'équilibre du monde. Bien sur la mort, je la crains mais elle fait partie de la vie. Nous naissons pour mourir, drôle de paradoxe, n'est-ce pas ? Alors entre ces deux moments les plus importants de notre existence, il faut vivre pleinement. S'émerveiller de tout, un prisonnier peut contempler la beauté d'un lever de soleil apparaissant entre les barreaux de sa geôle et en être ému aux larmes. Un amateur de poésie, d'un vers de Verlaine déclamé par un bègue ou encore d'un chat de gouttière portant son petit pour l'éloigner du danger. La valeur des choses, finalement, c'est nous et nous seuls qui nous la donnons. Un collectionneur de boîtes d'allumettes ira en pèlerinage en Suède à Jönköping pour une vulgaire petite chose en carton, à ses yeux d'une grande richesse. Son trésor se résumera à posséder une pièce unique inconnue de tous.

- Pardon de vous interrompre Roger, dit Suzy mais je ne connais pas ce lieu dont vous venez de nous parler.

- Ah oui, excusez-moi fit Roger, Jönköping, c'est une grande ville du bas de la Suède. C'est dans cette cité au 19^{ème} siècle que furent inventées les allumettes de sécurité. Il existe un musée retraçant les grandes heures de cette industrie, situé au cœur d'une ancienne fabrique d'allumettes. Nous l'avons découvert lors d'un voyage organisé.»

Puis, Roger reprenant le cours de sa discussion ajouta :

« Notre trésor à nous tous en ce moment c'est la vie, oui la vie malgré la morsure du froid, la faim et la peur. Mais si vous n'y croyez pas, alors, il nous reste la mort. Regardez, elle nous attend dans les eaux noires autour de notre canot. J'avoue, elle est tentante, quelques secondes suffisent à vous libérer des contraintes et des souffrances terrestres. Sautez avec moi, si pour vous la vie doit s'arrêter maintenant mais réfléchissez avant de le faire. Avez-vous accompli sur terre ce que vous êtes venu y faire ? Laissez-vous derrière votre vie, des êtres auxquels vous avez des engagements ?

- Pardonnez-moi Roger de vous couper de nouveau la parole, lui dit Suzy, je pense que personne parmi nous ne veut sauter par-dessus bord et c'est tant mieux. Non, je reprendrai les paroles de John, si le destin le veut, nous nous en sortirons mais de grâce, arrêtons de parler de mort. »

38 Théorie des 21 grammes, est une théorie émise par le médecin américain Duncan Mac Dougall en mars 1907. Publiée en avril de la même année par le journal médical American Medicine. Le scientifique Karl Kruszelnicki (Dr Karl) a émis de sérieux doutes sur l'hypothèse de Mac Dougall, en se basant sur le manque de rigueur scientifique de l'expérience menée, dans un livre intitulé "Great Mythconceptions".

Un long, très long silence s'abattit sur la frêle embarcation. Tout le monde s'observait en pensant aux paroles brutes de Roger. Finalement, devant la dure réalité de leurs sorts, il en avait parfaitement fait le résumé.

Susan senti qu'il fallait entretenir une conversation pour ne pas rompre le dialogue, source de vie sur ce frêle esquif. Elle lança, presque malgré elle :

« Nous avons abordé de nombreux sujets sur ce radeau. Je pense que nous devrions continuer à dialoguer pour occuper nos esprits. Sans ces paroles, nous penserons au froid et à nos angoisses. Il nous faut un sujet léger voire drôle et si le rire l'emporte, la morsure du froid diminuera. Je propose puisque nous sommes tous adultes de parler d'amour. Naturellement si un de nous ne veut pas en parler, il peut passer son tour.»

Tous les passagers marquèrent une hésitation puis avec un sourire dissimulé acceptèrent la proposition de Susan.

« Bon puisque c'est moi, dit Susan, qui ai proposé le sujet, je vais commencer.

L'amour, je l'ai connu la première fois, j'avais huit ans, mon amoureux n'était pas plus âgé que moi. Je le prenais par la main à la sortie de l'école pour rentrer à la maison, nos familles étaient voisines. Il était beau, je me souviens et me rassurait sur le chemin sombre du retour. Tout le monde nous souriait, en réalité, tout le monde se moquait de nous. Qu'importe, quand nous serions grands nous allions nous marier et faire comme nos parents. Un beau jour, une nouvelle écolière fit son entrée dans sa classe, ce fut la fin de notre amour. Il n'avait d'yeux que pour elle, je n'existais plus, la première déception amoureuse faisant suite au premier amour. Vers dix-sept ans, j'ai rencontré un garçon étudiant comme moi dans le même collège. À peine plus âgé que moi, il était réservé, voire solitaire, c'est ce qui m'a attiré en lui. Il s'appelait Georges et la tête dans les étoiles rêvait d'astronomie. Sa passion pour la grande Ourse, il me la fit partager et puis un après-midi dans sa chambre, il me fit découvrir la voie lactée. Ce fut le big bang, la première fois que je ne maîtrisais plus mon corps et puis après une relation nébuleuse, nous sommes repartis chacun dans notre galaxie. Bien sur d'autres relations passagères ont embelli mes vingt ans mais je garde ces deux premières aventures comme un beau souvenir dans ma mémoire. Non le véritable amour, c'est avec Harry mon mari que je le vis actuellement.

- Votre histoire cosmique est très drôle, dit Suzy, en réagissant à ces propos. Moi ce sera plus simple, je n'ai pas encore connu l'amour physique. À vingt-sept ans cela peut vous paraître ridicule et je le suis probablement en vous racontant cela. Après ce qui m'est arrivé sur cette plage des Charente-Maritime, je regarde les hommes avec méfiance, ne pouvant plus leur accorder ma confiance. Je me suis refermée sur mes rêves dans lesquels les garçons sont néanmoins présents. Idéals, rêveurs, ils n'ont rien à voir avec la réalité, j'ai cette attirance ambiguë entre le rejet des attributs du mâle et mon corps réceptif aux plaisirs que pourraient procurer un homme. L'amour, je pense l'avoir rencontré, mon cœur a parlé, je le sais au fond de moi, lui ne le sait pas encore. Mon appréhension, je dois l'oublier et me donner à lui quand j'en sentirais l'envie. Mes parents se sont aimés avant de se déchirer et de divorcer. Plusieurs fois, j'ai surpris des cris lors de leurs ébats. Faire l'amour rendait ma mère très belle, elle apparaissait épanouie après, je l'enviais en la voyant ainsi. Son visage était alors souriant, elle

irradiait de bonheur au milieu de la cuisine en préparant le petit déjeuner. Mon père, quelques mois plus tard, je l'ai surpris entrant dans un hôtel avec une fille à son bras. Il ne m'a pas vue, trop occupé sur le moment. Bien sûr je n'en n'ai pas parlé à ma mère, consolidant ma conviction sur les hommes et sur l'attraction qu'ils portent au sexe sans amour. Pour eux, le plaisir n'est que physique alors que pour nous les femmes, nous regardons en premier le sentiment. Et vous John, dit-elle pour le charrier, vous avez dû vivre de nombreuses romances ? »

Prenant la parole qui lui était adressée, John, engoncé, méconnaissable au John le baroudeur parla à voix basse sur le ton des confidences.

« C'est un sujet délicat et à vrai dire, je ne suis pas très à l'aise dans ce domaine. »

Susan aussitôt l'interrompit :

« Ce n'est pas important, si vous voulez passez votre tour, personne ici ne vous en tiendra rigueur. »

John reprit la parole :

« Non, non pas du tout, je ne vais pas me défilier. D'habitude, les hommes parlent d'amour entre eux, ou plutôt de leurs conquêtes et du sexe qui a suivi cette rencontre. J'avoue, je suis un peu déboussolé d'aborder le sujet en présence de femmes. Ce que je vais vous dire est puéril et peut paraître, tout comme Suzy le pense, ridicule dans le fait de vous le raconter.

Étant adolescent, j'éprouvais de l'amour pour une enseignante de mathématiques, sa connaissance, sa voix douce et sa façon de me parler me faisaient rêver. C'était une jeune prof, brune aux yeux bleus, en plongeant dans son regard, je plongeais dans une mer transparente, mon esprit avait quitté mon corps dans la félicité. Quand elle se penchait sur moi, son parfum m'enivrait et le décolleté de sa robe, laissant entrevoir une jolie poitrine, me procurait un plaisir indescriptible, à la fois sensuel et sexuel. J'aurais aimé arrêter le temps, bloquer l'image pour ne plus regarder qu'elle. Plusieurs fois, je lui ai fait comprendre que j'étais amoureux d'elle, de son esprit et de son corps. N'y prêtant guère attention, elle n'a pas remarqué mes allusions et mes billets que je laissais traîner dans mes livres de maths. Ne voyant pas mon amour pourtant affiché, j'ai pris mon courage à deux mains et un soir après les cours, je suis resté. Devant ma déclaration, elle n'a pas rit comme aurait pu le faire une femme mûre devant un adolescent. Au contraire, elle m'a demandé de m'asseoir sur une chaise pour que nous parlions.

Toujours avec sa voix douce, cette femme merveilleuse m'a expliqué qu'elle m'aimait aussi en tant qu'élève mais pas en tant qu'homme. Qu'elle vivait une histoire d'amour avec son compagnon, que ma déclaration la touchait beaucoup mais qu'il fallait arrêter de m'imaginer vivre avec elle. Si je le voulais bien ce serait notre secret entre nous, elle m'offrit alors son écharpe en me demandant de ne pas la porter en classe pour ne pas éveiller la curiosité des autres élèves. Je le promis et tous les soirs, je m'endormais avec son odeur sur mon oreiller. »

Avant même que John ne poursuive son récit, Suzy lui demanda une pause pour traduire ses propos puis elle lui redonna la parole :

« Les années passèrent et bientôt, je m'engageais dans l'armée Irlandaise. De femme, je n'en avais pas connu. Puceau, je ne voulais pas le rester en endossant l'uniforme. Avec quelques camarades dans le même état que moi, nous nous sommes rendus dans le quartier de Monto à Dublin connu pour ses professionnelles. J'en suivais une dans la chambre d'un hôtel minable, la quarantaine en tenue affriolante, elle me dévêtit, elle me savonna au dessus d'un vieux lavabo fissuré. Pour peu, j'aurais presque tout lâché rien qu'en faisant ma toilette, la suite fut trop brève pour m'en vanter. En quelques secondes, j'étais devenu un homme presque sans m'en rendre compte, je retrouvais mes copains en bas de l'immeuble, déniaisé, avec les poches vides. Pas vraiment l'idéal cette manière de perdre sa virginité mais au moins c'est simple pour une première.

Avec ma femme, c'était très différent, j'étais très demandeur sexuellement, elle en revanche, la chose ne l'intéressait que rarement. Dès lors tacitement, sans lui en parler mais en se doutant bien de mes escapades, je fréquentais de temps à autres une femme, dont le mari activiste était décédé en plaçant une bombe. Une rencontre improbable, presque contre nature, comme si un chat aimait une souris. Nous nous rencontrions dans la plus grande discrétion pour ne pas éveiller des soupçons, moi de ma femme et elle de ses anciens amis de l'IRA. Après l'accident de ma femme, nous avons cessé de nous voir, pourquoi je ne le sais pas vraiment. Je suis loin d'être une référence en matière d'amour ou plutôt, oui, sur ce qu'il ne faut pas faire. »

Cette discussion expiatoire, loin de provoquer le rejet des naufragés, au contraire attira la sympathie du groupe. Ainsi mis en condition, Roger s'adressa à eux :

« John, c'est courageux de votre part de nous révéler votre double vie, j'aimerais moi aussi, délivrer ma conscience.»

À cet instant, les yeux de tous les participants se tournent vers Roger. Odile, l'air hébétée sent que quelque chose de grave va se passer, quelque chose d'intime pas forcément agréable à entendre devant un parterre de témoins.

«Voilà, Odile, je t'ai trompée.»

Il se tut, provoquant l'interrogation du regard des autres. Soit, il en avait trop dit soit pas assez. Odile ne souffla mot, c'est Susan qui susurra du bout des lèvres :

« Comment, si j'ose poser cette question ?»

« Enfermée dans tes problèmes, tu ne comprenais pas que j'avais besoin de vivre. La mort de notre fils t'a pour ainsi dire figée. L'amour pour toi était devenu une séance à laquelle il fallait participer sans réellement savoir ce que tu y faisais. Alors oui, je suis allé chercher le plaisir ailleurs, une fois, une seule. Comme John, j'ai eu recours à une professionnelle.

Prétextant un séminaire pour la marque automobile que nous vendons, je suis parti deux jours avec une escort girl, deux jours de folies, deux jours de débauche, deux jours de rêve. Au terme de cette escapade, c'est la culpabilité qui m'a envahi, j'avais honte de ce rodéo amoureux. Rappelle-toi, je t'ai offert cette bague sertie de pierres fines, c'était ma manière de te demander pardon sans que tu le saches. Depuis que nous nous sommes rencontrés voilà trente ans, à part cette entorse, je n'ai connu que toi, aimé que toi. Rappelle-toi, Odile, le jour où nous nous sommes donnés l'un à

l'autre pour la première fois, c'était une découverte pour nous deux. Nous étions maladroits, j'avais peur de te faire mal, j'ignorais encore que l'on pouvait se faire du mal sans se toucher.

La tragédie de notre fils a profondément changé notre couple, nous fêtons nos trente ans de mariage, alors qu'il y a longtemps que notre vie sexuelle est en sommeil. Mon désir pour ton corps est toujours présent en moi et lorsque je te propose de faire l'amour, comme d'habitude tu te refuses. De temps en temps, néanmoins tu acceptes, non pas par envie mais pour me faire plaisir. Je devine en toi la corvée imposée par cet acte. Le résumer est pourtant simple, tu t'allonges, tu écarter les jambes et tu attends que j'en aie fini. Ce n'est pas ça faire l'amour, je suis prêt à tout essayer avec toi pour que tu en retrouves l'envie. Pardon de t'avoir fait du mal, essaye de me comprendre, c'est tout ce que je te demande.»

Odile ne répondit pas, elle pleurait, évacuant ce trop plein d'émotion. En d'autres circonstances, elle se serait peut-être jetée au cou de Roger pour le griffer, le mordre et déverser sa rage, là, elle semble terrassée par cet aveu d'infidélité. Roger, lui est triste mais en son for intérieur, il est soulagé d'avoir évacué ce secret. Le lieu, les circonstances, la peur lui ont dicté de le faire, partir sans avoir délivré sa conscience, ne pas avouer sa faute, c'est se priver du pardon ou du moins l'espoir de voir l'autre lui pardonner. Il est serein et avec infiniment de douceur, il prend la main d'Odile, la serre pour lui exprimer son amour.

Au PC de Rosslare

Dorothy, vient-elle à peine de raccrocher que c'est Michel qui l'appelle :

« Tu as entendu, ils cessent les recherches, je l'apprends maintenant, Audrey vient de m'appeler.

- Ce n'est pas vrai, qu'allons-nous faire ?

- Je ne sais pas !

- Tu crois que c'est la fin pour nos enfants ?

- Non, je ne veux pas y croire même si les chances de les revoir vivants diminuent. Rentre à la maison, nous serons ensemble pour affronter ce drame.»

Elle se contenta de répondre dans un sanglot :

« Je pars cet après-midi.»

Au même instant sur le radeau.

La discussion a glissé désormais sur le bonheur, un sujet de discorde entre participants.

« Non, je ne suis pas d'accord avec vous Suzy sur ce que vous dites, dit John. Le bonheur peut être simple avec peu de choses. Je ne sais plus quel humoriste

commençait son spectacle en boitant, se plaignant d'avoir un caillou dans sa chaussure. Il marchait deux pas, l'enlevait et déclarait :

« C'est ça le début du bonheur ».

Le fait d'avoir ôté un petit rien dérangeant lui avait procuré du bien être. Simple et sûrement réducteur, je l'avoue, mais comment ne pas s'en contenter. Notre situation n'inspire pas au bonheur, encore moins au bien-être, certes mais nous sommes encore vivants. Le bonheur n'est il pas maintenant alors que le pire est à venir ? Que serons-nous dans une heure ou demain, personne ne le sait, savourons ensemble ce moment à sa juste valeur. Le bonheur est volatil. Observez un skieur lors d'une compétition, en quelques secondes il voit sa vie basculer avec la médaille d'or au bout de la piste. Trois minutes de bonheur plus tard, il n'est déjà plus question de lui, étant relégué à la place de deuxième. *Cours-y vite, cours-y vite, il va filer* pour reprendre les vers de Paul Fort³⁹.

- Je ne suis pas d'accord avec vous, l'interrompt Suzy. Courir non stop après le bonheur, c'est passer finalement à côté. Laissons-le venir tout seul sans vouloir à tout prix le trouver, il saura se manifester au moment opportun. Moi, le bonheur, je le vois.....»

Un choc subit immobilisa le canot de sauvetage, puis une voix se fit entendre :

« Ohé, il y a quelqu'un dans le radeau ? »

Médusés, ils ne répondirent pas, se regardants interrogatifs par cet appel venu d'outre tombe.

« Ohé, du radeau, il y a quelqu'un ? »

Roger, hurla de tout le souffle de ses poumons :

« Au secours, venez nous aider ! »

Ouvrant la fermeture du radeau, ils virent un voilier blanc et un homme tenant une gaffe à la main, retenant leur embarcation.

« Je vais vous aider à sortir pour monter à bord du bateau », leur dit l'homme.

Des larmes de joie coulaient sur les joues de Suzy et de Susan, John et Roger se serrèrent les mains, Odile, elle, embrassa son mari en pleurant. Pour eux ce cauchemar aura duré plus de quatre jours dans le froid et la faim. Un à un, ils montèrent sur le voilier et avec une infinie précaution, ils hissèrent Vincent inconscient à bord, aidés par la compagne de leur sauveteur.

C'est Roger, en aidant au transfert de Vincent, qui pénétra le premier dans la cabine au confort douillet et à la chaleur douce.

« Jacqueline, descends et va nous faire une bonne soupe chaude pour tout le monde », dit l'homme.

Une fois le radeau arrimé au voilier, leur sauveteur descendit à son tour par le roof.

« Quel beau bateau, vous possédez, lui dit Suzy.

- Un héritage lui répondit Jacqueline, surveillant la casserole sur le feu.

39 Jules Jean *Paul Fort*, né à Reims (Marne) le 1 février 1872 et mort le 20 avril 1960 à Montlhéry (Essonne), est un poète et dramaturge français. Vers tirés du célèbre poème: *Le bonheur* (1936)

- Merci de nous avoir sauvés, je ne sais pas si nous aurions tenu encore longtemps. Il fait tellement froid, nos vivres étaient presque épuisés malgré le rationnement que nous nous sommes imposés dès le début. Nous sommes les rescapés du ferry qui a coulé, il y a quatre jours. Où sommes-nous, demanda John ?

- Au large de la Bretagne, à environ cent mille nautiques d'Ouessant. Votre ami est blessé ?

- Non, répondit Suzy, il est déshydraté, souffre d'une pneumonie, sa respiration est rauque et sa fièvre élevée.

- Je vais appeler le cross Crozon pour qu'il nous envoie du secours.»

S'installant vers la station radio, l'homme, prit le micro et commença son message :

« Cross Crozon de la *Belle de Goury*, vous me recevez ?

- Affirmatif *Belle de Goury*.»

Au son de ces mots, Vincent émergea de son inconscience et prononça une litanie de mots presque inintelligibles, Suzy se pencha sur lui et l'écouta :

« Mon père.....Cherbourg.....bateau..... non, Audrey, tu ne dois pas.....laisse-le..... Suzy.....argent.....»

Puis il repartit dans l'inconscience.

« Cross Crozon, je viens de récupérer des naufragés du *William Shakespeare*, six personnes dont une gravement malade et une autre victime d'une fracture du poignet.

- Super nouvelle, *Belle de Goury*, quelle est votre position ?

- Cent mille nautiques au large d'Ouessant par quarante-huit degrés de latitude nord et cinq degrés de longitude ouest, il faudrait hélicopter le malade, son état de santé est trop faible pour attendre notre retour à Brest.

- De quoi souffre t-il ?

- Il est inconscient, déshydraté, forte fièvre et selon sa compagne une pneumonie n'est pas à écarter.

- Ok, *Belle de Goury*, un hélico vient vers vous, il sera sur zone dans vingt minutes. En attendant prenez l'identité des rescapés.

- Ok cross Crozon, je reste sur canal 16 et vous rappelle.»

Encore blottis les uns contre les autres, en émettant des sons de satisfaction, ils plongent et replongent leurs cuillères dans une soupe trop chaude. Quitte à se brûler la lippe, ils engloutissent en quelques minutes le contenu de leurs bols. Les visages sont métamorphosés malgré les traits tirés, ils respirent enfin de joie et savourent la chaleur de l'habitacle.

« Voyons dit l'homme, je vais prendre vos noms et prénoms pour les transmettre à Crozon, de là, ils avertiront vos familles. Commençons par vous madame.»

Un à un, ils déclinerent leur identité, puis quand arriva le tour de Vincent, c'est Suzy qui le fit :

« Leroule Vincent habitant Cherbourg. Il faudrait prévenir sa sœur Audrey.»

L'homme se figea, sa femme fit de même, ce qui attira immédiatement l'attention des rescapés. Voir un fantôme n'aurait pas été pire pour eux. Balbutiant, il dit :

« Leroule Vincent, fils de Michel, décédé en mer ? »

- Oui répondit Suzy, Vincent fils de Michel mais bien vivant sur l'île de Ramsey avec ma mère.»

C'en fut trop pour lui, il tomba assis sur le siège du barreur, bredouilla un charabia incompréhensible, puis se ressaisissant, il se leva, prit des couleurs et finit par crier :

« Il faut aller dans quelle partie du monde pour ne pas rencontrer des Leroule ! »

Continuant sa colère devant les yeux des rescapés qui n'en croyaient pas les leurs.

« Nous sommes maudits, ils nous poursuivent, ils s'acharnent sur nous les Leroule, d'abord, le père puis la fille et maintenant le fils. Ils sont encore nombreux les Leroule ? Je vais craquer, dites-moi où il faut aller pour ne plus les voir ! Au pôle sud, il y a aussi des Leroule ? »

Sa femme vint vers lui et le prit dans ses bras, toujours sous les yeux médusés des passagers.

« Philippe, tu n'y es pour rien, eux non plus d'ailleurs et lui encore moins.»

John, avec une exaltation toute irlandaise, s'interposa :

« Nous n'allons pas le rejeter à la mer tout de même ! »

Cette réflexion, pour le moins farfelue, fit retomber la colère de Philippe Lekertier.

« Non, ne craignez rien mais lorsque je vous aurais raconté mon histoire, vous ne me croirez pas, j'en suis certain. Si un jour l'on m'avait prédit ce qui m'arrive actuellement, j'aurais traité ce prédicateur de fou.

- Écoutez, dit Suzy, voilà l'hélicoptère qui arrive.

- Je sors sur le pont, annonça Philippe, restez au chaud, je n'ai pas besoin de vous.»

En effet, un hélicoptère de la protection civile en approche, s'immobilisa à la verticale du voilier. Un homme suspendu à un câble descendit doucement et appontât :

« Bonjour, je suis le docteur Malavoy, où est le patient ? »

- En bas dans la cabine avec les autres.»

Un premier examen succinct confirma le diagnostic posé par Suzy.

« Nous allons l'emmener, il est trop déshydraté, sa vie peut être en danger. Donnez-moi un coup de main pour le monter sur le pont. Vous en profiterez pour récupérer des vivres et des boissons pour vous réchauffer.»

Suzy intervint :

« C'est mon ami, je veux l'accompagner à tout prix, nous nous sommes promis de veiller l'un sur l'autre. Je ne veux pas le laisser seul.

- N'ayez crainte, avec l'état de votre poignet, je ne vous aurais pas laissée à bord. Il y a une place pour vous, en attendant, je vais vous injecter un léger calmant, il vous permettra de supporter le voyage dans de bonnes conditions.»

Après ce qu'ils avaient vécu tous ensemble, ce fut l'instant de se dire au revoir. Suzy embrassa ses compagnons d'infortunes et leur dit :

« Merci à vous tous, nous nous reverrons bientôt. Je suis désolée de vous quitter mais je crois que j'ai trouvé celui avec qui je veux vivre, je ne veux pas le perdre en le laissant partir seul. »

En moins de temps qu'il n'en faut, ils se retrouvèrent à bord de l'EC145 venu les secourir et prirent la direction de l'hôpital de Brest. À bord de la *Belle de Goury*, entre soupe, biscuits et café, l'heure est aux explications. Odile reprenant le rôle de Suzy dans la traduction, demanda à Susan et à John de parler lentement pour plus de compréhension.

« Philippe, permettez-moi de vous poser une question. Pourquoi avez-vous piqué une colère, simplement par le fait de prononcer le nom de Leroule, demanda John ?

- Je vais vous le dire lui répondit-il, mais pour cela, je souhaite l'accord de Jacqueline.

- Vas-y tu peux leur dire, j'ai tracé un trait sur le passé.

- Voilà, dit Philippe puis il raconta toute l'histoire liée à la *Belle de Goury* et à la famille Leroule.

- Ce que vous nous dites là est impensable, réagit Susan.

- Pourtant, je vous jure que c'est la vérité.

- Ainsi, il aura fallu, hériter du bateau du père pour sauver le fils. Expliquez-moi ce que vous faites par ici pour que cette improbable rencontre soit possible ?

- Avec Jacqueline, nous avons confié, pour quelques jours, notre petite fille à ses grands parents et avons décidé de naviguer pour prendre en main ce magnifique voilier. Au printemps nous quittons, à son bord, l'Europe pour l'Amérique centrale, un voyage d'une année avec notre fille, sans contrainte du travail, juste nous trois.

- John, dit Odile, vous parliez de destin, de sort et de hasard, vous ne croyiez pas si bien dire. Comment décririez-vous ce qui nous arrive ?

- Je pense, répondit-il, que dans cette aventure, nous autres y sommes pour rien, seul Vincent était concerné. Nous avons été les témoins de ce qui aurait pu être un drame, hormis le naufrage du ferry. Le fait d'être avec Vincent nous a certainement sauvés la vie puisque c'est lui et lui seul, le véritable personnage central de cette histoire.

Je me rappelle d'une de mes lectures, une histoire rapportée par Pierre Bellemare dans un de ses livres⁴⁰. Cela parlait de naufrage et d'un fait encore plus exceptionnel que celui que nous venons de vivre. Je vais vous la raconter en quelques mots, tout ce que je peux vous dire c'est qu'elle est vraie et se passe au début du 19^{ème} siècle.

C'est l'histoire d'une vieille femme, vivant dans le Kent, n'ayant plus revu son fils depuis une quinzaine d'années et qui rêve de le serrer dans ses bras, une dernière fois avant de mourir. Veuve, elle possède une certaine fortune et décide d'aller voir sa fille en Australie, son mari étant officier de l'armée britannique. Son dernier voyage, comme elle le précise à son médecin, en pensant que son fils est aussi vers ce continent. Elle embarque donc sur le *Seaflower*, une goélette qui coulera dans le détroit de Torres,

40 Instant crucial, les stupéfiants rendez-vous du hasard de Pierre Bellemare aux éditions Albin Michel SA ,1995

entre l'Australie et la nouvelle Guinée. Rescapée de même que tout l'équipage, ils se réfugient sur un rocher pendant trois jours, jusqu'à ce que l'*Emerald*, les aperçoivent et les prennent à leur bord. Au large de la nouvelle Guinée, l'*Emerald* se fracasse sur des rochers pointus. De nouveau pas un mort. Les passagers des deux navires trouvent refuge sur la côte, ils seront sauvés par le *Little Deer*, un navire australien qui prendra feu un peu plus tard. Trouvant secours dans les canots pour une minorité, les autres nageant au milieu des requins, ils sont sauvés par le *Woolf*, passant pas là. En comptant les passagers et les équipages, un vrai miracle, pas un ne manque. À bord du *Woolf*, les marins, souvent superstitieux par nature, commencent à croire à une malédiction ou plutôt à une personne qui a le mauvais œil. Le *Woolf* sera pris dans une tempête et coulera démembré, de nouveau au milieu des ailerons de requins, le *Neptun* recueillera les survivants soit tout le monde car là encore pas de disparus. Deux jours se passent et sur un récif ignoré des cartes, le *Neptun* coulera, par chance le *Liberty* est à portée de voix. Tous, je dis bien tous monterons à bord. Miraculeux, surnaturel, mais là ne s'arrête pas l'histoire.

La vieille dame est mourante, à bord, semi inconsciente, elle appelle sans relâche son fils, marin de trente-cinq ans haut de sept pieds aux yeux bleu-vert. Devant la détresse de la mourante, les équipages se réunissent et décident de soulager cette dame en lui trouvant une personne qui se ferait passer pour son fils. Parmi tous les marins, un seul correspond aux critères, le commandant lui explique le rôle à tenir. Avant de rejoindre, la mourante, le commandant lui donne le nom de cette dame, Madame Brownfield. Le marin, à ce moment, devint pâle et tremblant. Il s'appelait Brownfield et la mourante était sa mère. Ainsi, il a fallu cinq navires faisant naufrage pour réunir une mère mourante et son fils. Comment appelez-vous cela ? Moi, je qualifie cette histoire de surnaturelle. Non seulement ils se sont retrouvés mais personne n'est mort dans ces naufrages, sauf la mère deux jours plus tard dans les bras de son fils. »

Sur l'île de Ramsey

« Allo Dorothy, ils sont vivants, tu entends, ils sont vivants ! hurla Michel au téléphone.

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Je te dis que nos enfants sont vivants. Audrey vient de recevoir un appel de la préfecture maritime de Cherbourg. Ils sont à l'hôpital de Brest. Un voilier les a repêchés au large de la Bretagne. Suzy va bien malgré une fracture au poignet et Vincent souffre d'une pneumonie aiguë mais il va s'en sortir d'après le médecin.»

À l'autre bout du fil, Dorothy resta muette et se mit à pleurer à chaudes larmes. La joie emplissait son cœur, elle était cependant incapable d'articuler le moindre mot. Ses pleurs laissaient penser à de la tristesse alors que c'était totalement le contraire. Michel, lui dit doucement :

« Dorothy, rappelle-moi quand tu te sentiras mieux, puis il raccrocha.»

L'annonce de cette résurrection était trop subite trop inattendue alors que dans sa tête, elle s'était déjà faite à l'idée de la mort de Suzy. Maintenant la nouvelle connue, elle restait là, figée sur place sans réactions, ses yeux remplis de larmes. Le ferry la ramenant de Rosslare à Fischguard allait accoster dans une heure lui laissant le temps d'apprivoiser l'annonce de leur sauvetage.

En Bretagne.

À l'hôpital de Brest, Vincent est mis à l'isolement, le temps de pratiquer des examens complémentaires, sa pneumonie peut-être source d'infection pour les autres patients, il devra raisonnablement y rester quelques jours. Suzy, dont personne ne s'est occupé réellement, s'effondre de faiblesse dans le corridor face à la chambre d'isolement. Dans l'urgence, elle est emmenée en salle d'examen dans laquelle elle reprend conscience.

« Personne ne s'est occupé de vous, lui demande une voix féminine ?

- Si, mais je voulais accompagner mon ami, jusqu'ici. Moi, je souffre de mon poignet et d'une terrible fringale comme on dit en France, cela fait quatre jours que je n'ai pas vraiment mangé. Mon ami Vincent et moi sommes des naufragés du *William Shakespeare*, pourriez-vous me prêter un téléphone pour que je prévienne ma mère.

- Ne bougez pas nous allons nous occuper tout de suite de vous et vous conduire dans une chambre où vous pourrez téléphoner.»

En moins de temps qu'il n'en faut, Suzy est installée, une ligne téléphonique à disposition en attendant d'être emmenée au service de radiologie.

« Hello maman, c'est Suzy, puis elle s'écroula en larmes. Je vais bien, dit-elle entre deux sanglots et toi, ça va.

- Ma chérie, je t'aime. Michel vient de me prévenir de votre sauvetage en mer. Je commençais à perdre espoir, ces derniers jours ont été très durs pour nous. J'arrive au terminal du ferry de Fischguard, je vais rejoindre Michel, nous arriverons vers vous demain. Tu me raconteras tout plus tard. Comment va Vincent ?

- Il est inconscient en isolement, les médecins ont peur d'une contagion due à une pneumonie virale. Je pense le voir plus tard, je suis à l'hôpital moi aussi pour des examens. Je pense avoir le poignet cassé, je t'embrasse, le médecin vient d'arriver, je t'appelle plus tard.

- Eh, bien mademoiselle, on peut dire que vous revenez de loin avec votre ami. Vous avez eu beaucoup de chance d'avoir été récupérés par un voilier, un jour voire quelques heures de plus et c'en était fini pour votre ami. Pour l'instant, il réagit bien au traitement que nous lui injectons, c'est une bonne nouvelle, même s'il faut rester très prudent. Quant à vous, je vais vous examiner, votre repas attendra encore un peu, dit-il sur le ton de la plaisanterie.

- Oui, mais alors faites vite docteur, j'aimerais avoir fini avant que mes amis rescapés arrivent me voir, ils seraient capables de se jeter sur le plateau repas, s'esclaffa-t-elle.

- Rassurez-vous, leur retour n'est prévu que pour demain, ils seront attendus par le service des urgences.»

À Fishguard, Dorothy saute dans le premier taxi et fonce vers Ramsey. En chemin, elle s'arrête chez son ami Jack qui lui assure le ravitaillement sur son île. Surpris par son excitation, il lui demande où en sont les recherches pour retrouver Suzy. La nouvelle de sa disparition, de même que la présence de ce prétendu cousin français, en réalité un marin qui se cache, ont alimenté les conversations de la région.

« Jack, j'ai un immense service à te demander, lui dit-elle, il faut que tu me ramènes sur Ramsey. Je vais y chercher Michel et nous repartons pour Plymouth prendre un ferry pour Roscoff. Pourrais-tu soigner mes moutons deux voire trois jours, je te revaudrai ce service. Je vais rejoindre Suzy et Vincent, le fils de Michel, avec un peu de chance, demain midi nous serons à Brest.»

Devant tant d'empressement, Jack ne put refuser. Dorothy est une amie mais aussi une bonne cliente, généreuse, ne manquant jamais d'arrondir l'addition des provisions. Et puis de la voir heureuse après l'annonce du sauvetage de sa fille lui fait également plaisir, alors de bon cœur, il accepte ce service comme savent le faire tout bons gentlemen gallois, sujets de sa majesté.

« Michel, Michel, cria t'elle à peine débarquée sur la terre ferme.

- Dorothy, enfin.»

Ils se prirent mutuellement dans les bras et s'embrassèrent tendrement sous le regard amusé de Jack, confirmant la rumeur du faux cousin.

« C'est miraculeux, nos enfants sont sauvés, prend des affaires, nous partons pour Brest. J'ai trop envie de les serrer dans mes bras, exulta-t-elle.

- Mais ...

- Il n'y a pas de mais. Jack s'occupe de tout et toi tu vas voir les autorités pour régulariser ta situation.

- Tu sais un trente décembre, trouver une administration ouverte est quasi impossible en France, en revanche j'ai hâte de les embrasser moi aussi.»

Dans la hâte, ils quittèrent l'île, rejoignirent St David's et laissèrent seul Jack.

« Merci Jack, donne une grosse caresse à Blake, à bientôt, je te tiens au courant.

- Je ne savais pas que tu possédais une voiture, dit Michel en découvrant Dorothy ouvrant un garage au 16 Goat street !

- Eh, oui monsieur, on peut habiter une île sans routes et posséder une voiture, lui dit-elle, en prenant le volant. Je ne te laisse pas conduire, j'ai trop peur, vous ne roulez pas du tout comme nous. Je te rappelle que tu n'es plus de ce monde et donc tu n'as plus de permis, ajouta Dorothy en riant, comme elle savait si bien le faire avant que le naufrage ne lui en fasse perdre l'expression. À propos, Roscoff est loin de Brest ?

- Je l'ignore, j'estime la distance à environ soixante-dix kilomètres. Je me rappelle un peu de Brest, j'y ai fait mes classes.»

L'interrompant, elle lui dit surprise :

« Tu m'as dit que tu avais été à l'école à Cherbourg et non à Brest, je ne comprends plus ?

- Non, les classes, c'est une expression pour le service militaire. Pendant une période d'un mois pour la marine, on nous enseignait la manière de marcher, de tenir un fusil, à vrai dire rien de bien passionnant. J'y suis resté en tout vingt-huit jours, y compris le temps de faire mes vaccins pour l'Outremer. La ville, je l'ai peu vue à part le port et le pont de Recouvrance, nous n'étions pas là pour faire du tourisme. Tu ne va pas me croire mais je suis arrivé en retard pour faire mon service militaire. Je devais arriver le premier mai, comme ça tombait un vendredi et en plus un jour férié, j'ai décidé de repousser d'un jour mon départ. Le lendemain, je me suis dit, on ne commence pas une carrière militaire un samedi ni un dimanche, je verrai tout cela lundi. En arrivant le lundi après-midi, quelle ne fut pas ma surprise de découvrir que nous étions vingt-sept à avoir pensé semblablement. Personne ne nous attendait, nous décidions d'aller boire une dernière bière avant le grand saut. Le bistrot vers la gare tenait également bureau de tabac, en voyant un officier, arborant de nombreuses barrettes sur la casquette, acheter des cigarettes, nous lui avons fait part de notre désir de commencer dès à présent notre entrée dans cette grande famille. En moins de temps qu'il n'en fallu, deux camions militaires sont venus nous embarquer pour notre nouvelle vie. Étant en retard, les sections étaient déjà formées au sein du centre de formation, ils décidèrent de laisser les pommes pourries dans le même panier, de ce fait notre section fut la plus sollicitée, du moins pour les corvées.

- Non, je ne te crois pas !

- Je te jure que c'est la vérité.

- Et c'est après que tu es parti en mer ?

- Après un mois, je suis rentré chez mes parents pour leur dire au revoir puis je suis parti à Paris, j'ai retiré mon passeport militaire au bureau des passages de la marine et pris un 747 à Roissy. J'ai rejoint Djibouti et l'avisos qui m'y attendait.

- Et tu es resté longtemps sur ce bateau ?

- Dix mois de mer y compris les escales dans les ports de l'océan indien. Là dessus, je ne te dirais rien de plus, tu connais la réputation des marins.

- Oh, oui et je ne te demande rien d'ailleurs, ou plutôt oui, pourquoi n'as-tu pas fais carrière dans la marine ?

- Je savais que l'on avait besoin de moi à Cherbourg et puis se lever tous les matins avec le haut parleur qui hurle *branle-bas*, sans oublier le capitaine d'armes passant entre les bannettes vociférant des *debout là dedans*, mon envie de découvrir le monde s'est quelque peu émoussée. Ce que j'ai vécu, pendant cette période, est inoubliable je pourrais en écrire un livre, de là à rester pour en faire une encyclopédie, non merci. J'ai rejoint la vie civile et ne le regrette pas du tout. Nous arriverons quand à Plymouth ?

- Quatre cent kilomètres nous séparent du port, disons dans six heures en étant raisonnable, le ferry part demain matin à sept heures trente, ce qui nous laisse le temps de dormir un peu. Je préviens l'hôtel *Intercontinental* de notre arrivée.
- Quelle organisatrice tu fais, as-tu pensé que je vais peut être avoir des ennuis pour embarquer ?
- Nous ferons avec, en ne disant rien, tu ne risques pas grand-chose, tes papiers d'identité sont valables.
- Après tout nous verrons bien, les douaniers sont certainement plus cool un trente décembre avec le va-et-vient des fêtes.
- Je ne m'y fierai pas trop, le flegme est une chose, le règlement, une autre venant de douaniers.»

Les heures s'écoulèrent tout comme les kilomètres s'affichaient au compteur, enfin l'hôtel est là, soupira Michel, guère habitué aux longs parcours en voiture. La journée fut riche en rebondissements entre l'annonce de la fin des recherches et leur présence ici à Plymouth. La nuit s'annonçait courte, elle le fut en effet. Un breakfast pris sur le pouce et direction la porte d'embarquement. Michel, convaincu de se faire alpaguer, passa le premier en cas-où.

« Pièce d'identité, Please. »

Il sortit sa carte en se donnant une décontraction qui n'avait rien de naturelle. L'agent des douanes, le remarqua immédiatement :

« Quelque chose ne va pas monsieur ? »

Michel en une fraction de seconde répondit en essayant de garder son calme :

« L'appréhension de prendre le ferry, je souffre du mal de mer, n'est-ce pas ma chérie.

- Oui, il est toujours malade, accrédita Dorothy.»

Peu convaincu par leur prestation, le douanier tatillon se pencha sur sa carte d'identité. Il soupçonnait une contrefaçon mais il était loin d'imaginer la situation de son propriétaire. Après l'avoir retournée dans tous les sens, il la scanna et en conclut de son authenticité. Ne s'avouant pas vaincu, il s'adressa à Dorothy :

« Puis-je savoir le motif de votre traversée ?

- Nous allons rejoindre ma fille, passagère du *William Shakespeare*. Avec d'autres survivants, elle vient d'être récupérée en mer aujourd'hui.»

Devant cette réponse nette et en s'imaginant ce qu'ils venaient de vivre, le douanier les laissa passer en leur souhaitant une bonne traversée.

« Ouf, dit Michel, tu as été géniale.

- On ne peut pas en dire autant pour toi, rigola Dorothy. Ta soit-disant décontraction faisait penser à un meurtrier en cavale, ajouta-elle en pouffant de rire.

- Allons embarquons », dit Michel vexé des rires de sa compagne.

Une traversée calme d'une durée de cinq heures leurs permit de se relaxer, chacun dans sa tête imaginait le scénario vécu par leurs enfants la nuit du drame. L'un comme l'autre savait à

quoi il ou elle pensait, sans paroles, ils se regardaient intensément, le visage grave, ne laissant paraître aucune expression, fouillant dans l'esprit de l'autre.

« Allons prendre l'air, dit Michel, rompant le tête à tête silencieux.

- Oui, cela nous fera le plus grand bien.»

Pendant ce temps, Brest accueillait la *Belle de Goury* avec à son bord les quatre survivants sous les flashes des appareils photos et les caméras des chaînes de télévisions anglaises et françaises. La meute des journalistes, se bousculant, micros à la main voulant être les premiers à recueillir les paroles des naufragés. Protégés par un cordon de police, les ambulanciers jouent des coudes pour se frayer un passage afin de les évacuer vers le centre hospitalier de la ville.

« Racontez-nous le naufrage. Le temps vous a paru long sur votre radeau ? Quelle était l'ambiance à bord ? Autant de questions lancées devant les caméras par les représentants des divers services d'informations.»

Très digne et souriant, John leurs lâcha :

« Nous vous répondrons demain lors d'une conférence de presse, pour l'instant nous allons nous reposer.»

Emmenés par les secouristes, les quatre miraculés disparaissent dans des ambulances, toutes sirènes hurlantes vers l'hôpital.

Au lendemain de cette journée folle, tous les protagonistes se retrouvent à l'hôpital pour en vivre une nouvelle tout aussi intense. Harry, le mari de Susan est là, tout comme Audrey venue voir son frère et son père, Paul n'a pas voulu se déplacer, la peur d'affronter le mal qu'il a engendré, du moins pour l'instant. Michel et Dorothy arrivent en dernier depuis Roscoff. La première rencontre fut entre Audrey et son père. Face à face, ne trouvant pas un mot l'un pour l'autre, immobiles, ils se regardent de leurs visages tristes. C'est Audrey qui dans un élan se jeta dans les bras de son père, ouverts en grands au dernier instant.

« Pardon ma chérie, je n'aurai pas dû disparaître comme je l'ai fait.

- Non c'est moi, j'étais trop bête pour te comprendre. Je n'ai pas imaginé ce que tu vivais, ignorant ta souffrance pour ne regarder que moi. Promets-moi, papa de ne plus refaire une chose pareille.

- Je te le promets, j'ai à maintes fois regretté la manière dont j'ai disparu. J'ai compris moi aussi ce que vous avez vécu lorsque j'ai appris la disparition de ton frère. Tu as souffert, je le sais, à présent nous allons changer, rien ne sera plus pareil entre nous.»

La longue chevelure d'Audrey mouillée de larmes cache les visages de ce père et de sa fille désormais réunis sur le chemin de la réconciliation. Dorothy, par pudeur, s'est mise à l'écart, ne voulant pas interférer dans les retrouvailles entre Michel et sa fille. C'est Michel, qui, desserrant en premier l'étreinte, se retourna et chercha des yeux Dorothy.

« Audrey, il faut que je te présente celle qui m'a sauvé la vie. Sans elle, je serais réellement mort. Elle m'a recueilli sur son île, a pansé mes blessures et m'a fait redécouvrir l'amour. Elle ne remplacera pas ta mère, j'espère néanmoins qu'elle sera une amie pour toi.»

Dorothy, s'approcha d'Audrey et à son tour la prit dans ses bras.

« Ton père est quelqu'un de bien, je l'ai su immédiatement en le voyant. Il vous aime profondément tous les deux et malgré son silence, il pensait à vous tous les jours. Audrey, j'aimerais être ton amie, je partagerai ton père avec toi si tu le veux et seulement si tu le veux.

- Je suis heureuse de l'avoir retrouvé, il va voir comme j'ai changé, j'étais désespérée qu'il soit mort sans lui avoir dit que je l'aimais. Je compte sur vous pour le rendre heureux.»

La rencontre suivante rassembla, Harry et sa femme Susan. Sur son lit d'hôpital, elle dormait paisiblement, récupérant de la fatigue accumulée par le manque de sommeil à bord du radeau.

« Susan, réveille-toi, je suis là », chuchota t-il d'une voix tendre.

Ouvrant doucement les yeux, elle sursauta et tendit les bras à son mari. Il la serra de tout son amour et lui murmura à l'oreille :

« J'ai pris une décision. J'ai eu trop peur de te perdre, j'ai compris que nous n'aurons pas d'enfants, ce qui compte c'est toi.

- Au contraire, répliqua t'elle, j'ai parlé à ma mère et devine ce qu'elle nous propose ? Elle va le faire pour nous cet enfant. Je venais te le dire lorsque le ferry a coulé.

- Ta mère ?

- Oui, mais il ne faudra pas perdre de temps étant donné son âge. Dès que nous rentrerons, nous irons la voir, réfléchis si tu acceptes ou non sa proposition. En attendant, rends-moi un service, renseigne-toi sur l'état de santé de mes amis rescapés. Nous avons vécu ensemble des moments inoubliables, si je suis encore là, c'est grâce à eux. Ils m'ont soutenu moralement quand je voyais les ténèbres, je leur ai parlé de nous et de notre couple, ce sont devenus des amis, du moins je le pense.»

Vincent, après avoir lutté contre la maladie, est sorti de son inconscience, il est maintenant lucide mais terriblement affaibli. Exceptionnellement, étant donné les circonstances, Michel est autorisé à pénétrer dans l'espace confiné de sa chambre d'isolement. Muni d'un masque, d'une charlotte, de protège-chaussures et d'une blouse, il entre dans la pièce et découvre Vincent connecté à de nombreux tuyaux et équipé de câbles reliés à un appareillage complexe.

« Comment vas-tu ? Nous t'avons cru perdu, jamais je n'aurai imaginé que l'attente de nouvelles soit si difficile à appréhender. Pardon de t'avoir fait subir ce que je viens de vivre. C'est inhumain ce doute qui t'habite chaque heure chaque minute, t'obligeant à penser sans cesse, est-il vivant ou non ?

- Papa, j'ai beaucoup réfléchi pendant ces longues heures en attendant la délivrance. Je serais heureux que tu refasses ta vie avec Dorothy, malgré le peu de temps que nous avons passé ensemble, je sais qu'elle est faite pour toi. Tu sais la conserverie, elle est toujours à toi, si tu veux reprendre ta place, cela ne me pose aucun problème.

- Vincent, non seulement je ne reprendrai pas la conserverie mais je vais aller vivre au pays de Galles sur l'île de Ramsey. J'y ai découvert la quiétude et la paix. L'entreprise est à vous deux, je sais qu'elle est entre de bonnes mains, gardez-la.

- Pendant que j'étais à moitié conscient, j'ai cru entendre que l'on parlait de la *Belle de Goury*, tu connais le nom du voilier qui nous a repêchés ? Je devais être en plein délire avec la fièvre, par chance les antibiotiques que j'ai pris m'ont maintenu en vie. Je voudrais voir Suzy pour lui dire merci d'avoir pris soin de moi. Ne dit pas à Dorothy que c'est elle qui m'a protégé alors que c'est moi qui devais le faire pour elle.

- Non rassure-toi, elle est à présent avec Suzy. Repose-toi, nous allons rester quelques jours ici et nous rentrerons tous ensemble à Cherbourg, il faut que je clarifie ma situation.»

Dans une chambre voisine, Suzy et Dorothy en dehors de la présence de Michel, s'enlacent de nouveau comme elles l'ont déjà fait plusieurs fois.

« Ma chérie, tu ne peux pas savoir ce que de t'imaginer dans la coque du ferry au fond de l'eau, j'ai prié, pleuré pour que cela n'arrive pas. J'en avais même oublié de prévenir ton père, il était furieux.

- Maman, il faudra que l'on parle de papa et surtout de moi. J'ai appris énormément pendant ce cauchemar que j'ai vécu en mer. La solitude et le froid te font réfléchir sur ton passé et sur des choses vécues, cachées au plus profond de toi. Je sais maintenant que je peux en parler sans avoir honte de moi.

- Que veux-tu dire, ton père...

- Non maman, pas du tout. Ce sont deux choses différentes.

- Mais dis-moi enfin, tu me remplis d'inquiétude.

- En ce qui concerne papa, il t'a trompée, voilà bien longtemps, je l'ai vu entrer dans un hôtel accompagné d'une femme. Ils y sont restés une heure puis en sont ressortis en s'embrassant tendrement. Ce jour là, papa t'a dit être en salle de rédaction toute la journée. Je n'ai rien voulu te dire, ne voulant pas détruire votre couple, j'aurais mieux fait de le faire pour toi. Quand à moi, je me confierai à la maison devant une bonne tasse de thé. J'ai gardé ces secrets dix-sept ans, ils peuvent attendre encore une semaine. As-tu des nouvelles de Vincent ?

- Oui, il va beaucoup mieux, Michel a pu aller le voir.

- J'aimerais moi aussi le voir, il m'a sauvée en prenant la décision de sauter dans un radeau, sans lui, je ne serais plus là. Nous nous sommes soutenus, il m'a beaucoup réconfortée en me redonnant le moral à chaque fois qu'il le fallait. Je peux te confier un secret.

- Oui bien sûr.

- Je crois que je l'aime mais n'en parle à personne. »

Dorothy se mit à rire.

« Tu es bien comme ta mère, tu es tombée amoureuse d'un naufragé.

- Il faut dire que c'est une spécialité dans cette famille », gloussa Suzy.

Elles s'enlacent de nouveau. Pendant ce temps, Michel ayant enlevé son équipement médical marche en direction de la chambre de Suzy, il y croise un homme demandant à une infirmière des nouvelles de Vincent Leroule. Surpris, il s'arrêta et lui dit :

« Bonjour, vous cherchez Vincent ?

- Oui, c'est moi qui l'ai recueilli à bord de mon voilier.

- Je suis son père, Michel Leroule.

- Non, ce n'est pas vrai, dites-moi que je rêve encore une fois.»

Interloqué, Michel voyant le visage métamorphosé de son interlocuteur lui demanda :

« Que se passe t-il ? »

En guise de réponse, une simple phrase prononcée suffit à informer Michel de la situation présente :

« Je m'appelle Philippe Lekertier.

- Vous, vous..... bégaya Michel.

- C'est à bord de votre bateau que j'ai sauvé votre fils. Je n'y croyais pas non plus. Je pense que nous sommes témoins et victimes d'un événement inexplicable.

- La *Belle de Goury* m'a rendu mon fils, moi qui l'ai abandonnée deux fois, une fois en vous la donnant et une deuxième fois en la laissant partir à la dérive. Elle est bien à vous à présent, je sais qu'elle est entre de bonnes mains. Venez, nous allons boire un café, j'aimerais discuter avec mon héritier et maintenant mon ami.»

Ils s'éloignèrent ensemble vers la cafétéria de l'hôpital oubliant ce pourquoi ils étaient là. Attablés devant un express, les deux hommes se regardent intensément, une telle rencontre n'aurait jamais dû avoir lieu. Michel, en premier, engagea la conversation :

« C'est un beau voilier que vous avez désormais. Facile à manœuvrer, il se comporte bien dans la mer formée, le plus difficile étant de juger la voile à donner trop, c'est la casse, pas assez et vous êtes le jouet des vagues.

- Je peux vous poser une question ?

- Oui, naturellement.

- Pourquoi, tout ceci ? Votre disparition, l'héritier tiré au sort, votre fille, ce sauvetage improbable, pourquoi moi ? je suis dépassé par les événements.

- Si je le savais, je vous le dirais volontiers, mais comme moi, vous n'êtes pas maître de votre destin. Il fallait cet enchaînement d'événements pour sauver Vincent et les autres, je suppose.

- Michel, il faut que je sois honnête avec vous. Audrey, votre fille est venue me voir, elle voulait récupérer votre argent. J'avoue, j'ai été faible vis-à-vis de ma femme et lâche envers votre mémoire. Je vous jure sur ce que j'ai de plus précieux, j'ignorais que c'était votre fille.

- Je vous crois, Philippe. Elle a toujours été manipulatrice avec les hommes. Audrey a bien changé depuis votre rencontre, elle a reçu la leçon qu'elle méritait. Je ne vous en veux pas, c'est ainsi.

- Votre argent a pris alors un aspect, si je peux dire malsain, je brisais mon couple, je perdais tout sans avoir sollicité quoi que ce soit. Un beau cadeau empoisonné votre

héritage. Après avoir subi le chantage de votre fille, j'ai décidé de donner votre argent à une œuvre caritative plutôt que de garder la source de mes malheurs présents. Désormais, il vient en aide à des veuves et des orphelins de marins, je ne voulais pas trahir le monde de la mer d'où vous veniez. Maître Coquerel, votre ami, est une personne totalement dévouée envers votre famille et attachée à votre mémoire. Il sera heureux de vous savoir en vie et de vous revoir. Au printemps, la *Belle de Goury* partira pour les mers chaudes et le golf du Mexique pour un an. À mon retour, j'aimerais que nous fassions connaissance, ce serait un réel plaisir même si j'ai piqué une sacrée colère à bord en entendant votre nom. L'accumulation des improbabilités en est, à n'en pas douter, la raison.

- Ce sera avec un plaisir partagé, il faudra faire un détour car désormais, j'habite sur l'île de Ramsey. Allons voir nos rescapés, si vous avez fini votre café.»

Dorothy à la recherche de Michel, l'aperçoit vers la chambre de Vincent en compagnie de Philippe discutant avec une infirmière. D'un pas rapide, elle les rejoint.

« Tu arrives à point, lui dit-il, Suzy sortira demain et Vincent dans trois jours pour autant que son état continue de s'améliorer, ce qui est le cas. Je voudrais te présenter Monsieur Philippe Lekertier, mon héritier avant l'heure.

- Enchantée, ainsi c'est vous le nouveau propriétaire de la *Belle de Goury*, Michel m'a beaucoup parlé de vous sans vous connaître, que cela vous fait-il de le rencontrer ?

- J'ai appréhendé le moment de sa réapparition à la lecture des journaux et finalement je suis content de le rencontrer. Hériter veut dire que la mort a fait son œuvre, en parler avec celui que vous croyiez disparu rend la chose plus légère. Je me suis posé sans cesse cette question, pourquoi m'avoir choisi moi, qui était cette personne me léguant son patrimoine alors que ses enfants sont en vie ? Quel genre de monstre était-il pour le faire ? Je dois avouer que dans ma tête, les choses se bousculaient, cet argent modifiait notre vie, le gagner au loto aurait été plus simple, mais là, prendre l'argent d'un père en sachant qu'il a des enfants m'a beaucoup dérangé. Une fois cette manne providentielle restituée, je me suis senti soulagé de cette pression, soulagé de m'être débarrassé en quelque sorte de la source du mal qui me hantait. J'ai longuement hésité à le rendre à sa famille, en le faisant, je trahissais Michel, lui qui, d'une certaine façon me faisait confiance en me le donnant. Cet homme devait avoir une bonne raison pour le faire, vouloir la connaître impliquait de sortir de l'anonymat et d'aller au devant de sa famille.

Oui mais voilà, leurs dire quoi ? C'est moi qui ai hérité de votre père, qu'est ce qu'il y a de mauvais chez vous pour que votre géniteur vous délaisse ? Ma femme, Jacqueline, en était devenue angoissée, elle aussi, ne voulait pas de cet argent venu de nul part, en tout cas pas comme ça. Lorsqu'on hérite, le défunt est connu, si tel n'est pas le cas, il fait de toute façon partie d'une branche familiale. Dans cette transmission c'est le néant, l'irrationnel et nous n'étions pas prêts à l'affronter. La *Belle de Goury*, avec elle, c'est différent, on parle d'un bateau, d'un objet matériel n'ayant pas cette valeur impersonnelle que l'argent représente. De cet héritage, nous avons compris qu'il fallait vivre, profiter de chaque instant et que sans moyens financiers, nous pouvions réaliser notre rêve d'aller voir la Caraïbe. Vous avez été le déclencheur de notre prise

de conscience, je vous suis reconnaissant d'autant plus que je peux vous le dire autrement que sur une tombe.

- Cela prouve que j'ai fait le bon choix, dit Michel en tapant sur l'épaule de Philippe. Le plus dur sera maintenant de prouver à l'administration que je suis en vie. Enfin, nous verrons bien ce qui adviendra une fois mon retour à Cherbourg.»

Il n'eut pas longtemps à attendre pour se retrouver face à l'enquêteur des affaires maritimes, pressé de lui poser une foule de questions. À peine sorti de l'hôpital, une voiture de gendarmerie s'immobilise devant lui.

« Monsieur Leroule Michel ?

- Oui.

- Veuillez-nous suivre, s'il vous plaît, montez à bord du véhicule.

- Où voulez-vous m'emmener ?

- À la préfecture maritime de Brest, nous avons été prévenus de votre arrivée à Roscoff et Cherbourg nous a mandatés pour recueillir votre déposition.

- Bon je vous suis », puis s'adressant à Dorothy il lui dit :

« Tu sais où me trouver, je ne pense pas en avoir pour longtemps.»

S'asseyant à l'arrière du véhicule, Michel ne comprit pas pourquoi, les gyrophares et la sirène de la Renault Mégane furent mis en service dès son départ. Après tout ce n'est pas un criminel et d'urgence vitale, il n'en n'est pas question. Tiens, se dit-il intérieurement, ils veulent se faire plaisir en roulant un peu vite et se faire voir de la population, les accusant souvent de trop de discrétion. En peu de temps, ils se retrouvèrent dans le bureau des enquêteurs, face à un jeune lieutenant aux galons encore frais.

« Bonjour Monsieur Leroule, asseyez-vous.»

Michel s'exécuta sans trop penser à la suite.

« Vous savez pourquoi vous êtes ici ?

- Oui, naturellement, ma disparition vous a fait ouvrir une enquête et maintenant que je suis là, vous aimeriez en savoir plus, n'est-ce pas ?

- Oui, nous aimerions en savoir un peu plus sur ce que vous transportiez à bord de votre voilier lors de votre disparition.

- Ce que je transportais ?

- Oui, vous avez bien compris la question !

- Rien mis à part quelques affaires personnelles.

- Parce que de la drogue, fait partie de vos affaires personnelles ?

- De la quoi... ?

- Ne faites pas celui qui ne comprend rien, nous savons que votre voilier a transporté de la drogue. Où est-elle ? »

Décidément, se dit Michel, le monde est fou, qu'ont-ils à s'acharner sur moi, je n'ai rien à voir dans une affaire de drogue. Il reprit la parole exaspéré et s'adressa au jeune blanc bec lui faisant face :

« Cela commence à bien faire vos histoires, j'ai peut-être merdé en disparaissant mais je n'ai rien à voir dans ce que vous dites. J'aimerais bien savoir de quoi l'on m'accuse ?

- Oh, rassurez-vous vous allez bientôt le savoir mais dites-moi en un peu plus sur vos relations avec Monsieur Jean-Paul Hyenville dit l'ange blanc ?

- Monsieur qui, Monsieur quoi ? je ne connais personne s'appelant de la sorte.

- Lui, dit, vous connaître pourtant.

- C'est n'importe quoi, dans quel roman policier allez-vous chercher des trucs pareils ?

- Bon, si vous insistez, je vais vous lire sa déclaration :

« J'ai remis les paquets à Monsieur Leroule, en tout cent cinquante kilos, pour qu'il les transporte en Angleterre... »

Encore un autre passage peut-être ? :

« Son voilier était un excellent moyen de passer une cargaison sans se faire remarquer. »

- J'aimerais comprendre dit Michel.

- Nous aussi, lui répondit le lieutenant. En attendant que vous retrouviez la mémoire, je vais vous placer en garde à vue pour vingt-quatre heures renouvelable. Il est quinze heures, votre placement se terminera demain, le trente et un décembre à quinze heures.

- Vous n'avez pas le droit, je n'ai rien à voir dans votre affaire. J'exige que vous préveniez Maître Benoît Coquerel mon avocat à Cherbourg, le fils de mon ami notaire.

- Ce sera fait, gendarme, emmenez monsieur Leroule. »

Lorsque Dorothy arrive aux bureaux des affaires maritimes, c'est le choc en apprenant la garde à vue de Michel. Pour une disparition somme toute banale et anodine, les Français, se dit-elle, ont une vision très répressive de ce fait divers. Insistant pour obtenir des informations ainsi qu'un droit de visite, elle se voit bientôt raccompagnée dans le hall du bâtiment administratif. Devant un mur de silence et emprunt de sous-entendus à son encontre, perdant son calme, elle finit bientôt par exprimer son exaspération de manière pas très conventionnelle pour le moins.

« Vous êtes la police la plus stupide qu'il m'a été donné de rencontrer dans le monde entier. En Angleterre, nous sommes compréhensifs et n'enfermons pas les gens pour une bêtise. »

Face au manque de réaction, elle surenchérit son propos en élevant de plus en plus fort la voix.

« Non seulement vous êtes stupides mais en plus vous êtes têtus comme des ânes. Oui, c'est cela, vous êtes des ânes en uniformes.

- Silence Madame, sinon nous allons verbaliser lui lança un gendarme. »

Au lieu de se calmer, Dorothy enrage de plus belle.

« Ah parce que vous savez écrire ! »

N'y tenant plus, les gendarmes la saisissent et l'entraînent à l'intérieur.

« Outrage à autorité dans l'exercice de ses fonctions, rébellion à la même autorité, trouble à l'ordre public, si vous ne vous taisez pas, je peux en rajouter avertit l'officier alerté par les cris perçants de Dorothy. »

En guise de réponse, une nouvelle salve d'injures sortit de sa bouche, si bien que manu militari, les gendarmes la bouclent à double tour dans une cellule le temps de la calmer. Sans en savoir le lien, les représentants de l'ordre l'ont enfermée dans une pièce proche de celle de Michel. Une fois le gardien parti et le silence revenu, Michel appela à voix basse :

« Dorothy, tu es là ?

- Michel ?

- Mais que fais-tu là, lui demande t-il ?

- Je voulais savoir pourquoi, ils t'ont mis en prison et puis je me suis emportée, je leur ai crié ce qui me passait par la tête. C'est pas très malin, je l'avoue, mais tu n'imagines pas le bien fou que j'ai ressenti.

- Il m'accuse d'avoir fait du transport de drogue avec la *belle de Goury*. Une histoire de fous, un gros bonnet s'est fait prendre, il aurait fait une déclaration m'accusant. J'ai demandé que l'on prévienne Maître Coquerel, le fils de mon ami notaire, assure-toi du fait.

- Michel, tu n'as rien à te reprocher, dis-moi la vérité. Tu débarques dans ma vie et c'est la tempête autour de nous, cette histoire de drogue, tu n'y es pas mêlé au moins.

- Je te promets que non, j'ignore complètement de quoi il s'agit. Fais-moi confiance, comme tu l'as fait quand je suis arrivé sur Ramsey. La vérité va finir par triompher du moins, je l'espère. Le lieutenant de gendarmerie m'a assigné en garde à vue vingt-quatre heures, dès qu'ils te relâchent, va voir nos enfants et explique-leur la situation.

- Chut, voilà quelqu'un », murmura Dorothy.

Un pas à résonance militaire s'approche à présent de la cellule de Michel.

« Venez avec moi, le juge d'instruction veut vous entendre.

- Mais dites-moi ce que je fais ici !

- Il va vous le dire, n'ayez-crainte. »

Emmené dans un bureau, Michel aperçoit un homme assis aux côtés du petit lieutenant, sans dire un mot, le gendarme, le fait asseoir à son tour.

« Bonjour Monsieur Leroule, je me présente, Thierry Kernach, juge d'instruction. J'aimerais vous poser quelques questions.

- Ah non, c'est plus à moi de vous en poser sur ma présence ici.

- Laissez-moi parler si vous voulez connaître les raisons de votre garde à vue. Voilà, nous attendions votre retour en France pour vous interroger dans le cadre d'un trafic international de cocaïne. Il y a quelques mois, vous disparaissiez laissant votre bateau à la dérive au large de l'île de Man, tout le monde a cru à votre décès par accident et c'est

justement ce que vous vouliez faire croire. Dites-moi si je me trompe, Monsieur Leroule?

- Je ne sais plus ce que je voulais, j'ignore ce qui m'a passé par la tête à ce moment là, l'envie d'en finir, le blanc le plus complet, je voulais fuir ma vie d'avant.

- Donc vous aviez prévu de disparaître étant donné votre testament et les divers legs octroyés à certaines personnes. Il faudra pourtant m'expliquer pourquoi, vous avez ouvert des comptes bancaires en Angleterre, pour quelqu'un qui veut disparaître, c'est étrange vous en conviendrez.

- Non je n'avais rien prévu, c'est venu comme ça d'un coup.

- Bon nous y reviendrons, parlez-moi à présent de Hyenville, l'ange blanc.

- Je l'ai déjà dit et je le répète, je ne connais pas cette personne.

- Bizarre, lui dit le contraire.

- Et qui est ce monsieur Hyenville ?

- Allons, devant votre ingénuité, je vais vous le dire. L'ange blanc, comme il est surnommé est en réalité un trafiquant de cocaïne actif entre la France et L'Angleterre, son quartier général se situe dans le 19^{ème} arrondissement à Paris. Plus précisément, rue de l'Ourcq où nous l'avons cueilli en douceur avec ses comparses. Étant donné son palmarès, il est sous les verrous pour un bon bout de temps. Or voyez-vous, pour obtenir une réduction de peine, il s'est mis à parler. Intarissable, je vous dis. La mémoire vous revient-il ou bien il faut que je continue ?

- Continuez, s'il vous plaît, je vais enfin savoir les tenants de cette mascarade.

- Comme vous le voulez. Ce brave Hyenville vous a confié de la cocaïne en échange d'argent, il nous l'a confirmé. Votre entreprise n'était-elle pas dans des difficultés financières, il me semble ? Votre travail consistait à acheminer cette drogue au large des côtes anglaises. Une fois là bas, un complice réceptionnait la marchandise et vous de l'argent.

- Je peux savoir comment j'ai rencontré cette personne, cela m'intéresserait, répliqua Michel.

- Vos fréquentations ne regardent que vous mais dans le futur, je vous engage à en changer. Combien de fois avez-vous fait l'aller-retour entre la France et l'Angleterre ?

- Il y a bien longtemps, j'ai pêché au large des côtes irlandaises, écossaises et anglaises mais sans jamais aborder la terre ferme.

- Ainsi vous reconnaissez qu'un complice vous attendait dans les eaux territoriales de ces pays.

- Non, je n'ai jamais dit un truc pareil, je vous explique que j'y avais pêché, c'est tout. Et puis pourquoi, ne pas m'avoir arrêté à Roscoff dès mon arrivée.

- Nous étions prévenus de votre retour en France, nos amis anglais nous ayant alertés. Nous vous attendions à Roscoff, puis nous vous avons suivis en espérant qu'un contact s'établirait avec vos amis. Personne n'est venu à votre rencontre et vous êtes venu voir votre fils rescapé du *William Shakespeare*. Vous voyez nous savons tout.

- J'ai une question à vous poser. Comment savez-vous que j'ai transporté de la drogue sur mon bateau et que ce monsieur machin ne vous mène pas, lui en bateau.
- C'est enfantin, Monsieur Leroule. Lorsque nous avons retrouvé votre bateau à la dérive, les enquêteurs sont montés à bord dans le port de Cherbourg pour identifier les causes de votre disparition. En découvrant du sang, nous avons prévenu la brigade cynophile spécialiste dans la détection de stupéfiants, vous ne devinez pas ce que notre brave toutou a reniflé. Eh bien, je vais vous le dire, de la coke. En analysant les résidus sur le couvre-lit, nous l'avons formellement identifiée, qu'en dites-vous ?
- C'est n'importe quoi, votre chien s'est trompé, c'est tout.
- Alors Monsieur Leroule, nous allons faire simple, soit vous passez aux aveux, je vous mets alors en examen et vous passez le Nouvel an avec votre fils, soit vous ne coopérez pas et je vous garde au frais. Je serais vous, je n'hésiterais pas, l'ambiance festive de fin d'année n'est pas la spécialité du lieu.
- Si je comprends bien, tout m'accable mais je suis innocent, mon avocat viendra vous le prouver.
- Au faites, je vais libérer votre amie, ne croyez pas que nous l'avons mise à côté de votre cellule par hasard.
- Elle n'y est pour rien comme moi d'ailleurs, la vérité éclatera et je n'aimerais pas être à votre place à ce moment là. Ramenez-moi dans ma cellule nous verrons bien.
- Gendarme, ramenez, Monsieur Leroule au dépôt et amenez-moi Madame Towerson.»

En quelques minutes, l'échange se fit. Au tour de Dorothy de se retrouver en face du petit lieutenant et du juge d'instruction.

« Madame Towerson, je vous en prie, prenez place. »

Dorothy s'exécuta et s'assit sur la chaise indiquée par le juge.

- « Vous vous êtes calmée à présent. Nous pouvons discuter entre gens de bonne compagnie sans velléité d'une part et d'autre.
- Oui, Monsieur le juge. Je suis désolée de m'être conduite de la sorte envers vos amis.
- Ce ne sont pas mes amis, mais les forces de l'ordre que vous avez insultées. Vous pouvez être condamnée pour ce délit, je crois savoir qu'en Angleterre l'insulte à l'autorité est aussi punissable.
- Oui bien sûr, je peux m'expliquer sur ma réaction envers les gendarmes.
- Je n'osais pas vous le demander mais faites, je vous en prie.
- Je pensais que vous arrêtiez Michel uniquement pour le fait qu'il ait disparu volontairement. Requérir la prison pour si peu d'importance m'a mise en colère, je dois vous avouer que les dernières vingt-quatre heures, que nous venons de vivre, ont été très mouvementées. Je ne sais pas si vous êtes au courant, ma fille est à l'hôpital, survivante d'un naufrage.

- Bien sûr Madame nous le savons et nous nous en réjouissons mais de là à insulter la gendarmerie, il y a un pas de trop que vous avez franchi. Vous êtes bien sujet britannique si je ne me trompe, sachez qu'en France, insulter un représentant de l'ordre public est un délit grave, tout comme chez vous je pense. Je ne désire toutefois pas créer un incident entre nos deux états. Si vous le voulez bien, j'aimerais que vous me parliez de Monsieur Michel Leroule.

- Que voulez-vous que je vous dise ? Il est arrivé sur mon île, je l'ai recueilli, il fuyait le monde comme moi. Nous nous sommes découverts l'un et l'autre pour finalement nous aimer. Que lui reprochez-vous ?

- Il vous l'a dit entre les murs mitoyens de vos cellules. Monsieur Leroule est un trafiquant de drogue, il fait transiter de la cocaïne entre nos deux pays. En arrivant vers votre île, il s'est débarrassé de son voilier devenu trop gênant. Je ne serai pas étonné qu'en débarquant chez vous, il n'ait pas eu sur lui une grosse somme d'argent liquide.»

Dorothy marqua le coup. C'est vrai, son histoire de bateau abandonné et tout cet argent sans pouvoir en donner la provenance, ou du moins en prétendre une, payer les patrons pêcheurs. Non, Michel ne m'a pas menti, je dois lui faire confiance se convint-elle intérieurement.

« Vous ne dites plus rien Madame », demanda le juge.

Troublée, elle lui répondit :

« Pas du tout, je vous écoutais.

- Quel était son comportement, a-t-il passé des coups de téléphone, nous aimerions connaître ses faits et gestes pendant son exil forcé. En coopérant, vous éviterez de faire déplacer Scotland Yard sur votre île refuge.

- Monsieur le juge, Michel n'a passé aucun coup de téléphone pendant son séjour. Il a retrouvé la paix intérieure loin de ses problèmes personnels.

- Parlons-en de ses problèmes personnels, nous avons retrouvé des traces de drogue sur son bateau, il vous a parlé de ses affaires ?

- Non, vous faites erreur, Michel ne peut pas m'avoir menti pendant tout ces mois.

- Ma pauvre dame, je crois bien que oui, il va falloir vous faire à cette idée. Je serais vous, je n'hésiterai pas à dire ce que je sais.

- Mais que risque-t-il ?

- Dix ans si le juge est dans de bonnes dispositions, quinze au pire. En parlant vous pourrez lui faire gagner une sérieuse remise de peine, nous dirons que c'est lui qui a coopéré, voilà tout.

- J'aimerais bien vous aider mais je ne sais rien à son sujet, à part ce qu'il m'a raconté. J'ai été trop naïve pour le croire, il s'est moqué de moi et je n'ai rien vu. Cela m'apprendra à ouvrir ma confiance et mon cœur à un inconnu.

- Je vous remercie de votre aide, si des détails ou des éléments susceptibles de m'intéresser vous reviennent en mémoire, n'hésitez pas à venir me voir. Je vous libère,

embrassez bien votre fille. Au fait, je vais oublier le petit différent qui vous a opposé aux gendarmes, à l'avenir, essayez d'être plus diplomate.»

Seule sur le trottoir, la tête pleine, le cœur en pagaille, Dorothy a de la peine à croire ce qu'elle vient d'entendre, néanmoins, certains détails la troublent. Cet argent dont elle n'a pas voulu parler, la réticence de Michel à quitter l'Angleterre et cette façon de vouloir à tout prix se cacher. Partagée entre le doute et l'erreur judiciaire, elle retourne à l'hôpital, espérant en apprendre un peu plus auprès de Vincent.

« Non madame, vous ne pouvez pas lui parler, lui dit fermement l'infirmière devant la porte de la chambre d'isolement. Revenez demain, les visites seront autorisées pour la famille.»

Face à ce refus catégorique, elle alla rejoindre Suzy pour lui faire part de ses sentiments mitigés.

« Maman, ne crois pas ce que ces policiers t'ont dit, ils ont essayé de te soutirer des informations n'ayant rien de précis à reprocher à Michel. Fais-lui confiance, ce n'est pas ce qu'il t'a demandé d'ailleurs. Je suis sûre qu'il y a une explication logique dans cette histoire de drogue. Vincent m'aurait parlé des problèmes de son père, j'en suis certaine.

- Et si lui aussi mentait ?

- Cesse d'être paranoïaque, ne va pas voir le mal partout, les complots sont faits pour tes bouquins. Demain après avoir parlé avec Vincent tout s'expliquera jusque que dans les moindres détails et tu auras honte d'avoir douté de Michel. Trouve-toi plutôt une chambre d'hôtel si tu ne veux pas passer la nuit dans une salle d'attente.

- Tu as raison ma chérie, je me mets sûrement martel⁴¹ en tête pour rien.»

Prenant son portable, elle fit défiler la liste des hôtels sur Brest, regardant la disponibilité et le standing proposé par un site en ligne.

« Je vais descendre à l'hôtel *l'Océania*, c'est le seul qui a encore des chambres vacantes dans la catégorie que j'ai l'habitude de réserver. À demain ma chérie, je t'appelle plus tard.»

Le lendemain matin au petit-déjeuner, ouvrant le *télégramme de Brest*, elle reconnut le petit lieutenant en page une, posant gonflé comme une baudruche sous l'objectif du photographe de presse. Un titre accrocheur composant l'article attire le regard :

« *Marin disparu, de la poudre aux yeux mais également dans les narines.*»

En quelques phrases en voici le résumé : « *Après avoir refait surface, un marin normand disparu en Manche, est maintenant en garde à vue pour trafic de drogue. Sorti de sa planque pour retrouver son fils naufragé du William Shakespeare, il se fait pincer à Brest...etc.*» C'en est trop, elle referme le journal presque en le déchirant et le jette sur la table voisine. Observée par son voisin, il s'adresse à elle et lui dit :

⁴¹ Le Martel, en réalité, un marteau d'armes. C'est une arme offensive utilisée au Moyen Âge contre les armures. Conçu pour le combat rapproché il ressemble d'un côté au marteau par sa forme et de l'autre à un pic pointu.

« Un ramassis de mensonges, ces journalistes font dans le sensationnel et non dans l'information. Tenez, la page que vous regardiez, sans preuves, ils accusent une personne respectable.

- Je m'excuse, Monsieur, qui êtes-vous pour prétendre connaître cette personne ?

- Pardonnez-moi, je me présente Maître Benoît Coquerel, avocat à Cherbourg. Cette personne accusée est mon client et j'entends bien démontrer son innocence.»

Dorothy faillit en cracher sa gorgée de café noir.

« Je n'y crois pas, vous êtes le fils du notaire, l'ami de Michel ? Votre père est bien l'homme de confiance dont il m'a vanté les qualités ?

- Lui-même, puis-je m'enquérir de votre identité, Madame, à fins de réciprocité.

- Dorothy Towerson, l'amie de Michel, c'est sur mon île qu'il a trouvé refuge, laissant croire à sa disparition.

- Le monde est petit pour que nous nous rencontrions.

- Vous ne croyez pas si bien dire, Monsieur.

- Maître, appelez-moi Maître tout simplement.

- Maître, sans vouloir vous presser, il serait bon de nous rendre rapidement à la préfecture maritime, retrouver Michel.

- Je n'osais pas vous le demander. Rendez-vous dans un quart d'heure au salon vers l'entrée, je commande un taxi, ce sera plus simple pour nous déplacer.»

Dorothy n'en revenait pas, décidément cette histoire est démente depuis le début, dès le naufrage volontaire de Michel, les événements s'enchaînent les uns après les autres sans le moindre contrôle, sans pouvoir agir sur le déroulement des choses. Je vais finir par me réveiller se dit-elle, je dois rêver du sujet d'un prochain roman dans lequel je suis l'héroïne, lorsqu'une voix grave la sortit de ses pensées.

« Le taxi nous attend, Madame Towerson.»

Prenant place sur les sièges arrière du véhicule, Maître Coquerel, pendant le trajet marqua son peu d'enthousiasme pour ce déplacement en grommelant. Tout comme son père, il n'apprécie que très peu les déplacements en province et surtout pendant les fêtes.

« Venir un trente-et-un décembre, qu'il soit vivant je m'en réjouis, il aurait pu néanmoins attendre janvier pour réapparaître tout de même. Gâcher ce réveillon qui s'annonçait des plus mondains entre avocats du barreau, quel dommage, enfin, il faut le sortir de ce mauvais pas.

- Maître, je vous sens contrarié. Il est vrai, la date choisie par les autorités ne me semble pas adéquate pour pratiquer une intervention policière. Michel a besoin de votre aide et n'a pas choisi de se faire accuser. J'aimerais vous poser une question, même si l'endroit et le moment n'est pas idéal.

- Faites, faites, je vous en prie.

- Voilà, c'est un peu délicat, pensez-vous que Michel ait pu être impliqué dans cette affaire de drogue ?

- Chère Madame, je vous répondrais par la négative, toutefois, je ne peux l'exclure, étant donné ce qu'il vient de nous faire vivre. Je pensais bien connaître cet homme, en tant qu'ami de mon père, droit et fidèle en toutes circonstances. Son simulacre de disparition m'a beaucoup surpris, je dois avouer qu'un suicide me paraissait plus probable étant donné son état d'esprit. Il était dépité par les événements, malheureux par le comportement de ses enfants, sa combativité s'est émoussée mais de là à devenir trafiquant, je me refuse à le croire.

- Maître, les enquêteurs m'ont interrogée hier soir, le doute s'est installé en moi lorsqu'ils ont évoqué le fait que Michel avait peut être une grosse somme d'argent en arrivant sur mon île. Je n'ai pas répondu mais effectivement, il possédait cette somme.

- Que vous a-t-il dit au sujet de cet argent ?

- Il m'a affirmé que c'était pour payer en espèces les pêcheurs qui viennent livrer leur marée, de façon à redonner confiance à ses fournisseurs en leur permettant d'avoir de l'argent frais tout de suite.

- Madame, le monde de la pêche a ses règles, les affaires se traitent cash sans témoins. La confiance entre acheteur et vendeur est subtile, payer en liquide favorise le contact. Non, je ne suis pas étonné de ce fait. Vous êtes dans le doute, je le comprends, vous n'avez pas le droit de le laisser tomber comme cela. Réglons cette affaire et ensuite seulement vous prendrez votre décision.

- Pardon, je suis désolée, vous avez raison, je ne sais plus où j'en suis. En quelques jours, nos vies ont subi de tels rebondissements qu'il m'est difficile de penser sereinement.

- Allons, ressaisissez-vous, nous arrivons aux affaires maritimes.»

De couloirs, en corridors, ils arrivent au bureau du juge. Celui-ci consent à recevoir le défenseur de Michel.

« Bonjour Maître, prenez place.

- Monsieur le juge, je demande à rencontrer immédiatement mon client, la loi m'y autorise. Je veux connaître sa version des faits avant de vous exposer mes requêtes.

- Soit, j'accède à votre demande, la loi vous le permet, en revanche, Madame devra sortir. Gendarme, amenez Monsieur Leroule et accompagnez Madame dans un autre local.»

Michel hirsute entre dans le bureau. Ayant pris place à son tour sur une chaise métallique, il regarde intensément Maître Coquerel.

« Monsieur le juge, dit l'avocat, je vous demanderai de rencontrer seul mon client, vous le savez pertinemment, le droit me l'accorde.

- Je vous laisse dix minutes pas plus, d'ici là, Monsieur Leroule aura peut être recouvré la mémoire.»

Juge et gendarme sortent en refermant la porte, laissant seuls les deux personnages clefs pour la suite de l'affaire.

« Maître, dit Michel. Je suis heureux de vous revoir, j'aurais préféré dans d'autres conditions mais je n'ai pas choisi ni le lieu ni la date.

- Michel, c'est un plaisir de vous revoir en vie, mon père et moi vous avons cru réellement mort surtout après avoir pris vos dispositions à son étude. Nous ne sommes pas là pour discuter du passé mais de l'avenir de cette affaire. Racontez-moi.

- Je n'y comprends rien des accusations que l'on porte à mon encontre. Trafic de drogue entre la France et l'Angleterre, des traces de cocaïne dans mon bateau, je n'ai rien à voir là dedans, enfin vous me connaissez.

- Je pensais vous connaître, toutefois, si je n'avais pas confiance en vous, je ne serais certainement pas ici. Vous n'avez pas une idée de qui aurait pu transporter de la drogue sur votre voilier sans que vous le sachiez ?

- Au début non, puis j'ai pensé à mille personnes sans vraiment en désigner une, à rien n'y comprendre. J'ai même douté de mes enfants.

- Toujours en conflit avec eux ?

- Non, nous nous sommes parlés et pardonnés mutuellement, c'est une relation nouvelle qui voit le jour entre nous.

- Bon, le juge n'a rien de concret à vous reprocher. Puis-je savoir pourquoi, vous aviez beaucoup d'argent sur vous en disparaissant ?

- J'avais retiré trente mille euros pour payer les pêches des jours suivants. Au moment de quitter le bateau, je me suis rendu compte qu'ils étaient dans ma veste. J'ai pensé, ils ne craignent rien à bord et puis, je me suis ravisé en ne sachant pas qui allait découvrir mon bateau.

- Bon, le juge ignore que vous aviez de l'argent, c'est votre compagne Dorothy qui m'en a informé.

- Que vous a-t-elle dit sur moi ?

- Cette histoire la perturbe, il faut dire que les zones d'ombres planant autour de vous l'ont déstabilisée. Elle tient à vous mais doute de tout, le juge l'a faite conduire dans un bureau voisin pour ne pas vous rencontrer. Avez-vous quelque chose à lui dire ?

- Dites lui simplement que je suis innocent et que je l'aime.

- Bien, je lui dirais mais il faudrait.....

- Messieurs dit le juge en ouvrant la porte, les dix minutes se sont écoulées. Maître, je vous écoute.

- Monsieur le juge, après m'être entretenu avec mon client, je puis vous certifier qu'il n'a ni de près ni de loin été mêlé à cette affaire. Je vous demande donc de mettre fin à cette garde à vue que je traiterai d'arbitraire.

- Non, Maître, les preuves parlent d'elles mêmes. Nous avons des traces de drogues et les aveux d'un repentit, c'est suffisant pour poursuivre mes investigations en maintenant Monsieur Leroule en garde à vue.

- Faites, vous n'avez aucune preuve de la culpabilité de mon client. Votre repentit est en fait un truand qui essaie de gagner du temps, le dossier est vide et j'entends bien mener mon enquête à décharge pour Monsieur Leroule.

- Faites Maître, la justice en sortira grandie. La garde à vue se terminera à quinze heures, du moins peut-être.»

Dorothy retrouva l'avocat au terme de l'entretien et allèrent prendre un petit crème au bistrot du coin.

« Madame, je vous conseille d'aller à l'hôpital voir votre fille et de prendre des nouvelles de Vincent. Tant qu'à moi, je vais exiger que l'on me remette un double du dossier pour en trouver la faille, il y a une forcément.

- Que vous a dit Michel sur notre relation ?

- Ne craignez rien, il vous assure de son innocence et de son amour. Vous voilà maintenant rassurée, partez à présent, je m'occupe de la suite.»

En arrivant au CHU, c'est l'euphorie, Susan, Suzy, Odile, Roger et John sont sur le point de quitter l'hôpital. Dans une joyeuse cacophonie, ils s'enlacent, s'embrassent en échangeant leurs adresses sur un bloc notes prêté par une des infirmières présentes, émue par la fin de cette aventure.

« Rendez-vous à tous au mois de juin, lança Roger, nous nous retrouverons chez nous à Arromanches, vous verrez l'endroit est accueillant. Je vous écris pour confirmer la date.

- Je suggère que nous allions voir Vincent, dit Susan, il sera content de nous voir avant notre départ.»

Bruyamment, trop véritablement, pour une unité de soin, ils arrivent à la chambre occupée par Vincent. L'infirmière responsable dans un premier temps refuse l'accès à la joyeuse troupe mais devant l'insistance et les circonstances, un compromis est trouvé. Accès oui, mais à deux mètres du lit avec un masque et du calme. Pénétrant, religieusement, ils retrouvent un Vincent souriant, ému par la présence de ses amis naufragés.

« Quand, en juin. Vous pouvez compter sur moi quoi qu'il advienne, je serais là. Merci à vous tous, sans votre aide, je ne serai plus là, je ne l'oublierai jamais.

- Nous n'allons pas refaire l'histoire, interrompit John. Chacun d'entre nous doit à l'autre sa survie, c'est pour cette raison que nous sommes là.

- Vous avez raison John, dit Odile, disons au revoir à Vincent et laissons le se reposer. Il doit être en forme pour notre rencontre prochaine, nous ferons un débriefing à ce moment là.»

D'un signe de la main, chacun salua leur ami et quitta la chambre avec le sentiment de laisser derrière lui, un proche faisant désormais partie de sa famille. Suzy, bravant l'interdit, s'approcha de Vincent et lui souffla :

« Je repasserai te voir tout à l'heure, le temps d'accompagner nos amis. »

Dorothy retrouva sa fille quelques minutes plus tard dans le hall d'entrée.

« Maman, j'ai beaucoup réfléchi, je vais aller parler à Vincent, il ne peut pas me mentir.

- Et pourquoi, ne te mentirait-il pas ?

- J'ai vécu avec lui trop d'instantes intenses, je saurais tout de suite s'il me ment ou s'il veut cacher des faits sur son père.

- Fais-le si tu penses en retirer des informations, mais ne dis pas que c'est moi qui t'ai incité à le faire. Mes doutes ne doivent pas te perturber dans ta relation avec Vincent.

- N'aie crainte Maman, je lui expliquerai. »

Hors de la vue des infirmières, Suzy pénètre dans la chambre de son ami, en prenant mille précautions pour ne pas attirer l'attention.

« Comment vas-tu, demanda-t-elle pour entamer la conversation ?

- Je me sens bien à présent, le traitement qu'ils m'ont donné fait son effet sur la pneumonie. Tu n'a pas vu mon père ?

- Vincent, à ce sujet, il faut que l'on parle.

- Non, il ne lui est pas arrivé un malheur ?

- Non, non, disons plutôt un fâcheux contretemps.

- Parle, je t'en prie, dis-moi ce qui se passe.

- Voilà, ton père a été arrêté par la police, il est en ce moment placé en garde à vue.

- En garde à vue mais pourquoi ? »

Avant de lâcher le motif de la détention, Suzy fixe le visage de Vincent dans le but de détecter la moindre réaction lui indiquant une forfaiture de sa part.

« Pour trafic de drogue », lâcha-t-elle.

Une grimace apparut sur son visage, légère, vite effacée mais malgré sa brièveté, elle n'échappa pas aux yeux affûtés de Suzy.

« Tu sais Vincent, tu peux m'en parler. »

À cet instant Vincent sait que Suzy a deviné, comme Suzy sait à présent que Vincent cache quelque chose.

« Parle Vincent, si tu tiens à moi, c'est le moment de me faire confiance et d'aider ton père par la même occasion.

- Je te jure, je n'y suis pour rien, mon père encore moins. Je ne peux pas parler sinon nous risquons notre vie. Moi, parce que j'ai parlé et toi car tu es au courant maintenant.

- Vincent, fais-le pour ton père, tu ne vas pas le laisser croupir en prison alors que tu es impliqué dans cette affaire, tu n'as pas le droit.

- Que savent les enquêteurs ?

- Que de la cocaïne a transité sur votre voilier entre la France et l'Angleterre et qu'un truand a donné le nom de ton père comme complice.

- Ah, le salaud, j'aurais dû me douter mais je n'avais pas le choix.

- Vincent, raconte-moi la vérité, il n'est pas encore trop tard pour arrêter le cours des choses.

- Tu te rappelles, sur le *William Shakespeare*, lorsque nous sommes allés au casino, je t'ai dit que bien des histoires auraient pu être évitées si je n'avais pas fréquenté ce genre d'établissement. Or c'est justement à cause du jeu que mes problèmes ont vu le jour. Un soir, je jouais au casino de Coutainville. Voyant que je venais de tout perdre, un gars s'est approché de moi. Il m'a proposé de me prêter mille euros en échange d'un intérêt de dix pour cent remboursable dans les quinze jours. Me sentant en veine, j'ai accepté et tu te doutes bien, j'ai tout perdu. Une semaine plus tard, il m'abordait à Cherbourg, et me rappelait ma créance, en m'incitant à honorer mon contrat sinon les choses iraient mal pour moi. Mon père venait de me priver de mon chèque mensuel, j'étais venu le trouver un matin en rentrant d'une nuit de jeu espérant une fois de plus son aide. Je n'ai pas osé lui parler du guet-apens dans lequel j'étais tombé. L'échéance des quinze jours arrivée, un soir, en rentrant chez moi par les quais, trois gaillards baraqués me sont tombés dessus. Avec un couteau pointé dans mon dos, ils m'ont amené vers une voiture ayant les feux éteints, un type que les autres appelaient l'ange blanc m'adressa la parole et me dit d'un ton menaçant :

« Soit tu payes, soit ta sœur... Enfin à toi de choisir. J'avoue que ta frangine, elle me branche, je me verrai bien me faire rembourser ta dette en nature. »

Là-dessus, ajouta Vincent, les trois types ont éclaté de rire, un rire avide et stupide qui en disait long sur les facultés mentales de ces individus. Je leur ai dit que je payerai ce que je leur devais mais qu'il me fallait du temps. L'ange blanc m'a alors proposé d'emprunter le voilier de mon père en échange de ma créance, juste une fois sans qu'il le sache. Cette affaire serait réglée une fois pour toute pour le bien de ma sœur et le mien. Je leur ai demandé ce qu'ils comptaient faire avec la *belle de Goury*. La réponse du boss a été des plus concises :

« Nous ne t'avons pas demandé ce que tu as fait de l'argent, ne nous demande pas ce que nous ferons avec ce bateau. »

Acculé, poursuivit Vincent, j'ai accepté de leur donner les clés du voilier en leur indiquant la date de l'anniversaire de la tante Myriam, je savais que mon père serait absent le dimanche, laissant plus ou moins quarante-huit heures son voilier sans surveillance. Je suis passé à la conserverie, j'ai subtilisé les clés à mon père et leurs ai remises. Pour ne pas attirer l'attention, je suis allé à Portbail à cet anniversaire. Le lundi soir, je retrouvais les clés dans ma boîte aux lettres, la *belle de Goury* était au port, amarrée, comme si elle n'avait jamais pris la mer. Ce fut la première et la dernière fois, je ne revis plus personne après cet emprunt. J'étais loin d'imaginer qu'un jour ou l'autre cette histoire allait rejaillir et accuser mon père.

- Vincent, il faut en parler à la police, la libération de ton père est à ce prix.

- Je vais le faire mais j'aimerais que tu me promettes une chose.

- Oui, laquelle ?

- Il y a de fortes chances que j'aille en prison et je ne te reverrai plus. Promets-moi de garder de moi l'image d'un type bien essayant de sauver des gens et non celle d'un minable joueur et trafiquant notoire.

- Il m'a fallu peu de temps pour te connaître et pour ressentir des sentiments envers toi, je sais qui tu es Vincent, tu m'as fait comprendre sur le ferry tes difficultés dans la vie. Non seulement, je t'attendrai mais je viendrai te voir au cas où les juges t'emprisonneraient. Merci pour ton honnêteté, je vais rejoindre ma mère et nous irons faire libérer ton père.»

Quittant la chambre après avoir embrassé la paume sa main en la dirigeant vers lui, elle sauta dans les bras de sa mère anxieuse, faisant les cent pas dans le corridor. Si les circonstances s'y prêtaient, on aurait dit un père attendant la naissance de son enfant, tellement l'angoisse envahissait Dorothy.

« Michel, n'y est pour rien, Vincent a commis une bêtise, il faut en informer l'avocat de Cherbourg, Maître Cordel ou un truc dans ce genre, dit Suzy toute excitée.

- Tu me raconteras tout ça dans le taxi, filons aux affaires maritimes rejoindre Maître Coquerel et non Cordel comme tu le dis.»

À leur arrivée, elles sont refoulées par le planton de garde et devant leur questionnement, il leur est notifié qu'un forcené venait de s'en prendre au juge. Maitrisé, il allait être conduit au centre pénitentiaire de Brest. Dorothy regarda Suzy et laissa sortir :

« Non, je ne crois pas.»

Ce à quoi Suzy répondit :

« Il faudra t'y faire maman, avant d'éclater de rire, entraînant sa mère dans son fou rire.»

Maître Coquerel apparut dans le hall. Suzy l'aperçut et intervint auprès du militaire en faction.

« Laissez-nous entrer, ce monsieur est l'avocat venu défendre notre ami.»

Devant le refus de les laisser pénétrer dans le bâtiment, elles gesticulent, crient et finalement se font remarquer par l'avocat. D'un pas leste, celui-ci, les retrouve à l'extérieur.

« Maître, dit Dorothy, il n'y a pas une minute à perdre, Michel est innocent. Vincent vient de nous révéler les dessous de l'affaire. Il s'est fait piéger par un trafiquant.

- Vous en avez de bonnes, répliqua le ténor du barreau. Michel, vient d'empoigner le juge par le cou, il a fallu l'intervention de trois gendarmes pour le faire lâcher prise. Vous parlez d'un trente-et-un décembre !

- Que s'est il passé ?

- Lors d'un nouvel interrogatoire, le juge Kernach l'a poussé dans ses derniers retranchements, l'accusant de vous avoir séduite pour se cacher sur votre île. C'en était trop pour lui, il s'est levé d'un bond et l'a saisi par l'encolure énumérant toutes les insultes qui lui passaient par la tête. Je n'ai pas réussi à lui faire lâcher prise, tellement il enrageait envers le magistrat.

- Maître, il faut tout de suite aller voir le juge et lui expliquer.
- Vous en avez de bonnes, cinq minutes à peine viennent de s'écouler, laissez-moi reprendre mon souffle. Soit allons-y. Laissez-nous passer, dit-il au planton, nous avons des révélations à faire au juge Kernach.»

Entrant dans le bureau, ils découvrirent un désordre provenant de l'échauffourée et, appuyé sur le rebord d'une table, le juge au visage rouge et aux cheveux hirsutes.

« Que me voulez-vous encore prononça-t-il tout retourné ?

- Monsieur le juge, mon client est innocent, ces deux personnes présentes vont vous l'expliquer.
- Madame Towerson, si ce n'est pas vous qui insultez la police, c'est votre ami qui s'en prend à la magistrature. Mademoiselle, avez-vous un grief envers l'autorité, que je sache à quoi m'en tenir ?
- Aucunement, Monsieur le juge. Vincent, le fils de Michel..... et Suzy raconta les aveux de Vincent.
- Il y a une chose qui m'échappe, questionna Maître Coquerel. Pourquoi votre ange blanc a accusé Michel du trafic alors que c'est Vincent qui était impliqué.
- Je pense, dit Dorothy, c'était un moyen de mettre encore plus la pression sur Vincent. La prétendue coopération de ce trafiquant lui signifiait de se taire et rien d'autre. Michel ayant été déclaré mort, il était plus simple de lui faire porter le chapeau. Il s'assurait également de pouvoir emprunter la *Belle de Goury* ultérieurement ayant un moyen pour faire chanter Vincent. Le retour à la vie de Michel l'a obligé à changer ses plans. L'ange blanc pour alléger sa peine a dès lors chargé Michel, un parfait coupable aux yeux de la justice.
- Bon dit le juge, je vais faire revenir votre enragé d'ami mais je vous préviens, au moindre geste, je le renvoie d'où il vient.
- N'ayez crainte, il sera calme, je vous le promets assura Dorothy.
- Gendarme, dit le juge, allez à l'hôpital et faites garder Monsieur Vincent Leroule dans sa chambre, je ne voudrais pas qu'il parte lui aussi se cacher sur une île.»

Le retour de Michel vers le juge s'effectua menottes aux poignets, à ce moment précis où Paul fit son entrée dans le bâtiment des affaires maritimes. Rageant de le voir et de ne pas pouvoir lui flanquer son poing dans la figure, il le menaça :

« Je te préviens, si tu me prends en photo, je t'éclate le portrait.

- Calmez-vous mon cher, je ne fais que rapporter aux lecteurs des faits de société. Ils ont le droit de savoir qui sont les personnes profitant de notre hospitalité.
- Rat d'égout, fouille merde, voilà ce que tu es, attends qu'il me relâche, je vais te le faire bouffer ton téléphone portable.
- Pour l'instant, dit-il ironiquement, c'est moi qui vais immortaliser cette merveilleuse scène.»

Sortant son portable de sa poche, il prend une, puis d'innombrables photos en rafale.

« Montrez un peu plus vos menottes que le lecteur se rende compte de votre culpabilité. »

Michel, tel un lion en cage, enrage et hurle insulte sur insulte. Les gendarmes, pourtant aguerris à ce genre de situation, luttent pour maintenir leur prévenu, sans réellement y parvenir. Le juge, attiré par les cris, sort précipitamment de son bureau, reconnaissant la voix de Michel. Sans réfléchir, Dorothy et Suzy lui emboîtent le pas. Dans le hall, la scène est dantesque, le planton s'est agrippé à Paul, tandis que les deux gendarmes courent après Michel, tentant de cogner Paul. Dorothy, perdant tout flegme, entre à son tour dans la danse, elle s'en prend à Paul pour lui arracher son portable. Suzy, tant qu'à elle, essaie de retenir sa mère en la tirant par le bras et en lui disant des « Arrête-Maman ».

« Que l'on fasse venir des renforts », vociféra le juge Kernach sous le regard dépassé de Maître Coquerel.

Il fallut plusieurs minutes pour que la maréchaussée rétablisse le calme dans le hall. Chacun de son côté maintenu fermement par les gendarmes. Sans la présence des forces de l'ordre, le pugilat général aurait fini par faire un blessé, Paul en l'occurrence.

« Amenez-les moi un par un dans mon bureau ordonna le juge. Cette histoire entre vous commence sérieusement à m'agacer. J'aimerais comprendre les raisons de cette bagarre générale, en attendant personne ne bouge d'où il est. »

Le premier à entrer dans le bureau du juge est Paul.

« Vos noms et prénoms ? »

- Paul Mac Taylor, je suis sujet de sa majesté la reine Elisabeth II d'Angleterre déclina-t-il un rien snob et provocateur.

- Ici, vous êtes Paul Mac Taylor, un point c'est tout lança irrité le juge. Expliquez-moi ce que vous faites ici et pourquoi cette bagarre ?

- Je suis venu voir ma fille Suzy, dont j'ai appris le sauvetage par les médias. Ma femme, pardon, mon ex-femme ayant oublié de me l'annoncer.

- Qui est votre ex-femme ?

- Mais voyons, Dorothy Towerson.

- Pourquoi cette bagarre ?

- Oh, un vieux contentieux avec ce marin trafiquant et vagabond. Ce Corto Maltese de bas étage, séducteur d'honnêtes femmes.

- Vous parlez de Monsieur Leroule, je suppose.

- Oui, bien sûr, sous ses traits de brave type, c'est en réalité un voleur de femmes.

- Monsieur Taylor, votre vie privée ne m'intéresse pas, si vous avez des comptes à régler, je vous encourage à le faire ailleurs et si possible sur le territoire de sa majesté la reine Elisabeth II, comme il vous plaît à souligner votre appartenance. En attendant d'avoir auditionné tout le monde, je vais vous demander d'attendre dans le bureau d'en face. Gendarme, merci de raccompagner cette personne. »

La suivante fut Dorothy.

« Ah, Madame Towerson, comme on se retrouve, la violence semble être votre quotidien, hier la police aujourd'hui votre ex-mari, demain ce sera qui ?

- Monsieur le juge, il faut que je vous explique et l'affaire deviendra, à vos yeux, claire comme de l'eau de source.

- Faites Madame, je me réjouis de boire à cette fontaine de jouvence.

- Mon ex-mari, Paul travaille pour un journal à scandale, c'est déjà lui qui vous a révélé la présence de Michel sur l'île de Ramsey. En réalité, il est jaloux et cherche à nous nuire, en prenant des photos de Michel menotté, il les publiera pour se venger. J'essayais juste de lui prendre son portable et rien d'autre. À présent, il les aura transférées à son journal.

- Voilà qui explique le comportement de Michel Leroule.

- Une question me brûle les lèvres, Monsieur le juge.

- Je vous écoute.

- Pourquoi m'avoir mise dans le doute alors que Michel est innocent ?

- Prêcher le faux pour en extraire le vrai, je dois dire que c'était un coupable potentiel et idéal. Tout l'accablait, le doute que j'ai perçu lors de votre interrogatoire me conforta dans mon idée. Je vous ai même imaginée complice pour recel.

- Ne me dites plus rien, il se pourrait que ma mauvaise humeur me reprenne et qu'il ne fasse pas attendre demain pour connaître la prochaine victime de ma violence.»

L'entretien se termina donc là, Michel et son avocat entrèrent à leur tour. Le juge Kernach ayant chaussé ses petits souliers, aborda l'entrevue humblement :

« Monsieur Leroule, votre amie m'a expliqué les rivalités entre son ex-mari et vous. D'un point de vue humain, ce n'est pas très fair-play mais de l'autre il a permis à la justice de faire son travail. Je vais le relâcher une fois les photos vous concernant, effacées de la mémoire de son portable. Je vais lui rappeler le fait qu'étant dans l'enceinte d'un cabinet d'instruction, je me réserve le droit de l'assigner en justice si elles sont publiées dans la presse. Cela devrait le calmer, qu'en pensez-vous Maître ?

- Il me semble être la moindre des choses pour mon client. Non seulement vous l'accusez à tort d'un forfait qu'il n'a pas commis, vous refusez d'entendre son innocence, procédez à un interrogatoire sans son avocat, questionnez son amie hors du droit international, vous n'y allez pas de main morte dans le non-respect des procédures judiciaires.

- J'ai agi dans l'esprit de la justice en omettant certaines règles, je le concède. L'affaire me semblait simple, un rappel à l'ordre salutaire dont je prends acte. Je dois toutefois avouer que la piste familiale est la bonne, je vais donc me rendre à l'hôpital recueillir le témoignage du fils Leroule.

- Je vous y accompagne, Vincent Leroule étant également mon client. Vous n'y voyez pas d'inconvénients, avertit malicieusement Maître Coquerel.

- Pas du tout, puis s'adressant à Michel :

- Au fait, voici votre casquette perdue dans l'échauffourée de ce matin, je vous la rends, elle vous sera plus utile sur votre tête qu'à portée de mon organe olfactif. Je vous libère de votre garde à vue.»

Michel voulut prendre la parole, Maître Coquerel l'en dissuada d'un coup de coude pour ne pas ranimer la tension entre les deux hommes.

Puis, le juge ajouta sur le ton de la confiance :

« Je vais m'occuper de votre rival en le retenant quelque peu, le temps de prendre de l'avance pour vous rendre avec votre amie au CHU voir votre fils.»

Dans le hall à présent vide, les retrouvailles entre Dorothy et Michel se firent à l'écart de l'avocat Cherbourgeois discutant, avec le juge, des modalités de l'affaire.

« Pardon, Michel, j'ai douté de toi, murmura Dorothy en le serrant dans ses bras.

- Je te pardonne, les circonstances étaient contre moi, tu ne pouvais que douter.

- Non, je m'en veux, j'ai revu le jour de ton arrivée sur Ramsey et puis tout s'est emmêlé, l'argent que tu avais sur toi, les paroles du juge qui m'incitaient à collaborer et donc à te trahir. En sortant de son bureau, je suis allée voir Suzy, elle a cru en toi, m'a incitée à te faire confiance, à cet instant, je dois t'avouer, j'étais totalement perdue.

- Ne pleure pas, c'est fini. À présent, il faut que je m'occupe de Vincent, il a besoin de moi.

- À deux, nous serons plus forts, d'autant plus que ma fille ressent, comment dire, des intérêts pour ton fils. N'en parle pas, elle m'en voudrait de te l'avoir dit.»

En face du bureau du juge, Paul retrouve sa fille sans témoins, seuls face à face, ils se dévisagent puis après une longue hésitation, Paul l'enlace. Suzy, réticente au début, finit par le prendre dans ses bras.

« Suzy, ma petite fille, je croyais t'avoir perdue pour toujours.

- Papa, pourquoi fais-tu le mal autour de toi ? Hier Maman, aujourd'hui Michel.

- Parce que tu l'appelles déjà par son prénom ? Ta mère n'a vraiment aucune honte à te présenter ses conquêtes.

- Écoute Papa, je veux mettre les choses au point avec toi. Votre couple n'a pas fonctionné, tant pis, d'autant plus que tu ne t'es pas gêné pour commettre des escapades, ne nie pas, je t'ai vu. Maman a le droit de voir qui elle veut, ce n'est pas ta jalousie mal placée qui lui fera renoncer à Michel. Si tu persistes à les importuner, nous n'aurons plus rien à nous dire. Autant t'avertir que les photos d'aujourd'hui, tu peux les oublier pour ton journal de fond de poubelles. Ai-je été assez claire ?

- Enfin, Suzy, c'est la première fois que tu me parles sur ce ton.

- Désormais, il va falloir t'y habituer, la gentille petite Suzy, c'est du passé. Si tu tiens à moi, arrête et ouvre les yeux. Regarde ce que tu es devenu, un homme acariâtre, frustré, n'ayant plus d'amis ni de famille. Tu vas finir seul ta vie dans un studio minable, perdu dans tes coupures de presse malodorantes. Si, c'est cela que tu souhaites, ne change rien, tu es sur la bonne voie. Regarde-toi dans un miroir, tu n'as

plus rien du journaliste indépendant, celui-là même qui m'a donné l'envie d'exercer ce métier. Tes papiers sont arrangés pour faire sensation, où est-t-il le papa que j'admirais dans sa manière d'écrire, relatant les faits et non les inventant ?

- Les lecteurs veulent ce genre de littérature en plus des photos volées de stars, je ne fais que leurs donner ce qu'ils réclament. Mes brillants articles du passé ne se lisaient que très peu, j'étais ignoré voire moqué, à présent tout le monde me craint.

- Et pourquoi t'en prendre à maman, elle ne t'a rien fait ?

- Mais tout de même, ta mère oublie de me prévenir du naufrage du ferry et c'est par la télévision que j'apprends ton sauvetage.

- Si tu ne l'avais pas trahie de la manière dont tu l'as fait avec Michel, elle aurait peut-être pensé à toi en premier. Paniquée, elle t'a oublié sans même s'en rendre compte, je ne lui en veux pas. Tu peux critiquer maman mais avoue qu'en rentrant dans ce hall des affaires maritimes, en voyant Michel menotté, ce n'est pas à moi que tu as pensé mais au scoop se présentant devant ton objectif.

- Je vais être honnête avec toi, oui, j'ai pensé en professionnel. Lorsque tu es arrivée, mon cœur s'est emballé, j'aurais voulu te prendre dans mes bras. Ta mère hystérique m'en a empêché et son néandertalien d'ami, pardon son ami, voulait me cogner.

- Bon maintenant que tu peux me prendre dans tes bras, fais-le et promets-moi de laisser en paix Maman et Michel.

- Je te le promets, du moins je te promets d'essayer, ma chérie. Je ne passerai pas mes vacances avec eux si c'est cela que tu espères, en revanche je vais m'occuper de toi.

- De moi et de Vincent, le fils de Michel, ajouta t'elle en souriant malicieusement. J'ai enfin rencontré l'homme de ma vie.

- Oui, mais surtout de toi.

- Papa !

- C'est promis, j'arrête ma chérie. »

À l'hôpital, le gendarme en faction devant la porte de la chambre de Vincent laisse entrer le juge Kernach, suivit de Maître Coquerel.

« Monsieur Vincent Leroule ?

- Lui-même.

- Monsieur, je viens vous entendre dans le cadre d'un trafic international de drogue. Votre amie Suzy Mac Taylor m'a relaté les faits, j'aimerais à mon tour les entendre de votre bouche.

- Elle vous a dit la vérité, je me suis fait piéger et j'en assume les conséquences. Relâchez mon père, il n'a rien à voir dans toute cette affaire.

- Votre père est déjà libre, maintenant je vous écoute ! »

Vincent commença à raconter son histoire depuis le début comme Suzy l'avait transmise au magistrat. À la fin du récit, le juge marqua un temps de réflexion et déclara :

« Je vous inculpe pour association de malfaiteurs. Je vous laisse néanmoins en liberté mais vous devrez vous présenter régulièrement à la gendarmerie. Je transfère le dossier à mon collègue le juge d'instruction dépendant du district de Cherbourg, il vous entendra dès votre retour. Bonne journée et prompt rétablissement.»

En deux temps trois mouvements, le juge avait déjà quitté la chambre, soulagé de s'être défait de cette affaire, mais également des Leroule pour être franc. Michel entra dans la chambre de son fils et se retrouva nez à nez avec son avocat.

« Maître, il faut le sortir de là, lui dit-il.

- Je m'y emploierai, le dossier ne tient à pas grand-chose puisque Vincent ignorait le but de l'emprunt du voilier et l'a entre guillemets prêté sous la menace. D'autre part, sans sa participation, la notion d'association de malfaiteurs peut être revue et pour finir l'aide apportée au sauvetage de personnes lors du naufrage lui confère un capital sympathie non négligeable. Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je rentre sur Cherbourg, j'arriverai peut-être à temps pour le dessert et le passage à la nouvelle année.

- Merci Maître, je vous verrai là bas », dit Michel, puis s'adressant à Vincent, il lui souffla :

« Tu peux compter sur moi, je ne te laisserai pas seul. Des conneries, on en a tous fait, je peux t'en parler. Le principal c'est de les reconnaître pour ne plus les reproduire. Tu assumes, le fait de l'avoir dit me fait du bien, il prouve une maturité que tu as acquise depuis mon départ. Je ne serais pas mort pour rien.

- Bon ce n'est pas tout, dit Dorothy, en prenant la main de Suzy, ce soir c'est le réveillon et nous n'avons rien prévu. Nous partons organiser cette soirée, nous vous laissons, vous avez très certainement des choses à vous dire.

- Et moi, dit Vincent, vous n'allez pas me laissez seul dans cet hôpital ?

- Mais non, lui répondit Suzy, tu verras bien.»

Une fois les femmes parties, Vincent lança à son père :

« J'ai merdé, je sais, j'aurai dû t'en parler mais je n'imaginai pas un seul instant la tournure que prendraient les événements.

- Bah, ce n'est rien, Maître Coquerel va arranger cette affaire. Le principal est que tu sois sorti vivant de cette histoire. Les trafiquants, généralement, ne laissent rien traîner derrière eux, sauf s'ils estiment avoir encore des profits à tirer de la situation. Je pense à la *Belle de Goury* et l'intérêt qu'elle représente en matière d'acheminement de la coke. Tu aurais vu, si je n'étais pas parti avec elle, réapparaître cet ange blanc t'obligeant de nouveau à lui fournir les clés.

- J'y ai déjà réfléchi et j'étais prêt à le dénoncer à la police mais ton départ et la mise sous scellés du voilier ont mis fin à ses projets.

- Demain nous rentrerons à Cherbourg, Dorothy, a entendu, venant de la bouche d'une infirmière, ta sortie pour la fin de matinée.

- Je me réjouis de rentrer, revoir Audrey et la conserverie.

- Moi, dit Michel, j'appréhende ce moment. Même si les employés ne me diront rien, leurs regards seront pour moi une épreuve à supporter. Avec Dorothy, j'avais prévu de revenir m'expliquer mais pas si tôt. Je dois maintenant prouver que je suis en vie, cela fera peut-être plaisir à certains tandis que d'autres...

- Ne dit pas de bêtises, Papa. Tu sais très bien que tout le monde t'apprécie, comprend ou peut comprendre ta disparition volontaire. Nous affronterons ensemble le regard des autres. Tu crois que cette histoire de drogue va m'attirer des regards compatissants. Quand bien même, j'aurai sauvé cent personnes, je resterai celui qui trafiquait. Cette histoire restera gravée dans la mémoire collective pour de nombreuses années, le tribunal aura beau me relaxer, la part du doute envahira l'esprit de certains.

- Je vois ce que tu veux dire», répliqua Michel qui pour détendre le propos ajouta sur un ton amusé :

« Ah, oui, comment il s'appelait déjà celui qui trafiquait, tu te rappelles, son père après avoir chahuté un ministre, avait fait croire à sa disparition. » Et il rit en embrassant son fils.

Ils conversèrent longuement, échangèrent sur ce qu'ils venaient de vivre, Vincent raconta son naufrage, Michel le sien. Vincent parla de Suzy, Michel de Dorothy, il demanda conseil à son père face aux sentiments exprimés par Suzy, un domaine où Michel ne s'aventura pas trop se contentant d'un :

« Laisse parler tes sentiments et tu verras bien. »

Les femmes, riantes et joyeuses firent leur entrée dans la chambre :

« C'est nous, dirent-elles bruyamment.

- Nous le savons depuis belle lurette, aux intonations de vos rires dans les couloirs, nous sommes dans un hôpital, leur répliqua Michel.

- Eh bien, justement, nous allons quitter cette chambre avec l'accord de l'infirmière et allons faire la fête pour le réveillon.»

Surpris et à vrai dire content, Vincent se leva, passa une robe de chambre et suivit Dorothy jusqu'à l'ascenseur. Au sous-sol, dans la cafétéria, sur une table recouverte d'une serviette dépliée, trônaient toutes sortes de victuailles, allant de la galantine au foie gras truffé et du boudin blanc à la bûche chocolatée.

« Bravo, leur dit Michel, pour un réveillon improvisé, c'est une réussite.

- Nous n'avons pas de mérite, en France, il y a des traiteurs ouverts non stop. Ne dites rien mais j'ai pris un peu de champagne, nous le boirons hors de la vue des infirmières », murmura Suzy.

Bien avant les douze coups annonciateurs du nouveau millésime, Vincent regagna sa chambre, soulagé du dénouement des événements de ces dernières heures. Demain, il rentrera, reprendra sa vie avec une vision différente de celle d'avant. Il lui faudra, non pas oublier les épisodes douloureux qu'il a vécus, mais les dompter pour ne pas qu'ils ressurgissent sous un mauvais jour. Il pourra compter sur Suzy, il en est sûr. Elle a subi les mêmes aventures et sera là pour, ensemble, affronter les nouveaux défis des Conserveries du Cotentin. Michel devra renaître, sortir des ténèbres librement choisies, affronter le regard et les commentaires des gens

de la rue en plus de ceux de ses amis. Après ce renouveau, il partira sur son île auprès de son nouvel amour longtemps attendu. Demain, Dorothy fuyant le monde va regagner Ramsey, retrouver Blake, ses moutons et préparer l'arrivée de Michel en lui achetant une nouvelle casquette et de la bière. Elle a maintenant en poche, le sujet d'un prochain roman dont elle connaît déjà les personnages.

La Belle de Goury, tant qu'à elle, partira avec son nouveau propriétaire, en famille, découvrir les eaux chaudes dans la Caraïbe, loin de la Normandie et de son port d'attache Cherbourg.

FIN

EPILOGUE

Le 06 juin 2014 à Arromanches, dans la foule réunie pour la commémoration des soixante-dix ans du débarquement allié en Normandie, un petit groupe de personnes se démarque des curieux et des touristes venus assister à l'événement.

Des retrouvailles organisées par Roger et Odile, tous les rescapés du canot de sauvetage ont répondu présent. Souriants, détendus, méconnaissables, ils sont loin de cette nuit du 25 au 26 décembre où leur vie a basculé en quelques minutes, marquant à jamais leurs mémoires. De ce drame est née une amitié profonde, vraie. Confronté à la mort, on ne triche pas avec soi-même ni envers les autres. La face cachée de chaque être apparaît aux yeux de tous, son vrai caractère se dévoile, son vécu et son devenir ne font plus qu'un. Cette mise à nu ne peut se faire qu'à cet instant où la vie est menacée de s'arrêter, voilà pourquoi seuls les participants d'un drame se comprennent. Sortis d'eux-mêmes, ils se sont dévoilés à l'autre, exprimant leurs angoisses, leurs peines et dévoilant des secrets jusqu'alors enfouis dans le plus profond de leur être.

Tous le savent, ils sont des exceptions, pas seulement dans leur personnalité mais par le fait d'être encore en vie. Parfois, le sentiment de culpabilité l'emporte sur le fait de vivre alors que des centaines de personnes sont mortes. Parfois, c'est l'euphorie de pouvoir encore admirer ne serait-ce qu'un coucher de soleil même s'il n'est pas derrière des barreaux comme le déclarait Roger en évoquant le thème du bonheur pendant leur dérive. Leur façon d'être, de paraître, de percevoir l'autre a changé, la vie leur a donné une seconde chance. Bénéficiaires de ce sursis, ils ont choisi d'en profiter pleinement en insufflant autour d'eux, un vent d'optimisme.

Ces retrouvailles sont le prolongement du naufrage et de leur lutte face aux éléments, ils n'ont pas eu le temps de parler entre eux de leur sauvetage et sont en quelque sorte encore à bord du radeau. Voilà pourquoi, ils ont tous répondu présent, sans personne d'autre qu'eux, les seuls naufragés de ce radeau perdus en mer. S'isoler entre rescapés pour sortir ensemble du canot salvateur, mettre pied à terre et raconter son aventure, celle vécue de l'intérieure, son ressenti, ses sentiments face à l'attitude du groupe ou d'un membre. Un retour sur l'événement, un

débriefing, un feedback, appelons-le comme on veut mais le besoin de raconter son vécu permet d'avancer sur le chemin de la compréhension, de l'acceptation et de l'oubli.

Après une journée de visite sur les plages du débarquement, autour d'un barbecue dans le jardin de Roger et Odile, la nuit tombe doucement laissant apparaître une magnifique voûte étoilée. Le ciel normand n'a pas son pareil en juin, propice aux longues soirées, soleil couchant tardivement et nuits courtes en font le mois favori des autochtones et des touristes. Atablés, les rescapés trinquent à leur amitié. Roger en maître de cérémonie, prend la parole :

« Si vous avez fini le repas, prenez vos verres et venez au salon, nous avons préparé un coin qui vous rappellera notre espace de vie pendant quatre jours.»

Tous se lèvent et découvrent, au centre de la pièce, un cercle serré composé de coussins déposés à même le sol.

«Voilà, nous avons recréé notre radeau, si vous le voulez bien remontons à bord, le temps de quelques minutes.»

Un par un les naufragés reprirent leur place sans s'en rendre compte, celle qu'ils avaient occupée pendant leur périple sur la Manche. C'est Odile qui prit la parole en premier :

« Nous avons voulu, par ce cercle, reprendre l'image de notre radeau pour discuter comme nous l'avons fait à son bord.»

John, pour plaisanter, ajouta :

« Il n'y a pas de couverture pour satisfaire ses besoins hors de la vue des autres ! »

Tout le monde éclata de rire.

« Je voulais simplement vous dire, combien vous m'avez apporté dit Odile. De mon naufrage est sortie une autre femme ayant pris le dessus sur la mère culpabilisant la mort de son fils. Vous m'avez écoutée sans me juger, comme d'autres auraient pu le faire. Notre couple a évolué, j'ai pardonné Roger de son infidélité en comprenant ce que je lui faisais subir en me refusant à lui. Patiemment, il m'a reconquis et j'ai redécouvert avec bonheur l'amour physique mais je ne vous en dirais pas plus, dit-elle avec un sourire complice en direction de Roger.

Ma foi chrétienne a été fortement ébranlée par vos convictions, ce n'est pas pour autant que je l'ai abandonnée. Je m'y étais réfugiée au décès de notre fils, à présent, je n'en ressens plus réellement le besoin. Croyante je le suis mais différemment, prier dans une église et assister à des cérémonies ne sont plus une obligation pour moi. Cette métamorphose, je vous la dois et au psychiatre que je consulte à présent. Selon lui, ma guérison est presque achevée, il ne me reste plus qu'à profiter de la vie.»

Se tournant vers son mari, elle lui dit en le prenant par la main :

« Roger, à toi s'il te plait.»

S'éclaircissant la voix après avoir posé son verre de vin rouge, il prit la parole :

« Merci à vous tous d'être venus à Arromanches. Merci également de m'avoir soutenu par vos paroles. Souvenez-vous à un moment, lorsque nous parlions de la mort, j'étais prêt à enjamber le boudin de caoutchouc et plonger dans l'eau pour en finir une bonne fois pour toute. Si Suzy n'était pas intervenue à ce moment là, en

couplant la discussion, je l'aurais peut-être fait. L'envie d'en finir avec le froid, l'attente improbable d'un secours et d'affronter une nouvelle nuit à repenser ma vie ont fait que j'étais conditionné à le faire. Vous voyez, sans vous, j'aurai lâché prise.

- Non Roger, vous n'avez pas à nous remercier, lança John. Je vous dois une confession, moi aussi, j'ai pensé en finir. Le baroudeur aguerris que j'étais ne supportait plus nos conditions de vie. Balloté à la dure sur la surface de l'eau, je ne sentais plus mes reins et souffrais énormément. Je ne voulais rien laisser paraître qui aurait pu entamer le moral de chacun d'entre vous. Je me suis posé maintes fois cette question, dois-je continuer à vivre pour la cohérence du groupe ou dois-je mourir pour arrêter ma souffrance. Vous avez répondu à ma place à cette question, en suivant mes conseils, me confortant comme maillon important dans cette lutte pour la vie. Vous le voyez, il n'a fallu que peu de choses pour que tout bascule pour moi. Aujourd'hui, ma vie a pris un grand virage, j'ai retrouvé Kelly, la femme dont le mari est mort en plaçant une bombe de l'IRA. Je lui ai proposé de vivre avec elle, loin de l'Irlande du Nord. Elle m'a dit oui, nous nous sommes mariés et vivons en Écosse, loin du tumulte du passé. Elle aimerait faire votre connaissance et vous recevoir chez nous. Vous savez, en Écosse, nous ne buvons pas que de l'eau de pluie !

- Je l'avais compris, dit Vincent. Sous vos airs de mercenaire, se cache un homme au grand cœur. Derrière une voix haute et autoritaire, il y a un être timide mais cependant déterminé. Vos conseils étaient judicieux, sauf celui de se défaire tout de suite de la personne décédée à nos côtés. Le groupe vous l'a fait comprendre et immédiatement, au lieu de vous braquer, vous avez suivi l'avis général en renonçant à ce projet. Moi, je ne me rappelle pas de tout ce qui s'est déroulé. Pris par la fièvre, je cauchemardais. Je ne voulais pas mourir alors que j'avais retrouvé mon père et que nous avions tiré un trait sur le passé. Au fond de moi, je savais qu'il avait toujours eu raison. J'avais aussi la vision de Suzy, s'occupant de moi, entrecoupée par la promesse faite à sa mère de veiller sur elle. Comme un carrousel cette phrase me revenait en boucle dans mes moments d'éveils. Des hallucinations de ma sœur en plein acte sexuel, susurrant à son amant, la *Belle de Goury* est à moi. Et puis plus rien, le trou noir, j'ouvre les yeux dans une chambre d'hôpital.»

Susan, leva la main pour demander la parole, ce qui fit sourire Suzy, prête à reprendre son rôle de traductrice.

« Mon ressenti est différent, je voulais vivre, même dans les moments les plus durs que nous avons traversés. Vivre pour avoir un enfant, vivre avec Harry et croquer le bonheur à pleines dents auprès du petit être que ma mère acceptait de nous offrir. Une seule fois, j'ai douté de notre survie, lorsque nous avons mis à la mer le corps de ce monsieur. J'avais la crainte que nous dérivions à tout jamais et finissions, nous aussi, par mourir les uns après les autres dans notre prison flottante. La vision de nos corps morts allongés et transformés en squelette m'a poursuivie toute une nuit, accompagnée des râles de Vincent. Aujourd'hui, cette image est loin de moi, il aura fallu deux mois avant qu'elle disparaisse complètement de mes pensées. Ma mère porte l'enfant de mon mari, notre couple a grandi en maturité, plus rien ne peut désormais nous séparer. Et vous deux, les tourtereaux, dit-elle en désignant Suzy ?

- D'abord, je voulais vous dire que Vincent et moi avons rencontré la famille de monsieur Martial Berdeau, notre compagnon d'infortune mort à nos côtés. Un moment difficile mais utile pour cette famille, nous leur avons raconté comment nous lui avons donné dignement une sépulture en mer. Ils ont compris tout de suite notre embarras à le garder à nos côtés et comprennent notre acte. Ils vous disent merci de l'avoir pris à bord du radeau et vous embrassent.

Vincent n'a pas osé vous le dire, je suis enceinte de deux mois, nous allons nous marier et vous serez tous nos invités. Nous travaillons ensemble à la conserverie désormais sauvée de la faillite. Ma mère est repartie vivre sur Ramsey avec le père de Vincent, inséparables ils envisagent de se remarier eux aussi. Administrativement pour la France, il n'est pas encore revenu à la vie et enrage à chaque fois qu'il reçoit de la paperasse.

Audrey s'est métamorphosée, elle a quitté Cherbourg et travaille pour une ONG venant en aide aux plus démunis au Burkina Faso.»

Aux dernières nouvelles, la *Belle de Goury* a rejoint la République Dominicaine, ses voiles gonflées sous les alizés, avec à son bord, une famille heureuse, loin des Leroule et de leurs histoires.

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait purement fortuite. Des noms de personnes, des lieux ont été empruntés à la richesse du Cotentin, en pure connaissance de cause afin de vous imprégner de l'ambiance de cette magnifique région de France. En aucun cas, l'auteur n'a voulu porter atteinte à ces personnes et à ces lieux.

Remerciements

- À la Basse Normandie et au Cotentin, aux habitants de cette région, à ses magnifiques paysages, à son patois, à ses traditions et à mille choses encore.....
- À Cherbourg, Portbail, Saint Vaast la Houge et aux autres villes et villages du Cotentin qui font la beauté de ce terroir et que j'espère vous avoir incités à découvrir.
- À l'île de Ramsey, dont je me suis librement inspiré pour y faire vivre mes personnages.

Editions.....

Aubrays Guy

Août 2014